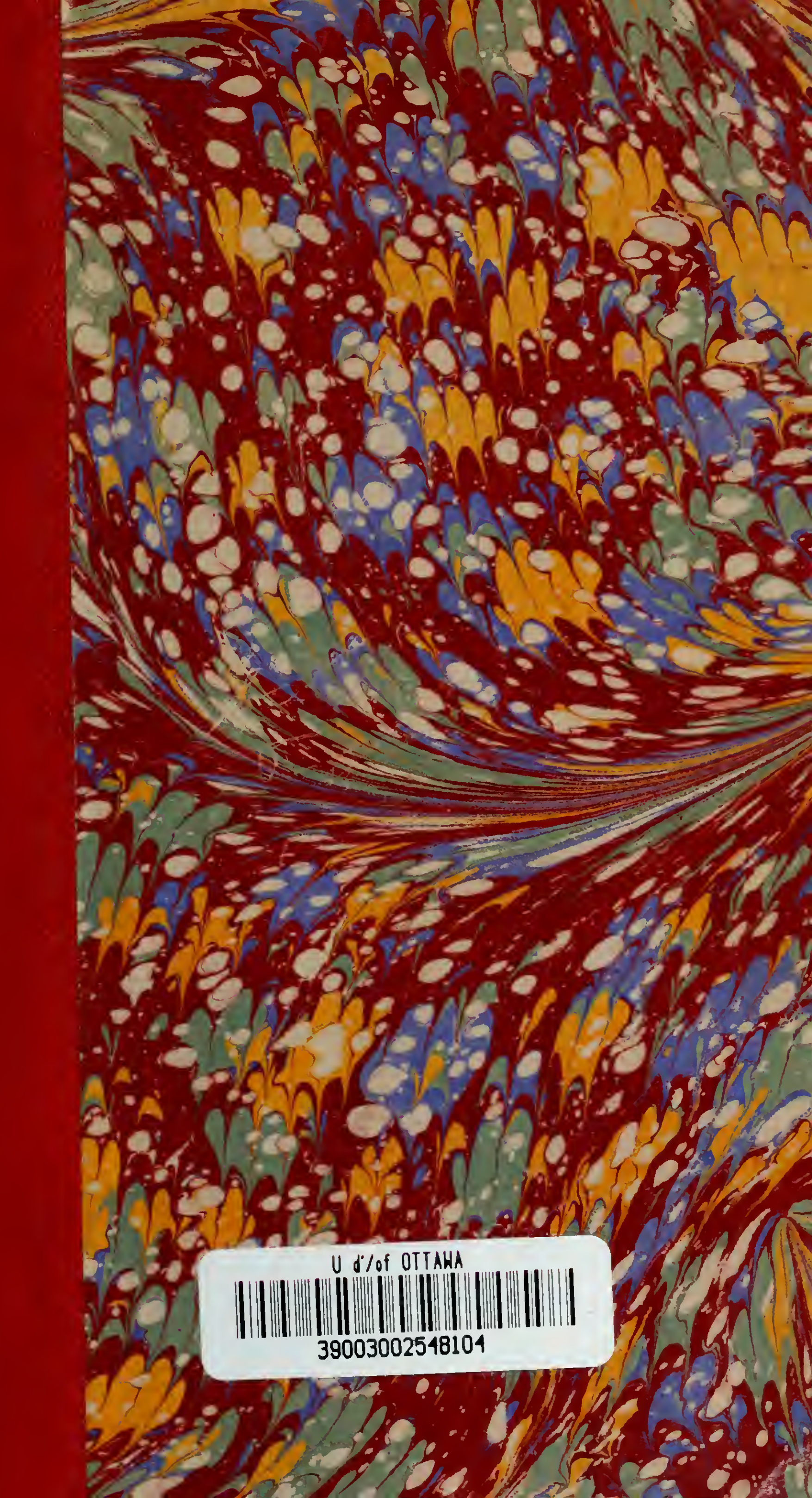
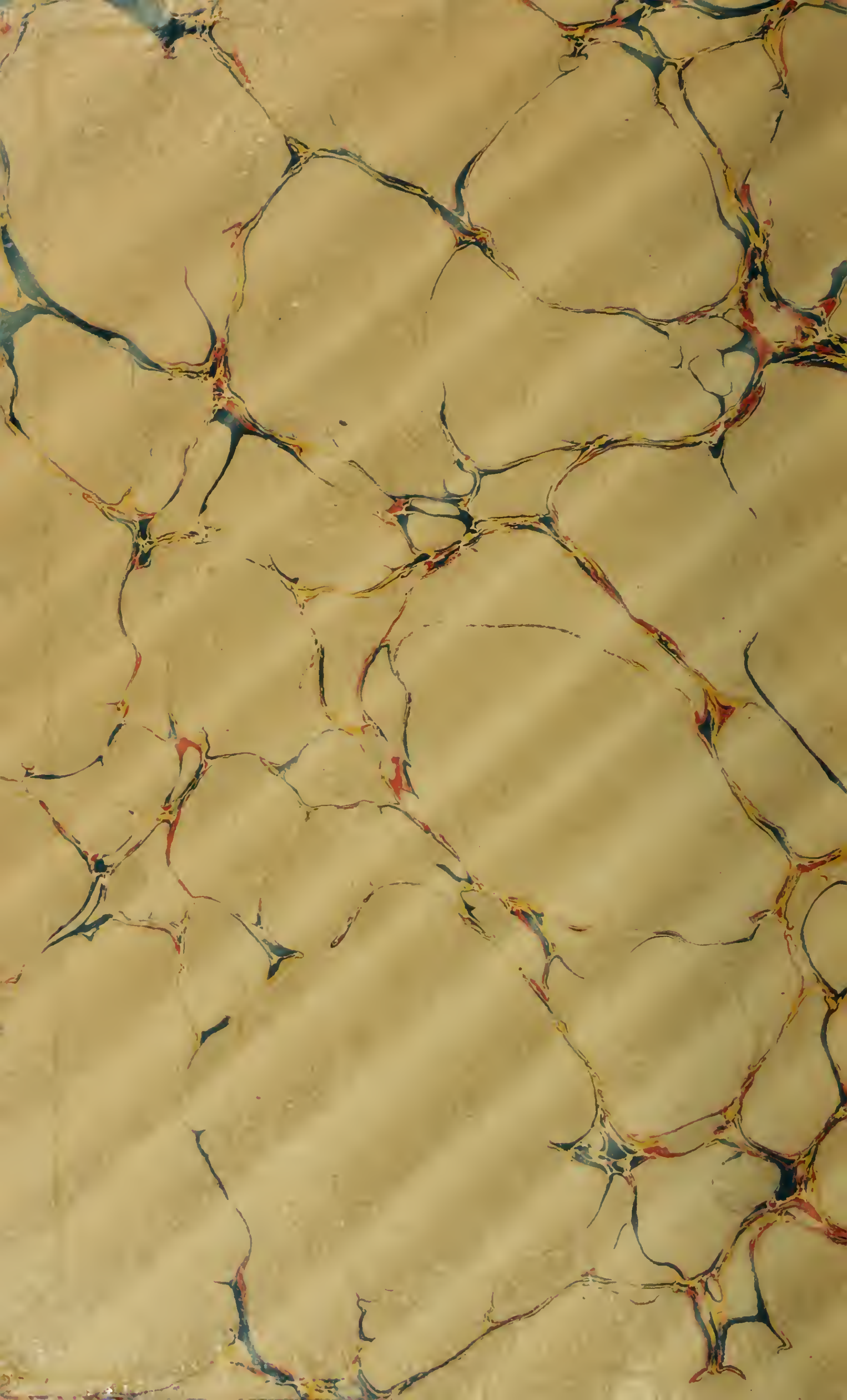
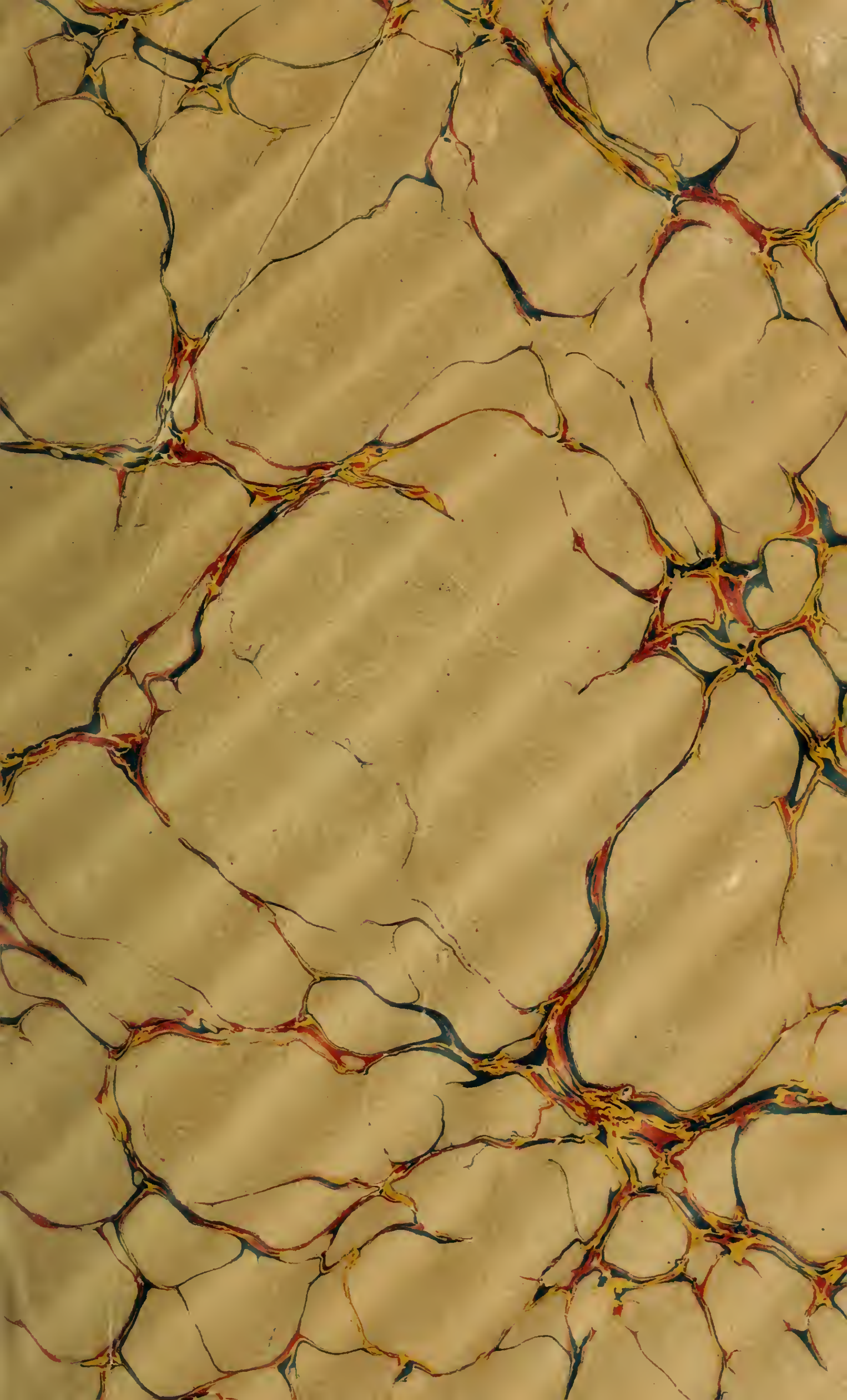






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

THÉATRE — TOME I

L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, direct.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

FRANÇOIS FLAMENG ET TOFANI

GRAVURES AU BURIN

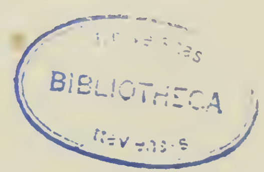
PAR BOISSON, BOUTELIÉ, DUBOUCHET, LÉOPOLD FLAMENG
ET JULES JACQUET

THÉATRE — TOME I



ÉDITION LEMERRE

PARIS
LIBRAIRIE L. HÉBERT
ALEXDRE HOUSSIAUX ET Cie, SUCCRS
7, RUE PERRONET, 7
1892



LE PASSANT

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE L'ODÉON, LE 14 JANVIER 1869.

A MADEMOISELLE AGAR

Mademoiselle,

Après avoir remercié la direction de l'Odéon de l'excellent concours qu'elle m'a prêté et avoir joint mes applaudissements à ceux du public pour Mlle Sarah Bernhardt, qui a bien voulu donner au rôle de Zanetto le prestige de son exquise beauté blonde et de son talent plein d'élégance et de grâce, je veux dire encore ici tout ce que vous doit cette fugitive fantaisie d'un poète. Je veux que tous ceux qui s'intéresseront à cette œuvre légère sachent avec quelle bonté vous l'avez accueillie, avec quel dévouement vous avez aplani la route qui la séparait de la scène, avec quelle ardeur de grande et généreuse artiste enfin vous avez étudié, réalisé, créé cette figure de

Silvia qui, grâce à vous, apparaît au spectateur si magnifiquement belle et si noblement pathétique.

Permettez-moi donc, Mademoiselle, de vous dédier cette comédie, comme un faible témoignage de l'admiration et de la reconnaissance

de votre très respectueux et très dévoué serviteur et ami,

François Coppée.



LE PASSANT

PERSONNAGES

ZANETTO	Mlles Sarah Bernhardt
SILVIA	Agar

Renaissance italienne.

LE PASSANT

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

Un paysage lunaire. A droite, une maison de plaisance avec une rampe en pente douce qui descend sur le devant du théâtre. Un vieux banc. Au fond, Florence vaguement aperçue. Le ciel est plein d'étoiles.

SCÈNE PREMIÈRE

SILVIA, seule.

Silvia, en déshabillé blanc, est accoudée sur la rampe de la terrasse et contemple, rêveuse, le paysage.

Que l'amour soit maudit! Je ne puis plus pleurer.

Elle descend lentement la pente douce.

J'ai passé ma jeunesse à me faire adorer.
Je suis la froide et la méchante souveraine.
Tous, ils baisent ma main comme une main de reine,
Humbles, sans que jamais, par un frisson vainqueur,
La chaleur du baiser m'ait monté jusqu'au cœur.
Qui le croirait pourtant? La Silvia s'ennuie.
Et toujours cet azur banal! Deux mois sans pluie!

Toujours les belles nuits et le tranquille été !
Vraiment, le ciel m'en veut et s'est mis du côté
Des poètes et des donneurs de sérénades.
Il leur offre à loisir les comparaisons fades ;
Et mon nom va rimer, à la fin des sonnets,
Avec toutes les fleurs où je me reconnais.
Et cependant je suis l'idole, et l'on envie
Tous ces flatteurs courbés que traîne la Silvie
Dans le sillon que laisse en passant son dédain.
L'aventurier toscan, alourdi de butin,
Vient jeter à mes pieds les anneaux et les chaînes ;
L'orgueilleux podestat et l'argentier de Gênes
Luttent à qui pourra troubler mes yeux sereins
En ouvrant devant eux la splendeur des écrins.
Mais nul ne m'a causé même de la surprise.
Ah ! c'est que je les hais comme je les méprise,
Tous ces hommes au cœur aisément contenté,
Dont le désir me veut moins que la vanité.
Je souffre ! Vivre ainsi, sans amour, est-ce vivre ?
Je n'ai rien, ni la fleur qui sèche dans un livre,
Ni les cheveux gardés, ni le mot si touchant
Auquel, tous les minuits, on pense en se couchant.
Ma vie est sans plaisirs comme elle est sans alarmes,
Hélas ! et j'ai perdu jusqu'au secret des larmes.
Oh ! comme je suis triste !

Montrant la ville au loin.

Et dire que voici
Florence et que la nuit est si pure, et qu'ainsi
Que moi, sous quelque toit de la ville, peut-être,
Le regard dans le ciel, le coude à sa fenêtre,
Soupire et rêve un pauvre et timide écolier
Qui m'a vue une fois et n'a pu m'oublier,
Et me garde un amour dont je ne suis plus digne
Oh ! qu'il n'espère pas que mon cœur se résigne
A le laisser partir, celui-là, si jamais
Il vient dans mon chemin fatal. Je lui promets
Que je ne serai plus la seule malheureuse
Et que je n'entends pas faire la généreuse !

ZANETTO, chantant dans le lointain.

Mignonne, voici l'avril !
Le soleil revient d'exil ;
Tous les nids sont en querelles.
L'air est pur, le ciel léger,
Et partout on voit neiger
Des plumes de tourterelles.

SILVIA.

Tout, jusqu'à cette voix si fraîche dans la nuit,
M'irrite. La gaîté des autres me poursuit.
Je suis triste et maudis le printemps ; il le chante.

ZANETTO, dont la voix se rapproche.

Prends, pour que nous nous trouvions,
Le chemin des papillons
Et des frêles demoiselles.
Viens, car tu sais qu'on t'attend
Sous le bois, près de l'étang
Où vont boire les gazelles.

SILVIA.

La mélodie est douce et la voix est touchante;
Mais je ne comprends plus tous ces riens amoureux.
Rentrons. Il faut laisser la place aux gens heureux.

Elle remonte lentement sur la terrasse, en regardant, distraite, du côté d'où venait la voix. Zanetto, sa guitare sur l'épaule et portant sous le bras son manteau qui traîne dans l'herbe, entre gaîment, sans voir Silvia.

SCÈNE II

SILVIA, sur la terrasse, ZANETTO.

ZANETTO.

Vivent les nuits d'été pour faire un bon voyage !
Le soir, on a soupé dans quelque humble village,
Sous la treille, devant les splendeurs du couchant ;
Et l'on part au lever de la lune. En marchant,

On chante, et l'on oublie, en chantant, la fatigue.
Vivent les nuits d'été, quand le ciel est prodigue
De clartés et que l'astre au regard presque humain
Vous sourit à travers les arbres du chemin !
Vivent les nuits de juin et vive l'espérance!
M'y voici. Dès demain je saurai si Florence
Aime toujours le luth et les chansons d'amour.
Mais nous sommes encor bien loin du petit jour;
Et quand on est ainsi vêtu de vieille serge

Montrant sa guitare.

Et qu'on porte ceci sur l'épaule, l'auberge
Est sourde au poing qui frappe et s'ouvre avec ennui.
Où pourrais-je donc bien me coucher aujourd'hui?

Il aperçoit le banc.

Ce vieux banc? Oui. C'est dur. Mais la nuit est si douce!
Et puis je les connais, les oreillers de mousse :
On y dort; et, si l'on a froid dans son sommeil,
Le matin on se chauffe en dansant au soleil.

Il se dispose à dormir sur le banc.

C'est égal, on est mieux entre deux draps de toile.
Cette nuit, je te prends pour gîte, ô belle étoile,
Auberge du bon Dieu qui fait toujours crédit.

Il s'étend sur le banc, à demi caché dans son manteau, et ferme les yeux.

SILVIA, *regardant du haut de la terrasse.*

Pauvre enfant ! C'est qu'il va faire comme il le dit.
Et moi qui me plaignais que la nuit fût si belle !
Comme je suis méchante !

Elle descend rapidement la pente.

Il faut que je l'appelle,
Car je manque au devoir de l'hospitalité.
On est ainsi pourtant : on se plaint de l'été
Parce qu'on est en proie à la mélancolie;
On voudrait que la nuit fût sombre, et l'on oublie
Tous ces pauvres errants que le sort négligea
Et qui n'ont pas d'abri.

Regardant Zanetto endormi.

Mais c'est qu'il dort déjà,
Pauvre petit! il a sans doute l'habitude.
Mais quoi donc? Ce silence et cette solitude,
Cette nuit parfumée et cet enfant qui dort
Me troublent. On dirait que mon cœur bat plus fort
Et qu'une émotion nouvelle le soulève.
Ah ! je suis folle !

Regardant Zanetto de plus près.

Hélas ! il ressemble à mon rêve.

Lui prenant doucement la main.

Allons! réveillez-vous. L'air du soir est mauvais.

ZANETTO, s'éveillant et regardant Silvia avec une admiration étonnée.

Une fée ! — Ah ! c'était de vous que je rêvais ;
Car mon sommeil était plein de visions blanches.

SILVIA.

Bah ! c'était un rayon d'étoile entre les branches.

ZANETTO.

Non ! et c'est bien en vous mon rêve que je vois,
Car il me semble aussi connaître votre voix.
Quand on dort, on ne peut savoir, mais on devine ;
Et j'entendais un bruit de musique divine.

SILVIA.

Ce que vous avez pris sans doute pour des mots
Mélodieux, c'était, dans les sombres rameaux,
Le murmure que fait en s'envolant la brise.

ZANETTO.

Mais qui donc êtes-vous alors ?

SILVIA.

Une surprise

Qui vient vous proposer repas et gîte enfin,
Si vous avez sommeil et si vous avez faim.

ZANETTO, la regardant toujours.

Merci. J'ai soupé tard et je n'ai plus envie
De dormir.

SILVIA, à part.

Sois clémente, ô cruelle Silvie !
Aujourd'hui souviens-toi que tout te le défend,
Que ton amour fait mal et que c'est un enfant.

Haut.

Et n'ai-je pas le droit de chercher à connaître
Celui qui prétendait dormir sous ma fenêtre ?

ZANETTO.

Si fait. Je ne veux pas garder l'incognito.
Je suis musicien et j'ai nom Zanetto.
Depuis l'enfance, étant d'un naturel nomade,
Je voyage. Ma vie est une promenade.
Je crois n'avoir jamais dormi trois jours entiers
Sous un toit ; et je vis de vingt petits métiers
Dont on n'a pas besoin. Mais, pour être sincère,
L'inutile, ici-bas, c'est le plus nécessaire.
Je sais faire glisser un bateau sur le lac,
Et, pour placer la courbe exquise d'un hamac,

Choisir dans le jardin les branches les plus souples.
Je sais conduire aussi les lévriers par couples
Et dompter un cheval rétif. Je sais encor
Jongler dans un sonnet avec les rimes d'or,
Et suis de plus, mérite assurément très rare,
Éleveur de faucons et maître de guitare.

SILVIA, souriant.

Toutes professions à dîner rarement,
N'est-ce pas?

ZANETTO.

Oh! bien moins qu'on ne croirait vraiment.
Pourtant, c'est vrai, je suis un être peu pratique.
L'heure de mes repas est très problématique,
Et je suis quelquefois forcé de l'oublier
Alors que le pays m'est inhospitalier.
Souvent, loin des maisons banales où vous êtes,
Assis au fond des bois, j'ai dîné de noisettes;
Mais cela m'a donné l'âme d'un écureuil.
Et puis presque partout on me fait bon accueil;
Je tiens si peu de place et veux si peu de chose!
J'entre dans les châteaux, le soir, et je propose
De dire une chanson pendant qu'on va souper.
Tout en chantant, je vois le maître découper
Le quartier de chevreuil et la volaille grasse;

Et ma voix en a plus de moelleux et de grâce.
Je lance aux plats fumants de longs regards amis ;
On comprend, et voilà que mon couvert est mis.

SILVIA.

J'entends ; et vous allez à Florence sans doute ?

ZANETTO.

Sans doute ? Non. Je vais par là ; mais, si la route
Se croise de chemins qui me semblent meilleurs,
Eh bien, je prends le plus charmant et vais ailleurs.
J'ai mon caprice pour seul guide, et je voyage
Comme la feuille morte et comme le nuage.
Je suis vraiment celui qui vient on ne sait d'où
Et qui n'a pas de but, le poète, le fou,
Avide seulement d'horizon et d'espace,
Celui qui suit au ciel les oiseaux, et qui passe :
On n'entend qu'une fois mes refrains familiers.
Je m'arrête un instant, pour cueillir aux halliers
Des lianes en fleur dont j'orne ma guitare,
Puis je repars. Je suis le voyageur bizarre
Que tous ont rencontré, léger de ses seize ans,
Dans le sentier nocturne où sont les vers luisants.
Quand il pleut, je me mets sous l'épaisse feuillée,
Et je sors, ruisselant, de la forêt mouillée,

Pour courir du côté riant de l'arc-en-ciel.
Ne la cherchant jamais, je trouve naturel
De n'avoir pas encor rencontré la fortune.
Je suis le pèlerin qui marche sous la lune,
Boit au ruisseau jaseur, passe le fleuve à gué,
Va toujours et n'est pas encore fatigué.

SILVIA.

Et n'avez-vous songé jamais à faire halte?
Dans cette folle course, où votre esprit s'exalte
A rêver le douteux espoir du lendemain,
N'avez-vous donc jamais, au tournant du chemin,
Aperçu la maison calme, toute petite
Et blanche sous le pampre et sous la clématite,
Avec son bon vieux chien qui dort près du portail
Et sa fenêtre dont s'entr'ouvre le vitrail
Pour montrer le profil pur et le fin corsage
D'une enfant qui vous donne un bonjour au passage?

ZANETTO.

Quelquefois. Mais j'ai cru toujours que mes chansons
Feraient, comme en jetant des pierres aux buissons
On en fait s'échapper tout un nid de vipères,
Sortir de ces logis les tuteurs et les pères.
Or, avec cet aspect de franc bohémien,

Je suis peu de leur goût, comme ils sont peu du mien,
Et j'aime autant laisser tranquilles les familles.

SILVIA.

Quoi ! vous ne rêviez pas lorsque les jeunes filles
Vous lançaient en riant les fleurs de leurs corsets?

ZANETTO.

A quoi bon? J'envoyais un baiser et passais.
Et puis, je vous dirai, ma liberté m'est chère.
Si j'aimais, je perdrais cette marche légère ;
Et, tant que je pourrai, je n'aurai pour fardeaux
Que ma plume au bonnet et ma guitare au dos.
Un amour dans le cœur, c'est un si lourd bagage !

SILVIA.

Vous êtes un oiseau qu'on ne peut mettre en cage?

ZANETTO.

Jamais.

SILVIA.

Et qui pourtant fera son nid un jour,
N'est-il pas vrai?

ZANETTO.

Non, non! J'ai trop peur de l'amour.

Ah ! vous ne savez pas. C'est une douce chose
De s'arrêter ainsi qu'un papillon se pose,
D'aller, de revenir, si l'on veut, sur ses pas,
Et puis de repartir ensuite.

SILVIA.

Ce n'est pas
Le bonheur. Ainsi donc, vous venez à Florence,
Mais vous n'êtes guidé par aucune espérance ;
Vous venez, le hasard vous tenant par la main,
Parce que vous avez trouvé doux le chemin,
Ou que dans l'air du soir, à votre loi fidèle,
Vous suivîtes de loin le vol d'une hirondelle,
Ou que la brise hier de ce côté souffla ?

ZANETTO.

A peu près.

SILVIA.

Ce n'est donc pas tout à fait cela.
Auriez-vous un projet ?

ZANETTO.

Si vague !

SILVIA.

Mais encore ?

ZANETTO.

Ce que demain pour moi doit être, je l'ignore.

SILVIA.

Si je puis vous aider?

ZANETTO.

Il n'en est pas besoin.
Et peut-être, après tout, n'irai-je pas plus loin.
Écoutez. Il me vient en tête une chimère.
Les êtres comme moi n'ont ni père ni mère.
Suis-je le fils d'un rustre ou le fils d'un marquis?
Je ne sais. Mais, bien sûr, le jour où je naquis
Dut être un beau matin de la saison nouvelle;
Car le joyeux rayon qui loge en ma cervelle
M'empêche de songer que je suis orphelin.
Jusqu'ici j'ai couru comme un jeune poulain,
Libre, sans désirer d'existence meilleure.
Mais, je dois l'avouer, madame, tout à l'heure,
Tandis que vous parliez avec tant de douceur,
Tout à coup j'ai rêvé vaguement d'une sœur;
Et lorsque vous m'avez fait comprendre l'asile
Où l'intime bonheur loin des regards s'exile,
La petite maison que voilent les lilas,
Pour la première fois je me suis senti las.

Eh bien! à votre doux conseil je m'abandonne.
Alors qu'on est si belle on doit être si bonne!
Voulez-vous essayer, madame, s'il vous plaît,
De garder près de vous le petit roitelet
Et de le transformer en oiseau de volière?
Tenez : je quitterais ma vie irrégulière
Et je vivrais ici, n'ayant d'autre dessein
Que de passer le jour assis sur un coussin,
A vos pieds, vous faisant trouver les heures brèves
Et berçant de chansons fugitives vos rêves.

SILVIA.

Vous êtes un enfant!

A part.

Oh! pourquoi cet émoi
Et pourquoi cette peur? L'avoir là, près de moi,
Toujours! l'environner de soins et de tendresse!
L'entendre me donner le nom de sa maîtresse!
Voir se réaliser le plus cher de mes vœux!...

ZANETTO.

Vous m'avez entendu. Voulez-vous?

SILVIA, à part.

Si je veux?
Oh! jamais! Et pourtant c'est lui qui le demande.

ZANETTO.

Madame, je sais bien que la faveur est grande.
Mais… voulez-vous?

SILVIA, *à part.*

Demain, il saurait qui je suis.

ZANETTO.

Une dernière fois, voulez-vous?

SILVIA.

Je ne puis.

ZANETTO.

Vous ne pouvez! Pourquoi?

SILVIA.

Je ne suis pas la femme
Que vous croyez. Il faut être une grande dame
Pour traiter dignement chez soi, comme les siens,
Les poètes errants et les musiciens.
Je suis pauvre et n'ai point un si grand équipage.

ZANETTO.

Quoi! pas un écuyer?

SILVIA.

Non.

ZANETTO.

Pas même de page ?

SILVIA.

Non.

ZANETTO.

Je dîne d'un fruit et dors en un fauteuil.

SILVIA.

Je ne puis.

ZANETTO.

Mais...

SILVIA.

Je suis veuve, je suis en deuil,
Et vis très seule.

ZANETTO.

Hélas ! madame, je n'exige
Qu'une place à vos pieds.

SILVIA.

Impossible, vous dis-je.

ZANETTO.

Adieu donc, ô doux sort que mon cœur envia !
Je serai plus heureux demain chez Silvia,
Peut-être.

SILVIA, à part.

Que dit-il?

ZANETTO.

Puisqu'il n'est pas possible
De vivre près de vous l'existence paisible
Que tout à l'heure, en vous écoutant, j'entrevis,
Voulez-vous me donner du moins un bon avis?
L'autre jour, on m'a dit qu'à Florence il existe
Une femme à laquelle aucun cœur ne résiste
Et dont le seul regard fait tomber à genoux.
On la dépeint royale et pâle comme vous.
Vous connaissez son nom, sans doute : la Silvie?
On ajoute de plus qu'elle mène une vie
Somptueuse et que tous viennent des environs,
Heureux de se mêler à ses décamérons.
Comme elle doit goûter la musique câline
Qui, sous un doigt savant, sort d'une mandoline,
A vrai dire, c'était chez elle que j'allais.

SILVIA, à part.

Mon Dieu!

ZANETTO.

Je puis trouver place dans son palais
Entre son négrillon et son valet de meute;

Mais j'entends murmurer en moi la sourde émeute
De tous mes sentiments d'orgueil et de fierté.
Et puis on dit qu'elle est d'une étrange beauté,
Qu'on respire, en vivant près d'elle, une atmosphère
Funeste. Enfin, j'ai peur. Dites, que dois-je faire ?
Madame, je me fie à vous en ce moment.
Vous m'avez repoussé, c'est vrai, mais doucement ;
Vous ne vous êtes pas sans peine décidée ;
Et, je ne sais pourquoi, je garde cette idée
Que pour moi votre cœur est maternel et doux,
Que je vous intéresse et qu'un conseil de vous
Me portera bonheur et pour toute la vie.
J'attends votre ordre. — Dois-je aller chez la Silvie ?

SILVIA, à part.

J'ai bien compris. Demain il serait revenu.
Ce passant qui s'appelle Amour, cet inconnu
Dont la vue a rempli mon âme de tendresse,
C'est à moi, bien à moi, que le destin l'adresse.
C'est le bonheur qui passe, et je le chasserais !
Non. C'est trop étouffer mes sentiments secrets,
Et je veux…

ZANETTO.

Êtes-vous donc si peu mon amie
Que vous vous taisez ?

SILVIA, à part.

Ah ! si c'est une infamie,
Je pourrai dire au moins que le sort s'en mêla.

Haut.

Vous le voulez ? Eh bien !...

ZANETTO.

Eh bien ?

SILVIA, après un silence et avec un violent effort.

N'allez pas là !
Croyez-moi. N'allez pas, ami, chez cette infâme.
Ah ! vous ne savez pas ces choses-là. Votre âme
Est innocente au point d'ignorer le danger,
Mais moi qui ne peux rien, rien pour vous protéger,
Hélas ! et qui vous dus refuser la première
Ce qu'on vous a toujours donné dans la chaumière,
Un asile, je puis vous sauver à présent.
Quoi ! vous, l'enfant des bois, qui passez, amusant
Les échos et luttant dans votre libre course
Avec le passereau, le nuage et la source,
Vous qui n'avez au cœur rien d'artificiel,
Vous qui chantez ainsi que les oiseaux du ciel,
Vous franchiriez, la joue humide de rosée,
Le seuil de la maison funeste et méprisée ;

Vous entreriez avec le soleil du matin
Dans la salle où finit à peine le festin;
Et votre lèvre pure, enfant, serait rougie
A la coupe banale où s'abreuve l'orgie;
On vous en offrirait les infâmes débris;
Et vous prostitùriez à ces regards flétris
Par la veille, et que la débauche décolore,
Vos grands yeux pleins d'azur et vos cheveux d'aurore!
Aller chez Silvia? vous ne le pouvez pas.
Payer d'une chanson son gîte et son repas,
Rien de mieux; mais il faut connaître davantage,
Voyez-vous, le logis et le pain qu'on partage.
Pardon. Je parle presque avec sévérité,
A vous, tout d'innocence et tout de pureté,
Quand seule j'ai besoin d'indulgence moi-même.
Mais, si je suis émue, ah! c'est que je vous aime...
Comme un enfant qu'on veut arracher du péril.
Non, Zanetto, restez le doux coureur d'avril!
Que toujours, à travers les campagnes vermeilles,
Bourdonne votre luth comme un essaim d'abeilles,
Et, quand le ciel sera trop noir, allez-vous-en
Chez le vieux châtelain ou le bon paysan,
Et reprenez après votre éternel voyage.
Enfin, si, traversant la place d'un village
Par un riant matin de la jeune saison,

Vous voyez, travaillant au seuil de sa maison,
Une humble et pure enfant aux yeux de fiancée,
C'est là qu'il faut borner la route commencée :
Vivez-y les longs jours calmes d'un moissonneur
Et vous verrez, ami, que c'est là le bonheur.

ZANETTO.

Je vous obéirai. Mais pourtant cette femme,
La Silvie, il se peut aussi qu'on la diffame.
Ceux qui m'avaient parlé d'elle m'avaient fait voir
Son palais comme un lieu moins terrible et moins noir ;
Et je n'y serais pas allé, je vous assure,
Si j'avais su...

Remarquant un geste douloureux de Silvia.

Pardon ! Je touche une blessure ;
Je devine. Tantôt, en m'arrêtant au seuil,
Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez en deuil ?
En deuil ! On l'est surtout d'une amitié ravie.
Un frère, un fiancé, pris par cette Silvie,
N'est-ce pas ? Ah ! soyez bonne, et pardonnez-moi
De comprendre si tard, devant un tel émoi,
Que ce n'est pas mon seul intérêt qu'il épouse,
Que vous souffrez, enfin que vous êtes jalouse.

SILVIA, très sombre.

Ami, votre soupçon vous trompe étrangement.
Je ne regrette pas de frère ni d'amant,
Et mon émotion est bien plus naturelle;
Je connais la Silvie et j'éprouve pour elle
De la pitié, sachant qu'elle est, en vérité,
Capable d'un moment de générosité
Envers celui que son innocence protège ;
Mais au cruel désir de marcher sur la neige
Pourrait-elle longtemps résister? C'est moins sûr,
Car au fond elle hait le naïf et le pur.
Partez donc, et croyez que seul ici mon zèle
Me fait vous conseiller de n'aller pas chez elle.
En vous le prescrivant j'accomplis un devoir.
Éloignez-vous. Partez.

Avec une douleur contenue.

Vous ne pouvez savoir
Combien il m'est pénible et combien il me coûte,
Enfant, de détourner vos pas de cette route.
Vous ne pouvez comprendre, et je le veux ainsi;
Mais je mérite bien qu'on me dise merci.

A part.

C'est fini. Mais, hélas ! s'il m'avait devinée !

ZANETTO.

Je n'irai pas. C'est vous qui l'avez condamnée.
Je partirai, trouvant peut-être moins heureux
Aujourd'hui qu'autrefois mon sort aventureux;
Car ici j'ai compris tout le charme indicible
D'un repos qui pour moi, sans doute, est impossible.
Mais j'emporte pourtant comme un bonheur confus ;
Quelque chose de tendre était dans vos refus.
N'emporterai-je rien de plus qui me rappelle
Que, si vous dûtes être à mon souhait rebelle,
Vous en aviez au cœur quelque chagrin secret
Et que vous avez dit le doux mot de regret ?

SILVIA, vivement et lui offrant une de ses bagues.

Oh ! certes, et gardez, pour qu'il vous en souvienne,
Cet anneau...

ZANETTO, avec un geste de refus.

Non, madame. Il est de forme ancienne
Et rare, en or massif, orné d'un diamant
Énorme. Je ne puis accepter. Non vraiment.
Merci. — N'êtes-vous pas, madame, pauvre et veuve?

SILVIA, à part.

M'aurait-il reconnue et serait-ce une épreuve ?

Saurait-il d'où je tiens ces bijoux odieux?
Il se tait. Son regard me fait baisser les yeux.

Haut.

Et que voulez-vous donc enfin que je vous donne?

ZANETTO.

Je veux un souvenir et non pas une aumône,
Un rien, mais qui soit bien à vous. — Tenez. Je veux
La triste fleur qui meurt dans vos sombres cheveux.

SILVIA, lui donnant la fleur.

Hélas! prenez. Avant que vienne la journée,
Cette rose sera, dans votre main fanée;
Mais je veux que sa mort vous rappelle ma loi,
Et, quand elle sera flétrie, oubliez-moi.
Adieu.

ZANETTO, s'élançant vers Silvia qui s'éloigne.

Madame, un mot encore. Car je tremble
De reprendre ma route éternelle. Il me semble
Qu'il n'est plus par ici de sentier conduisant
Au bonheur, et j'ai peur de choisir à présent.
Choisissez donc pour moi. Soyez d'intelligence
Dans cette occasion avec ma bonne chance.
Je pars, mais je prendrai, pour me mettre en chemin,

Le côté vers lequel vous étendrez la main.
Choisissez.

SILVIA, qui a déjà remonté à demi la rampe de la terrasse, indique à Zanetto le côté opposé à la ville.

Allez donc du côté de l'aurore !

Zanetto fait encore quelques pas vers Silvia; mais celle-ci l'arrête d'un geste, et, après avoir fait un mouvement plein de désespoir, il sort brusquement.

SCÈNE III

SILVIA seule.

Elle reste un moment sur la terrasse, accoudée et regardant s'éloigner Zanetto. Puis, tout à coup, elle se cache la tête dans les mains et fond en larmes.

SILVIA.

Que l'amour soit béni ! je puis pleurer encore.

DEUX DOULEURS

DRAME EN UN ACTE, EN VERS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 20 AVRIL 1870

A MA MÈRE

Loin de tes yeux en ce moment,
Ma vieille mère, ô sainte femme,
J'inscris ton nom pieusement
En tête de ce petit drame.

Il me semble te voir d'ici
Mettre à la hâte tes lunettes
Pour lire s'il a réussi,
Dans quelques journaux bien honnêtes.

Et, du fond de ton grand fauteuil,
Avide, tu les interroges,
A tous les blâmes fronçant l'œil,
Te calmant à tous les éloges.

Pauvre mère! pardonne-moi
Et d'être malade et d'écrire.
Je le sais, c'est ce double émoi
Qui t'a fait perdre le sourire.

Mais puisqu'on a battu des mains,
Puisque le mois d'avril, ma mère,
Reverdit sur tous les chemins,
Saisissons l'espoir éphémère.

Bientôt tu m'auras dans tes bras,
Mieux portant pour un peu de joie,
Mais auparavant tu liras
Ces vers que mon amour t'envoie;

Tu liras ton nom respecté;
Et j'aurai ce bonheur intime
D'avoir fait encor de fierté
Battre ton cœur simple et sublime.

Pau, 21 avril 1870.



DEUX DOULEURS

PERSONNAGES

RENÉE	Mlles AGAR.
BERTHE	MARIE ROYER.
DOMINIQUE	M. BARRÉ.

A Paris, de nos jours.

DEUX DOULEURS

DRAME EN UN ACTE, EN VERS

Un cabinet de travail très riche et très artistique. Des livres, des papiers sont épars sur les meubles, sur le tapis. Partout un désordre confus de livres, d'armes, de statues, d'objets d'art. Il fait nuit. Une lampe allumée sur une table.

SCÈNE PREMIÈRE

BERTHE, DOMINIQUE.

Au lever du rideau, Berthe, en costume de voyage, en deuil, est assise sur un divan. A ses pieds est une valise. Dominique, vieux domestique aux allures campagnardes, se tient debout devant elle et lui parle avec une familiarité respectueuse.

DOMINIQUE.

Moi seul l'ai vu mourir, mademoiselle Berthe ;
Seul depuis trois longs jours je pleure ici sa perte ;
Et puisque vous voulez, quoique vous ayez tort,
Savoir de moi comment le pauvre enfant est mort,
Je vais vous dire tout. Veuillez donc bien me suivre.
Vous savez : il venait de publier son livre,

Le dernier, le plus beau, dont on a parlé tant;
Mais ce fut un succès tellement éclatant,
Que, là-bas, au pays, vous avez dû le lire.
— Le croiriez-vous?

Montrant des journaux épars sur une table.

Jamais je ne l'ai vu sourire
Devant tous ces papiers qui célébraient son nom.
Il donnait un regard, murmurait : A quoi bon?
Puis, venant se jeter, de sa marche indécise,
Sur ce même divan où vous êtes assise,
Il regardait longtemps les tisons enflammés,
Ou, feignant de dormir, restait les yeux fermés
Et respirant avec effort, pendant des heures.
Une fois il me dit : — On dirait que tu pleures,
Mon brave Dominique? — Et, me serrant la main :
— Du courage, mon vieux, tu pleureras demain.
— Il mourut dans la nuit même, sans agonie.
Il est mort! et voilà mon histoire finie,
Mademoiselle. Il fut dans ce mal de langueur
Deux ans. Les médecins ont dit : C'était au cœur.
Moi je dis que mourir à trente ans c'est inique.
Voilà tout.

BERTHE.

Est-il mort en chrétien, Dominique?

DOMINIQUE.

A Paris, voyez-vous, on pratique fort peu.
On est trop occupé pour songer au bon Dieu.
Lorsque sur son cher front j'ai vu la mort paraître,
J'ai parlé doucement d'aller quérir un prêtre ;
Mais il n'a pas paru me comprendre.

BERTHE.

C'est bien !
Mais au moins, mon ami, vous ne me cachez rien ?
Ceux qui venaient le voir aux heures de souffrance,
Et, leurs mains dans ses mains, lui parlaient d'espérance,
C'étaient — vous pouvez tout me dire en ce moment —
Seulement des amis ?

DOMINIQUE.

Des amis seulement.

BERTHE.

Et pourtant... oui, je veux vous dire ma pensée.
Vous savez tout : je fus jadis sa fiancée ;
Étant presque parents, nous devions être époux ;
Et, quand l'ambitieux s'échappa de chez nous
Et vint dans ce Paris pour y chercher la gloire,
J'étais encor présente et chère à sa mémoire.
A moi qui l'attendais, longtemps il écrivit,

Sincère, tout ce qu'il pensa, tout ce qu'il fit.
Mon souvenir n'était pas éteint ; au contraire.
Et vous seul connaissez ce qui vint l'en distraire :
Je devine une femme, ou vraiment il fallut,
Pour qu'il ne songeât plus à faire son salut,
Ce poète chrétien sûr de sa foi bretonne,
Et pour qu'il m'oubliât comme un lâche abandonne,
Ce loyal gentilhomme et de cœur et de nom,
Qu'il fût devenu fou, Dominique. — Mais non !
Quelque passion folle asservissait son âme.
Tenez ! confiez-moi le nom de cette femme.

DOMINIQUE.

J'ai toujours respecté mon maître et son secret.

BERTHE, à part.

Ce vieillard a raison ! — Je souffre. Il semblerait
Que, même après sa mort, je suis encor jalouse
De celui dont j'ai dû jadis être l'épouse.
Le calme était trompeur alors qu'il triomphait,
Et dix ans de prière à genoux n'ont rien fait.

Haut.

Maintenant, apprenez pourquoi je suis venue.
Sa vie en ce Paris m'était bien inconnue,
Et là-bas j'étais seule, acceptant l'abandon,

Quand un jour je reçus ce mot de lui : « Pardon ! »
J'avais pâli, joyeuse, en lisant l'écriture,
Et déjà j'étais prête à monter en voiture,
J'allais partir, j'allais lui parler et le voir,
Quand le sombre billet tout encadré de noir
Fit un deuil éternel de cet espoir d'une heure.
J'accourus cependant, voulant, dans sa demeure,
Sur le funèbre lit de mes pleurs inondé,
Déposer le pardon qu'il m'avait demandé.
J'arrive encor trop tard ; mais, bien que je succombe
De fatigue, demain j'irai jusqu'à sa tombe.
Allez vous reposer, mon ami, me laissant
Seule prier ici pour l'éternel absent.
Je veux penser à lui cette nuit tout entière ;
Puis, demain, nous irons ensemble au cimetière.

Dominique s'incline et sort.

SCÈNE II

BERTHE.

C'est ici qu'il est mort. C'est ici que souvent
Il est resté courbé sur sa table et rêvant.
C'est ici qu'il a fait son œuvre de poète.

Oh ! dites-moi, témoins de sa vie inquiète :
Les maux qu'il a causés, les a-t-il bien voulus ?
Meubles qu'il préférait ; livres qu'il a relus ;
Toi, plume d'où tombait son grand vers triste et mâle ;
Miroirs, au fond desquels il se trouvait si pâle ;
Armes, qui dans sa main quelquefois avez lui,
Dites-moi son secret et parlez-moi de lui !
Car vous avez connu l'influence fatale
Qui le tint éloigné de la maison natale
Et lui fit oublier aussi l'autre maison,
Celle où, les yeux fixés au lointain horizon,
Assise taciturne au bord de ma fenêtre,
J'ai pu voir tant de fois le jour naître et renaître
Et regardé, souffrant un martyre inconnu,
Le chemin par lequel il n'est pas revenu.
— Ne pensait-il jamais à la désespérée ?
Par quelque lumineuse et splendide soirée,
Quand de la grande ville au loin s'éteint le bruit,
Seul, contemplant le ciel magnifique, à minuit,
Le bras sur le balcon, n'a-t-il pas eu l'idée
Qu'il était quelque part une triste accoudée
Qui, comme lui, veillait et lui gardait sa foi ?
Et, tendre, son regret est-il allé vers moi ?
— Mais vous êtes muets ! je garderai mon doute.
Pour moi, toute espérance est bien détruite, toute !

— Ah ! si du moins dans l'ombre affreuse où sont les morts
Ton cercueil est déjà hanté par les remords,
Mon bien-aimé, sois sûr que ce n'est pas ma faute,
Que je t'ai pardonné, que j'ai l'âme trop haute
Pour la haine, et qu'à peine en voulais-je nourrir
Contre celle de qui l'amour t'a fait mourir !

On entend du bruit à droite.

Mais qu'entends-je ? on dirait un pas. Ce pas s'arrête.
Un bruit de clef ?... c'est donc une porte secrète !
Une étrange terreur fait trembler mes genoux.
Ici, seule, à cette heure !

On voit s'ouvrir lentement une petite porte sous la tenture à droite.

On entre. Cachons-nous.

Berthe se réfugie avec effroi derrière un paravent déployé; elle reste visible pour le public. Renée, voilée et très émue, entre par la petite porte et s'arrête en s'appuyant, comme accablée, sur le dossier d'un fauteuil.

SCÈNE III

BERTHE, d'abord cachée, RENÉE.

RENÉE.

Oh ! ne vaut-il pas mieux, comme toi, que je meure ?
Et dois-je encor franchir le seuil de ta demeure,

Puisque je n'y viens pas aujourd'hui seulement
Pour pleurer, pour penser à toi seul, cher amant?
Moi qui n'étais pas là lors de ton agonie
Et qui, lorsque tes yeux éclatants du génie
S'obscurcirent, n'ai pu les clore en un baiser,
A cette heure tu dois vraiment me mépriser
Si tu me vois entrer ici toute craintive,
Profitant de la nuit, par la porte furtive,
Comme au temps des amours que nous devions cacher,
Et si tu sais aussi ce que j'y viens chercher!
Va! si je viens ainsi, traversant les ténèbres
A tâtons, demander à ces meubles funèbres
Les traces d'un amour coupable, ce n'est pas
Que je craigne pour moi rien, même le trépas.
Car à l'époux, trahi si lâchement, je jure
Que j'aurais infligé cette suprême injure
De laisser le hasard mauvais mettre au grand jour
Ces lettres, ce portrait, qui disaient notre amour.
Il m'eût frappée... Hélas! Que m'importait la vie?
Que m'importait encor qu'elle me fût ravie,
L'estime qu'on accorde à ma fausse vertu?
Que dis-je? ma douleur est si forte, entends-tu?
Qu'elle eût du déshonneur extrait la joie amère.
— Non! celle qui te vient troubler, c'est une mère.
Si, malgré tes sanglots, jadis, je n'ai pas fui

La maison de famille, et si, même aujourd'hui,
Je cherche, pour ne pas être déshonorée,
Ce qui subsiste encor d'une faute adorée,
Tu le sais bien, ô toi qui l'aimais tendrement,
C'est pour l'enfant si pur qui dort en ce moment
Et me rêve à côté de sa couche endormie.
Ainsi, pardonne-moi !

BERTHE, cachée, à part.

Je tiens mon ennemie
Et je puis me venger. Elle est là, sous mes yeux.
Ah ! la haine fait mal, mais c'est délicieux.

RENÉE, comme secouant une pensée.

Mais je rêve...

Avec étonnement.

Pourquoi cette lampe allumée ?
Imprudente ! La porte est-elle au moins fermée ?

Elle court à la porte du fond et la pousse.

Non. Alors son valet n'est sans doute pas loin.
Faisons vite.

Désignant un coffret placé sur une table.

Naguère il serrait avec soin
Ce qu'il tenait de moi dans ce coffret d'ivoire.

Mais qu'ai-je donc? La chambre est si haute et si noire,
Tout parle tant ici de tristesse et de deuil,
Que j'ai peur comme si je touchais un cercueil
Et comme si j'étais de quelqu'un entendue.

BERTHE, sortant de sa cachette et posant la main sur le coffret.

Et vous avez raison : car vous êtes perdue.

RENÉE.

Dieu! quelle est cette femme?

BERTHE.

Ah! vraiment, ce coffret
Renferme vos billets d'amour, votre portrait?
Ah! vous avez, ce soir, dans l'ombre et le mystère,
Pris le chemin connu de l'ancien adultère
Afin d'anéantir ses traces, n'est-ce pas?
Ainsi qu'un meurtrier qui revient sur ses pas
Et songe après le coup — scrupule légitime —
Qu'il doit rester du sang à la place du crime!
Ne demandiez-vous pas, madame, qui je suis?
Voilà quelques instants que des yeux je vous suis,
Et que je reconnais que vous êtes bien belle.
Oh! tenez! je vous hais d'une haine mortelle!

RENÉE.

Madame...

BERTHE.

Pas de cris ! ils seraient superflus ;
Car j'étais fiancée à celui qui n'est plus.
Il faut que mon courroux sur vous s'appesantisse
Et je sens que le ciel m'arme pour sa justice.
Car vous l'avez tué : c'est votre amour fatal
Qui détruisit en lui le vieil honneur natal,
Hélas ! et, trop bien né pour pouvoir lui survivre,
Il alla vers la mort qui calme et qui délivre.
Il a trahi, vous seule égarant sa raison ;
Et, par vous seule, il est mort de sa trahison.
— Ainsi, nous vieillirions filles, dans nos provinces,
Faisant rire les sots de nos robes trop minces
Et de nos mantelets aux vieux rubans passés,
Nous fiant aux serments anciens des fiancés
Et dans l'église allant, devant les bonnes vierges,
Brûler dévotement pour eux de petits cierges ;
Et nous nous cacherions pour sangloter tout bas,
Attendant le billet si cher, qui ne vient pas ;
Et l'on nous laisserait, à la fin, sans nouvelles !
Nos miroirs nous diraient qu'on n'est pas toujours belles ;
Et, regardant grandir les enfants, — tout petits,
Jadis, quand nos amis oublieux sont partis, —
Nous gagnerions la lente et pénible science
De l'abnégation et de la patience !

Et, pendant ce temps-là, vous les rencontreriez
Dans la lutte, à Paris, nos fiers aventuriers,
Et foulant à vos pieds honneur, vertu, famille,
Vous vous feriez aimer — l'affaire d'un quadrille ! —
Ils souffriraient pour vous, et lorsque humiliés
Et vaincus, rougissant des serments oubliés,
De leurs rêves voyant crouler l'échafaudage,
Ayant subi la honte et l'horreur du partage
Et fait pour vous toucher d'inutiles efforts,
Lorsque, doutant de vous, enfin ils seraient morts
Loin de Dieu, le cœur plein de colères jalouses,
Vous vous souviendriez que vous êtes épouses
Et vous répandriez des larmes par ruisseaux
Sur vos petits enfants dormant dans leurs berceaux !
— Va ! tu seras vengé, toi qui cessas de vivre
Et qu'elle n'a pas eu le courage de suivre.
Car je veux que son nom soit à jamais flétri
Aux yeux de son enfant comme de son mari ;
Et je la poursuivrai partout et sans relâche.
Et maintenant, allez jusqu'au bout, soyez lâche,
Suppliez-moi, mentez, et chassez de ce front
L'orgueilleuse rougeur qu'y fait monter l'affront.

RENÉE.

Non ! Je n'essaîrai pas, comme vous me le dites,

De supplications qui me sont interdites
Non par un vain orgueil, mais par le sentiment
Que j'ai de mériter un cruel châtiment.
Achevez. Perdez-moi! je serai sans défense,
Madame, et courberai ma tète sous l'offense.
Je ne vous en veux pas. J'aurais peut-être agi
De même; et si mon front tout à l'heure a rougi,
Allez, c'était de honte et non pas de colère.
— Mais il faut cependant qu'à vos yeux tout s'éclaire,
Car vous jugez par trop injustement celui
Dont vous voulez venger la mémoire aujourd'hui.
Moi, je dois le défendre. Il n'était pas capable
D'un parjure banal, d'un oubli si coupable;
Et, dût votre courroux en être ranimé,
Sachez-le, s'il m'aima, c'est qu'il fut bien aimé.

BERTHE.

Oh! vous regretterez bientôt cette parole.
Vous l'aimiez! vous l'aimiez! mais vous êtes donc folle
De me faire un aveu pareil, en face, à moi!

RENÉE.

Je l'aimais d'un amour de larmes et d'effroi.
Pour moi, qu'au fond du cœur votre colère envie,
L'amour, c'était risquer mon honneur et ma vie;

C'était braver de front ces deux rudes défis :
Le foyer conjugal et le berceau d'un fils ;
C'était, par le danger, par la nuit, par la boue,
Par la neige d'hiver qui vous fouette la joue,
Courir, toute honteuse, au rendez-vous lointain,
Et c'était revenir, plus honteuse, au matin,
Jouer le double rôle et d'épouse et de mère,
Tout entière au regret d'une ivresse éphémère
Et pleine de terreur confuse en recevant
Le baiser du mari, le regard de l'enfant ;
C'était dormir en proie à cette peur sans trêve
De laisser échapper le seul nom dont on rêve ;
C'était enfin payer d'un effort surhumain
Le douloureux bonheur de pleurer sur sa main !

BERTHE.

De pleurer sur sa main ?... Ah ! pas de réticence !
Et ne ménagez pas autant mon innocence.
Car mon cœur, d'un désir unique dominé,
A bien assez souffert pour avoir deviné.
On ne me trompe point. Ma pensée éperdue
Conçoit l'âpre plaisir d'une amour défendue ;
Je sens combien devaient être cruels et doux,
Dans leurs moments si courts, vos furtifs rendez-vous ;
Tout à l'heure j'ai vu... Par cette étroite porte

Vous entriez ! Eh bien, vous faisiez de la sorte
Et vous le surpreniez à minuit, n'est-ce pas ?
Et quand vous le trouviez à sa table, tout bas,
Tout doucement, sans même une étoffe qui frôle,
Vous veniez, regardant par-dessus son épaule,
Lire sur le papier où sa main les traçait
Les beaux vers faits pour vous et que récompensait
Un baiser de surprise appuyé sur ses lèvres.
Oh ! je devine tout, les désespoirs, les fièvres,
Les voluptés de feu que doublait le danger;
Et je vous les envie, et je veux me venger.

RENÉE.

Eh bien, pour vous venger cherchez une torture
Plus douloureuse encor que celle que j'endure.
Ah ! véritablement vous enviez mon sort ?
Alors écoutez donc comment j'appris sa mort :
Tenez ! ce fut le soir, au salon de famille;
A mes pieds, demi-nu, devant l'âtre qui brille,
Mon jeune fils faisait sa prière à genoux;
Assis dans un fauteuil, mon mari, près de nous
Parcourait un journal d'une façon distraite;
Qui donc se fût douté de ma terreur secrète ?
Qui donc eût soupçonné qu'alors, confusément,
Je sentais expirer loin de moi mon amant ?

Nous nous taisions. — Enfin, quand sonnèrent dix heures,
Je dis, tremblante : — A-t-on des nouvelles meilleures
Du poète qu'on dit malade, mon ami?
Et l'homme confiant, déjà presque endormi,
Déploya de nouveau la feuille pour la lire.
Moi, je comptais les coups de mon cœur en délire,
Qui palpitait si fort que j'entendais le bruit;
Et quand la voix paisible et claire dans la nuit,
Dit ceci : — Ton poète est mort la nuit passée! —
La violence fut tellement insensée,
— Madame, entendez-vous? — de l'effort que je fis,
Que je faillis broyer les deux mains de mon fils,
Et que, me regardant, craintif, la voix amère,
L'enfant cria : — Pourquoi me fais-tu mal, ma mère?

BERTHE.

Quand vous auriez souffert bien plus cruellement,
Que m'importe! c'était déjà le châtiment.
Parce que votre cri de douleur dût se taire,
Il n'en est pas moins mort, lui, sombre et solitaire,
Et regardant sans doute, en se plaignant tout bas,
La porte où ce jour-là vous n'apparûtes pas!

RENÉE.

Vous êtes implacable envers votre ennemie.

Soit. Frappez ! torturez ! couvrez-moi d'infamie !
Malgré tout, vous serez malheureuse à jamais,
Car vous avez compris à quel point je l'aimais.

BERTHE.

Ne l'aimai-je donc pas, ô moi, la plus frappée ?
Dix ans de célibat et d'attente trompée
— C'est vrai ! — devaient fermer mon cœur et l'endurcir ;
Ils n'ont pu cependant, madame, y réussir.
Peut-être à la pitié suis-je encore accessible ?
Et vous qui me croyez tout à fait insensible,
Je vais vous épargner, sans doute, en ce moment,
Trouvant que mon dédain punit suffisamment.
Non, je vous juge ici d'une façon plus haute ;
Car je suis le Devoir et vous êtes la Faute.
Votre amour, dites-vous, a pour lui tout bravé ?
Il n'en est pas moins mort ; moi, je l'eusse sauvé.
Tandis qu'il subissait votre amour de tempête,
Je lui gardai ma main au pardon toute prête,
Et, pour son front courbé par le vent de la mort,
L'asile de mon sein calme et sûr comme un port.
Mais vous l'avez gardé dans ce Paris funeste.
Ah ! sans l'ambition, sans l'amour, sans le reste,
Il se peut qu'aujourd'hui la poésie en deuil
Ne viendrait pas jeter des fleurs sur son cercueil ;

Mais enfin il vivrait, et, frileuse hirondelle,
Il aurait, au pays regagné d'un coup d'aile,
Trouvé le vrai bonheur obscur et paysan.
J'ai dit; et maintenant, madame, allez-vous-en.

RENÉE.

Eh bien, non! — Je l'aimais comme vous, mieux peut-être,
Comme un prêtre son Dieu, comme un chien son vieux maître;
Pour lui, j'aurais souffert tout, la honte et la faim;
Et vous êtes par trop orgueilleuse, à la fin.
Je l'aimais mieux que vous, vous dis-je! — Hélas! j'y songe:
Quand, voulant me tromper d'un généreux mensonge,
Il me baisait les mains en se disant heureux,
Souvent, l'enveloppant d'un regard amoureux,
Je la rêvais pour lui la compagne parfaite
Qu'il faut au solitaire et qu'il faut au poète,
Bonne, pure, fidèle, avec un air d'ami,
Qui, lorsque le penseur, sous la lampe blêmi,
Las et découragé, dans sa pensée écoute
Palpiter le vol lourd des noirs oiseaux du doute
Et faiblit sous le poids de son duel surhumain,
S'approche, blanche et douce, et, touchant de la main
Cette tête un instant du rêve abandonnée,
La baise sur le front, comme une sœur aînée
Fait au frère écolier qui travaille trop tard,

Et dissipe d'un mot les souffrances de l'art.
Je la rêvais pour lui, l'épouse humble et sacrée !
Je la lui souhaitais; et, s'il l'eût rencontrée,
J'aurais fait mon devoir. J'aurais fui, j'aurais fui,
Madame, pour aller mourir bien loin de lui,
Et sans m'en prévaloir, et sans que je lui fisse
Comprendre que c'était un mortel sacrifice,
Afin qu'il m'oubliât, et pût jouir un jour,
D'un bonheur sans mélange en son nouvel amour.
Voilà ce que j'étais, moi, capable de faire !
— Esclave du serment et du devoir sévère,
O froide fiancée au cœur dur et constant,
Votre inflexible amour en eût-il fait autant?

BERTHE.

En vérité, c'était pour lui votre chimère?
— Mais ce rôle d'épouse, à la fois sœur et mère,
De doux ange gardien du seuil et du chevet,
Le saviez-vous? naguère il me le réservait.
Ignoriez-vous le nom de cette fiancée
Que pour vous il avait au pays délaissée?
Et si ce beau scrupule un moment vous troubla,
De penser que pour lui le bonheur était là,
Pourquoi n'eûtes-vous pas alors cette énergie
De dire au pauvre enfant mourant de nostalgie :

Va-t'en et sois heureux!

RENÉE.

Et si je l'avais fait?
Si je l'avais voulu?... Vous riez? En effet,
J'ai tout l'air d'inventer une méchante excuse.
Mais je ne puis souffrir cependant qu'on accuse
De tant de lâcheté mon généreux amour.
Malgré vous, vous saurez ce que j'ai fait : — Un jour...
Il souffrait; j'étais là quand on vint lui remettre
— Oh! je verrai toujours sa pâleur! — une lettre
Qui venait du pays et lui parlait de vous.
Un ami lui disait que vous l'aviez absous,
Mais que vous ne gardiez plus aucune espérance,
Supportant noblement votre chère souffrance
Avec ce désespoir ferme et sans rien d'amer
Des veuves de marins qui regardent la mer.
— Donnez-moi ce papier, dis-je alors égoïste.
Mais il me le tendit avec un geste triste;
Je sentis son regard limpide s'altérer;
— C'est la dernière fois que je l'ai vu pleurer! —
Je compris, m'écriant : — Il en est temps encore :
Quitte-moi; sauve-toi là-bas où l'on t'adore,
Où t'attend le bonheur, où t'attend le repos...
— Les pleurs s'étaient séchés dans ses grands yeux si beaux.

Pour lui l'illusion était déjà finie.
Un sourire de pâle et discrète ironie
Plissa sa lèvre et fit plus morne son regard.
Puis il me répondit : — Je crois qu'il est trop tard ;
Merci ! — Cela d'un ton que je ne peux vous dire.
— C'est la dernière fois que je l'ai vu sourire ! —
Mais que vois-je ? Des pleurs dans vos regards ont lui !
Madame, qu'avez-vous ?

BERTHE.

Vous me parlez de lui.

Brusquement et avec une grande émotion.

Ah ! tenez ! reprenez ce coffret, pauvre femme,
Pardonnez, oubliez une menace infâme !
Moi, vous faire du mal ? moi, vous déshonorer ?
Non ! vous savez trop bien le plaindre et le pleurer.
Vraiment, j'étais cruelle et j'étais insensée.
Vous l'aimiez ! j'ai souffert tant à cette pensée !...
Il ne faut pourtant pas que vous vous alarmiez
De tout ce que j'ai dit... Je souffrais... Vous l'aimiez !
Je le sens, votre amour était loyal et tendre.
Pardonnez. Un moment je n'ai pu me défendre
D'un élan de colère et de jaloux émoi ;
Mais, pour qu'il me pardonne aussi, pardonnez-moi !

Quoi? nos raisons étaient à ce point endormies
Que, sœurs par le chagrin, nous étions ennemies!
Mais, puisque vous l'aimiez jusqu'au renoncement,
Que votre cœur se ferme à tout ressentiment.
— Pensons plutôt, jetant un regard en arrière,
Au coupable chrétien qui mourut sans prière;
A la grande clémence offrons pour lui, ce soir,
Vous, votre repentir, et moi, mon désespoir.
Il faillit par orgueil. Prions qu'on lui pardonne.
Ah ! madame, devant ma piété bretonne
Peut-être je vais voir vos sourcils se froncer.
Pourtant, prier pour lui, c'est encore y penser.
Une fraternité de larmes nous rassemble :
Faisons mieux que pleurer, dites ! prions ensemble.
Et, de même qu'un mort s'expose sur le seuil
Avec deux cierges purs veillant près du cercueil,
Ainsi nos deux douleurs, sur sa tombe allumées,
Exhaleront au ciel leurs âmes parfumées,
Et comme deux ramiers, blancs dans l'infini bleu,
Notre double prière ira jusques à Dieu!

RENÉE.

Ainsi, vous voulez bien, si je vous ai comprise?...

BERTHE.

Donnez-moi votre main.

RENÉE.

Non ! car je me méprise,
Car je n'ai pas tout dit et je veux dire tout,
Car ma punition doit aller jusqu'au bout.
Oui ! ce qu'à la rivale inexorable et fauve
J'aurais tu, je le dois à celle qui me sauve.
Pour vous mon repentir sera reconnaissant :
De même qu'au péril de perdre tout son sang
On arrache un poignard tremblant dans la blessure,
De même devant vous, pour que vous soyez sûre
Que je me frappe bien de toute ma rigueur,
Je me veux arracher ce lourd secret du cœur.
Allons, relevez-vous, ô pauvre âme opprimée !
Car ce ne fut pas moi qui fus la mieux aimée ;
Car celui dont ce soir nous pleurons le trépas,
Même dans mes baisers ne vous oublia pas ;
Car vous fûtes toujours ma torture et la sienne ;
Car il ne guérit pas de l'amour ancienne.
Ces souvenirs de vous, par moi si bien haïs,
Hélas ! il les aimait comme un chant du pays.
— Seulement sa pitié supportait ma tendresse ;
Mais jamais de son cœur je ne fus la maîtresse,
Et j'y sentis toujours, plus intense et plus fort,
Le nostalgique amour dont peut-être il est mort.

BERTHE.

Et qu'importe la fleur qu'il a le plus aimée,
Le lys rigide et pur ou la rose pâmée,
Aujourd'hui que ses jours d'ivresse sont défunts
Et qu'il est mort d'avoir respiré des parfums!
Tout autant que les miens vos pleurs sont légitimes.
Mais gardons la douceur exquise des victimes,
Fières d'avoir été le mirage divin
De l'idéal trompeur qu'il poursuivit en vain.
Le poète, ô ma sœur, exilé dans la vie,
Garde une soif d'amour toujours inassouvie.
Martyr délicieux, il la lui faut subir
De son premier regard à son dernier soupir.
L'immensité l'attire et l'infini l'affame;
Et, dès qu'il est atteint, qu'il soit poème ou femme,
Le rêve qu'il avait si longtemps recherché
S'évanouit ainsi qu'un papillon touché.
Il en souffre; il en meurt! Et nous sommes des lyres
Que brisèrent ses doigts crispés par les délires
Et qui pleurons, tandis que dans nos cordes d'or
Son âme harmonieuse et douce vibre encor!

RENÉE.

Merci! car jusqu'au bout vous serez généreuse.

— Puissiez-vous donc partir d'ici moins malheureuse.
Peut-être même un peu consolée, en sachant
Qu'il conservait de vous, sérieux et touchant.
Un souvenir pareil à celui qu'un athée
Garde de la prière autrefois récitée
Sur les genoux du père, à l'angle du foyer.
Pour moi, j'ai le devoir douloureux d'oublier.
Je mourrai lentement de ma souffrance intime.
Rougissant de l'amour, rougissant de l'estime
Dont les miens — ironie ! — encor m'entoureront,
Il va falloir chasser la rougeur de mon front,
Et, de mon désespoir domptant la violence,
Attendre pour pleurer la nuit et le silence.
— Et maintenant, adieu, n'est-ce pas ? — Je prévois
Que je parle de lui pour la dernière fois ;
Car vous allez partir. Là-bas votre pensée
Reprendra sans effort l'habitude laissée.
Vous prîrez pour celui qui n'est plus, et, qui sait ?
Pour celle dont l'amour d'abord vous offensait,
Mais s'est fait pardonner, puisqu'au vôtre il ressemble.
Un mot encore, avant de n'être plus ensemble.
J'accomplirais bien mieux mon pénible devoir
Si je pouvais encore une fois vous revoir.
Après, je rentrerai dans ma tristesse affreuse
Et je m'efforcerai d'oublier, malheureuse,

Combien il fut aimant, bon, noble, triste et beau.
— Dites ! Rien qu'une fois ?

BERTHE.

Demain, sur son tombeau.

Septembre 1869.

FAIS CE QUE DOIS

ÉPISODE DRAMATIQUE, EN UN ACTE, EN VERS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS
SUR LE THÉATRE DE L'ODÉON, LE 21 OCTOBRE 1871.

A BEAUVALLET

Comme un témoignage du profond chagrin que m'a causé le douloureux accident qui a empêché le grand tragédien de créer le rôle de Daniel.

A LOUIS DUMAINE

Son élève, qui, en disant ces quelques vers, a fait planer sur les spectateurs l'âme même de la Patrie.

A tous deux,
Admiration et reconnaissance,

François Coppée.

21 octobre 1871.

PERSONNAGES

DANIEL, maître d'école.	M. DUMAINE.
MARTHE, veuve d'un officier.	Mlles SARAH BERNHARDT.
HENRI, son jeune fils.	JEANNE BERNHARDT.

Dans un port de mer, en 1871.

FAIS CE QUE DOIS

La terrasse d'un hôtel meublé, dans un port. Au fond, par une galerie à jour, on aperçoit des mâts de navire et l'horizon de la mer. — Au lever du rideau, Marthe, en grand deuil, est assise. Son fils Henri, garçon de quatorze ans environ, en deuil aussi, se tient debout auprès d'elle.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE, HENRI.

HENRI.

Ainsi, nous émigrons?

MARTHE.

Oui, nous quittons la France.

HENRI.

Voyager! quel bonheur!

MARTHE.

C'est assez de souffrance.
Ces quelques mois me font plus vieille de dix ans.
Nous avons des moyens de vivre suffisants,

Et nous nous embarquons, ce soir, pour l'Amérique.
Non! je ne forme pas un espoir chimérique
En croyant que là-bas tu feras ton chemin.
Mais, ici, j'ai vraiment trop peur du lendemain!
Nous partons.

HENRI.

Tu seras heureuse?

MARTHE.

Je l'espère.

L'enfant s'éloigne et va regarder l'Océan; elle le suit des yeux.

Cette guerre maudite! elle m'a pris ton père,
Et je ne connais pas l'endroit de son tombeau;
Et toi, mon bien-aimé, toi, si pur et si beau,
On te réserverait la même destinée!
— O France que j'aimais, patrie où je suis née,
Dont le langage est doux à mes lèvres toujours,
Car enfin c'est celui de mes jeunes amours
Et celui dans lequel ce fils m'a dit : Ma mère!
Hélas! je devais donc t'accuser d'être amère,
Trouver ton ciel funeste et ton air étouffant!
Mais tu m'as faite veuve et je n'ai qu'un enfant.

HENRI.

Comme c'est beau, la mer! et comme un long voyage,

Ce doit être amusant! Mais vois donc ce nuage
De fumée et ce grand vaisseau.

MARTHE.

C'est un steamer
Qui revient de là-bas.

HENRI.

Comme c'est beau la mer!
Tantôt, maman, j'ai vu notre trois-mâts qu'on charge.
Un matelot disait : — Le vent souffle du large. —
Cela faisait flotter, ainsi que des rubans,
Les joyeux pavillons pavoisant les haubans;
Un mulâtre, tout noir sous la blancheur du linge,
Passait; un petit mousse, agile comme un singe,
Descendait d'une vergue; et, tout le long des quais,
Au milieu des ballots, des fruits, des perroquets,
De l'odeur du goudron et du frisson des voiles,
Enchanté, je lisais, peints en noir sur des toiles,
Ces noms clairs et légers comme des cris d'oiseau :
Le Brésil, La Plata, Lima, Valparaiso.
Oh! partir sur la mer! — Et puis j'ai du courage.
J'ai réfléchi. Tant pis si nous faisons naufrage.
Comment! j'aimerais mieux que la mer écumât,
Car je te sauverais sur un débris de mât.

Je sais mon Robinson par cœur. Que tu le veuilles
Ou non, je te ferais une maison de feuilles
Sur une plage d'or, devant les flots nombreux,
Et là nous resterions tout seuls et très heureux,
Bien plus, chère maman, qu'ici nous ne le sommes;
Car ne te vois-je pas triste parmi les hommes?

MARTHE.

Enfant!

A part.

Comme à cet âge on sait vite oublier!

Haut.

Allons! va voir un peu jusqu'à notre voilier :
Je crains que l'on n'ait pas inscrit notre passage.

HENRI.

J'y cours.

MARTHE.

Embrasse-moi, mon mignon, et sois sage.

Henri l'embrasse et sort.

SCÈNE II

MARTHE.

Non, si je n'étais pas heureuse dans l'exil,
Du moins ce pauvre cher petit le sera-t-il!

La patrie, après tout, un préjugé vulgaire,
Qui me prendrait cet ange à la prochaine guerre
Et qui le jetterait en pâture au canon!
Et cependant, ô France! il prononçait ton nom,
Ce héros que j'aimais, tombé dans la mêlée.
— Mon Dieu, s'il pouvait voir que je m'en suis allée
Du village de France où nous fûmes heureux,
Et qu'en deuil, à travers le monde aventureux,
J'emmène son enfant pour tenter la fortune;
Si, tout sanglant... Ce songe horrible m'importune!
Mais je suis mère, et j'ai bien fait comme je fis.
Je n'ai d'autre devoir que de sauver mon fils.
Mon âme interrogée a confiance en elle;
Elle doit écouter sa crainte maternelle.
Tout autre sentiment dans mon cœur est tari.

Daniel paraît au fond.

Ah! Daniel, le vieil ami de mon mari!

SCÈNE III

MARTHE, DANIEL.

DANIEL.

Vous partez?

MARTHE.

Ce soir même.

DANIEL.

Et l'enfant?

MARTHE.

M'accompagne.

DANIEL.

Écoutez. Dans la pauvre école de campagne
Où j'apprends l'alphabet aux petits paysans,
Je n'ai là que des cœurs bons et peu médisants;
Mais lorsqu'ils ont appris que, pour un long voyage,
Avec leur jeune ami vous quittiez le village,
Que devant l'avenir sombre et plein de danger,
Leur petit compagnon fuyait à l'étranger,
O Marthe, ils ont trouvé le mot qui déconcerte,
Et, comme d'un soldat, ils ont dit : — Il déserte.

MARTHE.

Mon ami!...

DANIEL.

Votre fils, c'est vrai, n'est qu'un enfant :
Vous disposez de lui; mais l'honneur vous défend
De l'entraîner si loin, avant qu'il y consente.
Avez-vous éclairé sa jeune âme innocente?
De vous, pauvre affolée, a-t-il bien pu savoir
Ce qu'est une patrie et quel est son devoir?

Connaît-il cette guerre infâme et notre haine ?
Sait-il qu'on nous a pris l'Alsace et la Lorraine,
Que Metz et que Strasbourg ont dû courber leurs fronts
Sous le joug allemand, et que nous en souffrons
Comme un soldat, pendant sa vieillesse attristée,
Souffre encor dans sa jambe autrefois amputée ?
Sait-il que dans nos mains on a brisé le fer ?
Et sait-il que son père est mort à Frœschwiller ?

MARTHE.

Oui. Mais il sait encore, et surtout, que je l'aime,
Qu'il est toute ma vie et mon espoir suprême,
Et, s'il fallait le perdre, enfin, que j'en mourrais.

DANIEL.

Marthe !

MARTHE.

Rappelez-vous le soir où je pleurais,
Près de vous, au début de l'affreuse campagne,
Lorsque cet officier, captif en Allemagne,
M'envoya cette croix d'honneur de mon mari
Et ces mots, par lesquels je sais qu'il a péri.
Rappelez-vous ! C'était une nuit de septembre ;
M'agenouillant alors du côté de la chambre
Où se trouvait le lit de mon fils endormi,

Ardemment j'ai prié devant vous, mon ami,
Disant : — Conservez-le, Seigneur plein d'indulgence,
Pour mon amour !

DANIEL.

Et j'ai songé : Pour la vengeance.
O Marthe, au nom du sang, au nom des pleurs versés…

MARTHE.

Non. La France m'a pris mon époux : c'est assez !

DANIEL.

Vous ne pouvez partir !

MARTHE.

Dès ce soir, je l'emmène.

DANIEL.

Lâcheté !

MARTHE.

Je n'ai pas l'âme d'une Romaine.

DANIEL.

Mais vous regretterez, demain, ce moment-ci.

MARTHE.

Je suis mère.

DANIEL.

La France est une mère aussi.

MARTHE.

Une mère qui veut qu'on s'égorge pour elle.

DANIEL.

Nous lui devons nos bras pour venger sa querelle.

MARTHE.

Et vous vous déchirez entre vous aujourd'hui.

DANIEL.

O Marthe! votre époux vous entend.

MARTHE.

Oui, c'est lui
Dont la voix dit : Va-t'en! — tout bas, à mon oreille.

DANIEL.

Vous blasphémez!

SCÈNE IV

MARTHE, DANIEL, HENRI.

HENRI.

Maman, le navire appareille,
Et ses voiles déjà palpitent dans le ciel.
Partons vite, partons! Ah! monsieur Daniel.

DANIEL.

Henri...

MARTHE.

N'écoute pas cet homme ; il va te dire,
Enfant, qu'il ne faut pas monter sur ce navire,
Il va t'épouvanter du voyage lointain,
Des dangers inconnus et du but incertain.
Puis il prononcera bien haut le nom de France ;
Il voudra te donner sa menteuse espérance ;
Il prédira des temps meilleurs, des jours plus beaux,
Un souffle glorieux passant dans les drapeaux,
Et les joyeux soldats marchant à la frontière.
N'écoute pas cet homme, enfant! Ta vie entière,
Il la sacrifierait à son rêve trompeur.
Il fera résonner les grands mots qui font peur,

Évoquant le passé sombre et les morts eux-mêmes.
— Enfant, n'écoute pas cet homme, si tu m'aimes!

DANIEL.

Marthe, vous vous trompez ; et je ne doute pas
Du calme et vraï bonheur qui vous attend là-bas.
Vous me connaissez trop pour croire que je mente.
Partez. Le ciel est pur et la mer est clémente ;
Vous avez le bon vent et le flot régulier.
Partez. Le nouveau Monde, au sol hospitalier,
Où vous irez, conduits par la brise docile,
Vous garde ses déserts immenses pour asile
Qui, dans la solitude, au soleil assoupis,
N'attendent qu'un colon pour se charger d'épis,
Et ses plaines sans fin et jamais parcourues
Où l'on trouve de l'or au sillon des charrues.
C'est là qu'est le bonheur. Aussi, je vous le dis,
Partez. Vous trouverez là-bas un paradis.
— Pour un homme pratique, et qui compte, et qui s'aime,
La patrie est le champ qu'on laboure et qu'on sème,
Et c'est un sentiment très stupide et très vieux
De s'attacher au sol où dorment les aïeux.
Et puis, que quittez-vous? une France frappée,
Qui saigne en s'appuyant sur un tronçon d'épée.
Fuyez. Vous resteriez ici dans un enfer.

Avec une profonde tristesse.

Nous sommes arrivés à notre âge de fer,
Et ce pays descend une fatale pente.
Espérer qu'il s'arrête un jour et se repente,
Nourrir cette sublime et folle illusion
Qu'il redevienne encor la grande nation,
Qu'il se relève enfin, je ne l'ose plus guère.
Hélas! ce que j'ai vu dans la dernière guerre
M'a souvent fait penser que j'avais trop vécu,
Et, dussé-je irriter ta rage de vaincu,
Peuple qui dans l'orgueil et le mal persévères,
Tes fils sauront de moi les vérités sévères.
Oui! lorsque dans l'école ils viendront se ranger
Et sur nos grands malheurs d'hier m'interroger,
Il faudra que leur maître accablé leur raconte
Qu'il a pleuré du sang et sué de la honte.
Il faudra qu'il distingue, en sa ferme équité,
De ce qui fut fatal, ce qui fut mérité;
Qu'il leur dise quel vent d'incroyable folie
Souffla pendant six mois sur la France envahie;
Ces chefs et ces soldats se jetant sans raison
Le mot de lâcheté, le mot de trahison;
Les factieux, malgré le danger de la ville,
Réservant leurs fusils pour la guerre civile;

Les aboiements des clubs, les efforts des partis
Par le malheur public à peine ralentis;
La foule se grisant de journaux et d'affiches;
La chasse aux croix d'honneur; des gens devenus riches
En volant sur le pain et l'habit du soldat;
Et, dernier déshonneur et suprême attentat!
A l'heure du profond désespoir et des larmes
Où Paris épuisé dut déposer les armes,
A l'heure où, sous ces murs, ceux qui l'avaient vaincu,
Tristes que le géant eût encor survécu,
N'osaient trop s'approcher et se disaient: — Il bouge! —
L'émeute parricide et folle au drapeau rouge,
L'émeute des instincts sans patrie et sans Dieu,
Ensanglantant la ville et la livrant au feu,
Devant les joyeux toasts portés à nos ruines
Par cent mille Allemands debout sur les collines!

HENRI.

O maître, finissez! Vous me faites rougir.

DANIEL.

Non, enfant, il est temps encor de réagir:
Parfois la guérison est prompte après la crise.
Oui! je veux appliquer le fer qui cautérise
Sur le mauvais orgueil, dans ces jeunes esprits.

Mais, lorsque je verrai qu'ils m'ont enfin compris
Et qu'ils courbent le front sous ma sombre parole,
Alors je leur tiendrai le discours qui console.
— Je leur dirai qu'il fut encore des héros
Chez nos pauvres soldats arrachés aux hameaux,
Lorsque nous inonda cette effroyable armée ;
Comme on a bien souffert dans la ville affamée
Où pas un ne parlait de se rendre, pas un !
Et comme on a bien su mourir à Châteaudun.
Je leur dirai comment, dans Paris qu'on assiège
Et dans les camps lointains dispersés sur la neige,
On lutta de son mieux et l'on fit son devoir ;
Comment ceux-ci voyant toujours l'horizon noir,
Ceux-là croyant toujours, ô France! à ton étoile,
Mangèrent le pain dur, dormirent sous la toile
Et tombèrent, vaincus, mais frappés par devant.
Je leur raconterai ces histoires, enfant :
Je les enivrerai de haine et de souffrance,
Et je préparerai des vengeurs à la France.

HENRI.

Des vengeurs !

MARTHE.

Daniel, Daniel, songez-y !
Vous le savez : je n'ai que ce pauvre enfant-ci.

Vous savez quelle fut la mort affreuse et lente
De son père, couché sur la paille sanglante,
Au milieu des hourrahs vainqueurs des ennemis.
Vous-même convenez que le doute est permis,
Que cette nation est peut-être perdue.
Daniel, répondez. Faut-il qu'on me le tue
Pour un dernier effort inutile, pour rien ?
Oh ! je n'ai plus d'espoir !

DANIEL.

Marthe, écoutez-moi bien.
Je suis simple d'esprit et n'ai rien d'un prophète,
Et pourtant, malgré tout, malgré notre défaite,
Je crois que nous pouvons encore être sauvés.

MARTHE.

Mais un enfant !...

DANIEL.

Enfants, c'est vous qui le pouvez.
Car pour notre revanche, hélas ! trop peu certaine,
Nous n'osons entrevoir qu'une date lointaine.
L'œuvre doit être longue et patiente ; et nous,
Nous qui vous aurons fait monter sur nos genoux
Afin de vous parler plus près des représailles,
Lorsque vous partirez, enfants, pour les batailles,

Nos cheveux déjà gris seront tout à fait blancs,
Et nous vous bénirons avec des bras tremblants.

MARTHE.

Vous doutez cependant de ce pays frivole?

DANIEL.

Nous le transformerons, nous, les maîtres d'école.
Donnez vos fils; ils sont ardents et belliqueux.
Donnez. Nous sauverons la patrie avec eux.
— Si nous le voulons bien...

MARTHE.

La revanche! chimère,
Vain rêve, œuvre impossible!

HENRI.

Écoutons-le, ma mère.

DANIEL.

Oui, si ce peuple veut et si tout son passé
De folie et d'erreur est un jour effacé,
Si de son ignorance enfin il se délivre,
S'il apprend à choisir la parole et le livre,
S'il cherche le progrès logique et régulier,
S'il se plie à la loi, s'il sait répudier

La révolution dont le monde s'effraie,
Et, prenant le chemin de la liberté vraie,
Qui n'est que le respect de soi-même et d'autrui,
S'il répare et maudit ses fautes d'aujourd'hui,
Il reprendra sa place à la tête du monde.
Certe, avant de fonder la paix bonne et féconde,
Il lui faudra combattre encor, il lui faudra
Une guerre où l'Europe entière tremblera ;
Car il n'est pas de joug qu'enfin on ne secoue :
Il ne peut pas garder ce soufflet sur la joue.
Mais pour cette œuvre sainte il n'a qu'un seul moyen,
C'est de faire un soldat de chaque citoyen,
De la patrie entière une famille armée
Et du seul sentiment du devoir enflammée,
Où le riche bourgeois coudoîra l'artisan,
Où le noble sera l'égal du paysan.
Car dans le régiment la nation se mêle :
On partage la tente, on mange à la gamelle,
On se voit, on se parle et l'on devient amis.
Et quand tous ces soldats, à de vrais chefs soumis,
S'estimant, et montrant, dans le même service,
Un même dévoûment, un même sacrifice,
Contents du travail fait et du fusil porté,
Unis par les liens de la fraternité,
Marcheront dans le rang, calmes, forts, sans murmure,

O mon pays en deuil, la chose sera mûre,
Et, poussant vers le ciel ton cri de conquérant,
Tu pourras les répandre alors comme un torrent,
Et planter, glorieux, les trois couleurs altières
De notre vieux drapeau sur nos vieilles frontières !

MARTHE.

Et si nous succombons encore? Si, vainqueur,
Le fer de l'Allemand nous entre jusqu'au cœur?
Si Paris voit encor autour de ses murailles?...

DANIEL.

Femme, nul ne connaît le destin des batailles.
Mais, s'il doit les revoir couvrir son horizon,
Que Paris cette fois songe à son vieux blason.

Avec enthousiasme.

O navire ! voilà bien longtemps que la houle
Sur le morne Océan te harcèle et te roule,
Et que le rude assaut des lames et des vents
Fait craquer ta carène et grincer tes haubans.
Nous t'avons vu souvent, sous l'effort de l'orage,
Courir vers les écueils et voler au naufrage,
O vaisseau qui du grand Paris portes le nom !
Dans l'ouragan hurlant plus haut que le canon,
Nous t'avons vu souvent t'abîmer sous la brume ;

Mais tu te relevais toujours, couvert d'écume,
Superbe, et vomissant l'eau par les écubiers.
Donc, s'il faut qu'à la fin, Français, vous succombiez
Dans un combat suprême, écrasés par le nombre,
Si Paris doit périr, si c'est bien l'heure sombre
D'amener pavillon ou de couler à pic,
Souviens-toi de Jean-Bart et de Du Couëdic,
Navire, souviens-toi de Villaret-Joyeuse !
Lorsqu'après la bataille atroce et furieuse,
Rouge de sang, n'ayant plus de mâts, plus d'agrès,
Tu verras ces maudits face à face, tout près,
Et te jetant déjà les chaînes de l'esclave,
Meurs en volcan pour les engloutir sous ta lave !
Et que le monde entier convienne avec effroi
Que le sort du *Vengeur* est seul digne de toi !

HENRI.

O mère, il a raison ! C'est un conseil funeste
Que te donnait tout bas ton désespoir.

A Daniel.

Je reste.

MARTHE, à Daniel.

Hélas ! qu'avez-vous fait?

DANIEL.

Le devoir est ici.

MARTHE, à Henri.

Tu l'exiges de moi, cruel enfant?

HENRI, se jetant à son cou.

Merci!

MARTHE.

Soit, je cède, et je mets au ciel mon espérance.
Dieu, protège mon fils!

DANIEL.

Dieu, protège la France!

L'ABANDONNÉE

DRAME EN DEUX ACTES, EN VERS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE
DU GYMNASE, LE 13 NOVEMBRE 1871.

PERSONNAGES

JULIEN	MM. VILLERAY.
UN AUMONIER	DERVAL.
UN ÉTUDIANT	MURRAY.
LOUISE	Mlles VANNOY.
PREMIÈRE GRISETTE	BÉDARD.
DEUXIÈME GRISETTE	JULIETTE.
UNE INFIRMIÈRE	Mme PRIOLEAU.

L'action se passe à Paris : le premier acte, vers 1835 ;
le second acte, douze ans après.



L'ABANDONNÉE

L'ABANDONNÉE

ACTE PREMIER

Le boulevard d'Enfer tel qu'il était en 1835. Le soir, l'été, vers le coucher du soleil. Au fond, voilée par le feuillage, la lointaine illumination du bal de la Grande-Chaumière. Au second plan, à droite, un banc sous les arbres. Au lever du rideau, Julien descend le boulevard, à pas lents.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIEN.

Que la soirée est chaude et comme je suis las !
— Je voulais travailler; mais l'odeur des lilas,
Si douce, m'a surpris, lisant à ma fenêtre.
Il semblait que sa tiède ivresse, qui pénètre,
Me voulût alanguir et qu'elle me cherchât.
Je suis sorti, laissant Cabanis et Bichat
Et fermant mes poudreux atlas d'anatomie.
Mais la subtile odeur, ainsi qu'une ennemie,
M'a suivi sous les vieux arbres du Luxembourg
Et m'accompagne encor dans ce lointain faubourg.
Je suis passé tout près de la Grande-Chaumière

Dont j'aperçois d'ici la joyeuse lumière;
J'ai flâné sur le seuil éblouissant du bal,
Et là, j'ai vu, riant ainsi qu'au carnaval,
Des grisettes au bras, entrer mes camarades...
Mais à quoi donc rêvé-je ? — Il faut gagner mes grades ;
Car le brave semeur de blé dont je suis fils
Peine à m'entretenir sur ses maigres profits :
Car il faut, comme lui, que je travaille et jeûne ;
Car je suis pauvre et n'ai pas le droit d'être jeune.
Le plaisir est pour moi comme un livre fermé.
C'est égal ! J'ai vingt ans; voici le mois de mai;
Ce beau soir de printemps me verse son ivresse;
Et je suis seul, tout seul, sans ami, sans maîtresse.
Mais qu'ai-je donc, ce soir? Là-bas, loin de Paris,
Mon père, pauvre vieux bonhomme en cheveux gris,
Après avoir sué tout le jour sur la plaine,
Met pour moi les écus au fond du bas de laine;
Et je voudrais... Allons, jeune homme, je t'absous;
Mais loge sous les toits, dîne pour quinze sous,
Respire l'hôpital qui dégoûte et qui navre,
Fouille les in-quarto, pâlis sur le cadavre,
Deviens ambitieux ! Pour toi, c'est le devoir.
Ferme bien le rideau de ton grenier, ce soir,
Pour te cacher ce ciel d'été dont tu t'enivres,
Et courageusement va retrouver tes livres !

SCÈNE II

JULIEN, UN ÉTUDIANT.

L'étudiant arrive par le fond, joyeusement et les mains dans les poches, le béret sur l'oreille, la vareuse ouverte, la chemise débordante, le pantalon à grands carreaux : le type de Gavarni.

L'ÉTUDIANT.

Ah ! Julien !

JULIEN.

Bonsoir.

L'ÉTUDIANT.

Où vas-tu de ce pas ?

JULIEN.

Je rentre travailler.

L'ÉTUDIANT.

Moi, je ne rentre pas.
Je ne veux pas rentrer de quinze jours. Que diantre
C'est ce soir jour de bal, mon cher. Est-ce qu'on rentre?

JULIEN.

Toujours fou ?

L'ÉTUDIANT.

Mon ami, tu me parais en train
De vouloir dépasser Lisfranc et Dupuytren.
Tu feras du tapage au grand jour de la thèse.
Ton scalpel est fameux. Même, par parenthèse,
Tu pourrais postuler un emploi de bourreau;
Tu dissèques ainsi qu'on découpe un perdreau,
Très délicatement, au bout de la fourchette.
Tu dérobes, pour mieux travailler en cachette,
Les débris du sujet; et le bonnet carré
T'est promis, c'est certain : *Dignus es intrare.*
Mais crois-tu qu'avec des bouquins et des squelettes
On ait fait, mon ami, des études complètes?
Ignores-tu qu'il est un suprême examen
Où tu serais, naïf, refusé haut la main?
J'interroge. Réponds et rassemble tes ruses.
Je ne te ferai pas de questions abstruses,
Par exemple la date où l'on me recevra
Docteur, ou le total des amants de Clara.
Ceci, c'est un mystère interdit aux profanes.
Je vais te demander, mon cher, le pont aux ânes,
Ce qu'on apprend tout seul et sans se déranger :
Chante-moi le dernier couplet de Béranger?
Dis-moi qui de Frisette ou d'Hermance est la rousse?

Qu'écrit-on à son père alors qu'il se courrouce ?
Est-ce au mois de juillet, ou bien est-ce au mois d'août,
Qu'on va, par la galiote, à la foire à Saint-Cloud ?
Où peut-on convoler sans maire et sans écharpe ?
A quel bout de la rue illustre de La Harpe
Fleurit l'estaminet le plus mal fréquenté ?
Que vaut ce pantalon au Mont-de-Piété ?
Indique un jeu de Siam où la bière soit bonne ?
Quel professeur va-t-on siffler à la Sorbonne ?
Quel fruit plus volontiers l'arbre de Robinson
Produit-il, l'omelette ou bien le saucisson ?
Dis la longueur du nez d'un créancier qu'on trompe ?
Et dans quel cabaret sonne-t-on de la trompe ?

JULIEN.

C'est vrai, je ne puis pas te répondre.

L'ÉTUDIANT.

Ignorant !

JULIEN.

Mais mon excuse est là pour un crime aussi grand.
Je suis très pauvre.

L'ÉTUDIANT.

Ami, je le savais. Oublie

Ce que j'ai dit de trop dans ma bonne folie.
Mais cependant, au fond, je n'ai pas tort, vois-tu !
Dans trop de solitude et dans trop de vertu,
Bien tristement, je vois s'écouler ta jeunesse.
N'espère pas, mon cher garçon, qu'elle renaisse :
Elle passera vite ; et tu regretteras
De n'avoir pas senti, s'appuyant sur ton bras,
Sauter à tes côtés une fillette ingambe
Et de n'avoir jamais, autour du punch qui flambe,
Ri de toutes tes dents avec de francs amis.
Un peu d'étourderie, à notre âge, est permis.
— Je suis pauvre, dis-tu ? Moi, je ne suis pas riche.
Eh ! le bonheur qu'on paie est un jeu qui nous triche.
Que te demande-t-on ? De perdre un peu de temps,
D'écouter le conseil joyeux de tes vingt ans,
Et de laisser enfin se défroncer la ride
Qu'entre tes deux sourcils creuse un travail aride.
Puis — avec des amis nous en causions hier,
Et je t'en dois l'aveu — l'on te trouve trop fier,
Trop sauvage. Il serait décent que tu parusses
Une fois, tout au moins, sur les montagnes russes,
Et que, sous ces lampions cachés dans les tilleuls,
Tu risquasses, un soir, quelques cavaliers seuls.
— Allons, laisse-toi faire, entrons à la Chaumière,
Faisons un tour de bal ensemble, et la première

Qui trouve tes yeux doux, bien ! nous vous marierons,
Et j'offre aux épousés le cidre et les marrons.

JULIEN.

Je ne puis. — Mais, vraiment, cet amour est le vôtre ?
Prendre celle qu'on vit, la veille, au bras d'un autre,
Et la laisser ensuite à quelque amant nouveau ?

L'ÉTUDIANT.

Jamais ces visions ne troublent mon cerveau.

JULIEN, rêveur.

Moi, si j'aime une fois, ce sera pour la vie !

L'ÉTUDIANT.

Ah ! ceci, c'est de la haute philosophie.
Je suis d'une autre humeur. Je laisse quelquefois
La pipe que je fume et le verre où je bois,
Et, lorsque je reviens, je ne suis pas sévère
Si quelqu'un a fumé ma pipe et bu mon verre.

JULIEN.

Grand merci !

L'ÉTUDIANT.

Bah ! je sais qui te convertira.
Me suis-tu, Julien ?

JULIEN.

Non.

L'ÉTUDIANT.

Comme il te plaira.

Il sort en chantant :

Messieurs les étudiants
S'en vont à la Chaumière
Pour y danser l'cancan...

Sa voix se perd dans le lointain.

SCÈNE III

JULIEN.

Il part, la joie au cœur, la chanson dans la bouche;
Et moi, suis-je bien sûr de ma vertu farouche?
Ai-je bien répondu toute la vérité,
Et son tableau brutal ne m'a-t-il pas tenté?
— Quelle étrange langueur flotte donc dans l'espace!
Le nocturne regard d'une femme qui passe,
Ou la rencontre faite, à l'ombre des chemins,
Des amoureux ravis qui se tiennent les mains
Et vont en se parlant tendrement à l'oreille,
Ne m'ont jamais causé d'émotion pareille.

Il me semble que c'est pour la première fois,
Azur profond des soirs d'été, que je te vois,
Et que vous me troublez, et que je vous respire,
Chauds parfums envolés dans le vent qui soupire.
— Je m'assieds. Je ne puis secouer ma torpeur.

SCÈNE IV

JULIEN, LOUISE, DEUX GRISETTES.

Julien est assis dans l'ombre, au second plan,
et observe les jeunes filles.

PREMIÈRE GRISETTE.

Ainsi, tu ne viens pas ce soir au bal?

LOUISE.

J'ai peur.

DEUXIÈME GRISETTE.

Quoi? Peur d'aller au bal? Mais c'est une folie.
Quand on n'a que seize ans...

PREMIÈRE GRISETTE.

Et quand on est jolie.



DEUXIÈME GRISETTE.

Tes effrois y seraient au plus vite apaisés.
On ne t'y mangera jamais que de baisers.

LOUISE.

Mais je ne danse pas.

PREMIÈRE GRISETTE.

Fi ! vilaine hypocrite !
On t'a bien vue avec la grande Marguerite
Au fond du magasin faire des entrechats.

LOUISE.

Et puis, je ne suis pas habillée, en tout cas.

DEUXIÈME GRISETTE.

Tu l'es trop. Laisse voir tes cheveux, ton corsage,
Ote ton mantelet et ce bonnet trop sage,
Ma chère, et te voilà toute prête. En avant !

LOUISE.

Je n'ose pas.

DEUXIÈME GRISETTE.

Vas-tu faire toujours l'enfant ?

PREMIÈRE GRISETTE.

Voilà. Mademoiselle a peur qu'on la soupçonne,

Ce soir, chez ses voisins, ou que notre patronne,
Qui pour le militaire a pourtant du penchant,
Tienne sur sa vertu quelque propos méchant.

LOUISE.

Moqueuse !

DEUXIÈME GRISETTE.

Ou bien, peut-être, est-elle la promise
Du menuisier qu'on voit en manches de chemise
Raboter en chantant au fond de notre cour ;
Ivres de bon motif et de parfait amour,
Ils s'aiment ! et bientôt, nous irons, pauvre fille,
Scandaliser son bal de noce, à la Courtille.

LOUISE.

Pourquoi me tourmenter, méchantes, et pourquoi
Me vouloir attirer au plaisir malgré moi,
Lorsque je ne m'y sens pas du tout destinée ?
Pourquoi me tentez-vous ?

PREMIÈRE GRISETTE.

Mais, petite obstinée,
Parce que nous avons pour toi quelque amitié,
Que tu nous fais du mal...

DEUXIÈME GRISETTE.

Que tu nous fais pitié...

PREMIÈRE GRISETTE.

Que tu mènes enfin une vie impossible.

LOUISE.

Comment? n'est-elle pas simple, heureuse et paisible ?

DEUXIÈME GRISETTE.

Bah! Loger près du ciel, dans un grenier très laid,
Descendre le matin chercher son sou de lait,
Travailler, se nourrir d'eau claire et de salade,
Et se laisser vieillir! — J'en tomberais malade.

PREMIÈRE GRISETTE.

Ne sais-tu pas qu'on n'a ces doux yeux séduisants
Qu'une fois, ma mignonne, et qu'une fois seize ans?
Ne sens-tu pas ton cœur battre dans ta poitrine?
Réponds : Veux-tu coiffer la sainte Catherine
Et n'avoir plus jamais pour joie et pour chagrin
Que l'amitié d'un chat et la mort d'un serin?

LOUISE.

C'est possible. Mais vous, les rieuses, les folles,
Trouvez-vous le bonheur dans vos plaisirs frivoles?
Toi, Jeanne, je t'entends quelquefois soupirer;
Et toi, je t'ai bien vue, un jour, Lise, pleurer.
Henri te négligeait; Albert t'avait grondée.

Que sais-je? Eh bien, alors, moi, je me fais l'idée
Qu'il vaut mieux que mon cœur palpite à petits coups
Calmes et réguliers, comme lorsque je couds
Et marque la mesure au pas de mon aiguille.
C'est vrai : je suis encore une petite fille.
Peut-être que demain la joie ou la douleur
Doit s'ouvrir brusquement en moi comme une fleur.
Peut-être!... En attendant, votre gaîté m'étonne.
Je pense que le vrai bonheur est monotone,
Qu'il est formé de jours tous pareils, longs et doux,
Et que je suis au fond plus heureuse que vous.

PREMIÈRE GRISETTE.

Je ne m'attendais pas à ta morale, certe.
Mais ne croirait-on pas que nous voulons sa perte,
Quand nous lui proposons d'entrer, tout simplement,
Avec nous dans ce bal?

LOUISE.

Ce bal? c'est donc charmant?

PREMIÈRE GRISETTE.

Ah! nous voulons savoir.

DEUXIÈME GRISETTE.

Nous sommes curieuse.

PREMIÈRE GRISETTE.

Eh bien, je ne ferai pas la mystérieuse,
C'est enivrant...

DEUXIÈME GRISETTE.

Exquis...

PREMIÈRE GRISETTE.

Adorable...

DEUXIÈME GRISETTE.

Divin...

PREMIÈRE GRISETTE.

Mieux que dans les romans de Paul de Kock, enfin!

LOUISE.

Mais encor?...

PREMIÈRE GRISETTE.

Dès la porte, on est comme entraînée :
La voûte de verdure est toute illuminée;
On se trouve au milieu de jeunes gens si gais...

DEUXIÈME GRISETTE.

Et surtout, comme ils sont polis et distingués !

PREMIÈRE GRISETTE.

Vous passez; on vous suit, et vous allez plus vite.
Un danseur vous aborde alors et vous invite,
Et l'orchestre prélude au loin, si mollement!
Et la valse! ah! la valse est un ravissement.
Tu valserais très bien, sais-tu, toi, si légère.
On s'arrête, accablée; et la danse, ma chère,
Est finie; et l'on va, par deux, sous les bosquets,
Où votre cavalier vous offre dès bouquets
Et vous conte tout bas des choses qui font rire.

DEUXIÈME GRISETTE.

Et puis, ce n'est pas tout et nous devons lui dire,
Outre les fleurs, la danse et les beaux compliments,
Le plaisir capital, les rafraîchissements.

PREMIÈRE GRISETTE.

C'est juste : sans douceurs, pas de fête complète.
Les glaces, les sorbets...

DEUXIÈME GRISETTE.

Et surtout la galette.

PREMIÈRE GRISETTE.

Et puis... mais on ne peut pas tout dire à la fois,

L'escarpolette russe...

DEUXIÈME GRISETTE.

Et les chevaux de bois...

PREMIÈRE GRISETTE.

Le tir aux macarons...

DEUXIÈME GRISETTE.

La foire au pain d'épice...

PREMIÈRE GRISETTE.

Et le galop final dans un feu d'artifice!
Maintenant, tu connais la pièce et le décor.
Voyons, mignonne, es-tu séduite?

LOUISE.

Pas encor.
Toute hésitation en moi n'est pas éteinte;
Et le désir naîtrait sans dissiper la crainte.

DEUXIÈME GRISETTE.

Laissons-la seule, alors. Il est tard; et pourtant
Tu dois te rappeler, Jeanne, qu'on nous attend.

PREMIÈRE GRISETTE.

Tu ne nous en veux pas, au moins, de notre zèle?

LOUISE.

Non. Amusez-vous bien.

LES DEUX GRISETTES.

Adieu.

Elles sortent en courant.

SCÈNE V

JULIEN, LOUISE.

Louise reste un moment rêveuse, en silence. Julien, sortant de l'obscurité où il était assis, s'approche d'elle, la casquette à la main.

JULIEN.

Mademoiselle,
Tout à l'heure j'étais dans cette ombre perdu,
Et j'ai, sans le vouloir, tout vu, tout entendu.
Ne me regardez pas de cet air qui s'offense.
Vous avez la pudeur exquise de l'enfance :
Ayez sa confiance heureuse; et que vos yeux
N'arrêtent pas un bien timide audacieux.

LOUISE.

Je ne vous connais point. Qu'avez-vous à me dire ?

JULIEN.

Oh ! ne me troublez pas non plus par un sourire,
Car je préférerais encor votre courroux.
— Je suis pauvre, je suis du peuple comme vous.
Comme vous, je travaille et je vis solitaire.
Mon père est éloigné de moi ; je n'ai sur terre
Qu'un compagnon très sûr, mais bien froid, le devoir.
J'errais ici, sentant vaguement s'émouvoir
Les jeunes passions dans mon cœur endormies,
Lorsqu'un de mes amis — vous avez des amies —
Me parla de ce bal et m'offrit de choisir
Entre ma rude vie et son léger plaisir ;
Mais je n'ai pas à ses discours prêté l'oreille.
Vous voyez : mon histoire à la vôtre est pareille.
Pour avoir entendu leurs voix vous proposer
Le dangereux bonheur et, vous, le refuser,
Ma sympathie, hélas ! n'a nul droit à la vôtre
Et nous sommes encore étrangers l'un à l'autre ;
Mais je n'ai pas voulu vous voir partir d'ici
Sans vous dire : Courage ! et vous dire : Merci.

LOUISE.

C'est étrange, en effet.

JULIEN.

Le hasard est le maître.

Et, bien que j'aie un vif désir de vous connaître,
Peut-être direz-vous : « Passez votre chemin ! »
Et cet instant trop court sera sans lendemain.
Mais vous vous tromperez ; car, dans cette avenue,
Votre voix m'a frappé comme une voix connue.
Et le seul souvenir de son doux timbre d'or
A cette heure m'emplit d'émotion encor.
Je désire l'entendre et qu'elle me confie
Votre nom, le récit de votre simple vie,
Votre chagrin caché, si vous en avez un.
Mais non ! vous me croyez sans doute un importun,
Ou, pis encore, un fat qui cherche une aventure ;
Vous allez me jeter une réponse dure
Et partir, en riant et sans avoir compris
Combien votre rencontre avait pour moi de prix.

LOUISE.

Non, monsieur, je ne suis qu'une très pauvre fille.
Je me surveille seule et n'ai pas de famille.
Bien que vous m'étonniez, je ne sais pas comment
On repousse quelqu'un qui parle poliment.
Pourquoi me défier ? Votre parole amie
Ne peut pas, je le crois, murmurer l'infamie.
Mais seulement ma vie obscure et sans secret
N'aura, soyez-en sûr, pour vous nul intérêt.

Et puis, que voulez-vous enfin que je vous dise?

JULIEN.

Mais votre nom, d'abord.

LOUISE.

Je m'appelle Louise.
Et vous?

JULIEN.

Moi, Julien.

LOUISE.

Et vous voulez savoir,
Vraiment, ce que je suis?

JULIEN.

Oui. Venez vous asseoir
Ici, sur ce vieux banc fait pour la causerie.

LOUISE.

Vous le voulez? Ce n'est pas une raillerie?

JULIEN.

Oh! non, parlez. N'est-on pas bien sous ces rameaux?

LOUISE.

Mon histoire? Elle peut se dire en peu de mots.
Je n'ai connu jusqu'à l'avant-dernière année

Que le coin du pays normand où je suis née.
C'est un nid de pêcheurs, un port de vingt bateaux
Qu'à la haute marée on lie à des poteaux;
On y voit l'Océan au bout de chaque rue.
Là, je grandis auprès d'une aïeule bourrue,
Car ma mère était morte à sa fièvre de lait;
Et j'ai couru longtemps, nu-pieds, sur le galet.
Tous moururent alors, le père avant l'aïeule,
L'homme à la mer, la vieille en pleurant. Toute seule
Au pays, il fallut enfin m'expatrier;
Car je ne pouvais pas y vivre du métier
Qui me nourrit ici : faiseuse de dentelle.
C'est simple, vous voyez. Mon existence est-elle
Capable d'inspirer l'intérêt d'un ami?
La ville a l'ouvrière, et le bois la fourmi,
Sans savoir que l'insecte ou l'humble fille existe.
Mais j'aime mon état et je ne suis pas triste.

JULIEN.

Et vous gagnez assez pour vivre?

LOUISE.

Il faut si peu!
Mon grenier n'est pas cher, et j'y vois le ciel bleu;
J'y fais de courts festins de fruits et de laitage
Et descends rarement de mon sixième étage.

JULIEN.

Et vous ne vous plaignez jamais de votre sort?

LOUISE.

L'hiver, ce n'est pas gai. Le pot de fleurs est mort.
Je ne vois au lointain, par ma vitre fermée,
Que de gros tuyaux noirs avec de la fumée.
Mais, l'été, j'aperçois les coteaux de Meudon;
Chaque jour mon rosier donne un frêle bouton,
Et s'il ne fleurit pas, ce n'est pas de ma faute.
Je suis contente alors que ma chambre soit haute,
Car, comme s'il pouvait savoir que je l'attends,
J'ai le premier rayon de soleil du printemps.
Mon toit hospitalier a ses hôtes fidèles,
Et ma chanson se mêle aux cris des hirondelles.

JULIEN.

O travail noble et pur! ô sainte pauvreté!
O charme inconscient de la simplicité!

LOUISE.

Peut-être que la vie a de plus douces heures;
Mais celles du travail me semblent les meilleures.
On est si bien chez soi! La chambrette a bon air
Avec ses quatre murs tendus de papier clair;
Fraîche en juillet, elle est en hiver bien chauffée;

Et, tout le jour, j'y vois, grâce à mes doigts de fée,
Quelque dessin, léger comme des pas d'oiseaux,
Naître sur le métier au bruit gai des fuseaux.

JULIEN.

Bien vrai ? Jamais un seul désir involontaire
D'une vie un peu moins intime et solitaire ?
Jamais un seul instant d'ennui ?

LOUISE.

Si ! quelquefois.
C'est les jours où je vais seule dans les grands bois.
Je mets un bonnet frais, ma robe la plus blanche,
Parce qu'il fait très doux et que c'est le dimanche.
Je pars pour voir le ciel et pour glaner des fleurs,
Pour entendre la brise et les nids querelleurs,
Pour déjeuner d'un peu de lait dans une ferme,
Parce que voilà trop longtemps que je m'enferme,
Et que je veux rentrer des bouquets plein les mains.
Mais si je croise alors, sur les joyeux chemins,
Les couples d'amoureux qui vont en ribambelle,
Je ne sais plus pourquoi je me suis faite belle ;
Si je cueille une fleur au pré, c'est seulement
Par maintien, et mes doigts l'effeuillent tristement ;
Mon cœur devient mauvais. J'en veux à la nature
De tant de cris d'oiseaux et de tant de verdure,

Et je rentre au plus tôt, triste, dans mon logis.
Mais ces faiblesses-là, c'est mal, et j'en rougis.
Quelque chose me dit que je ne suis pas faite
Pour l'amour printanier et sa brillante fête ;
Et le pressentiment qui n'est jamais trompeur
M'engage à conserver ma sagesse et ma peur.

JULIEN.

Oh! puisque vous avez prononcé la première
Ce mot tout radieux de joie et de lumière,
Puisque de votre cœur il s'échappe, enivré
De libre espace, ainsi qu'un oiseau délivré,
Puisque l'écho des bois, les nids de la ramure,
Tout vous le fait comprendre et tout vous le murmure,
Ce mot que votre voix fait plus pur et plus doux,
Pourquoi donc, adorable enfant, le craignez-vous?
Ah! si c'était l'amour tel que ces pauvres filles
L'éprouvent dans la folle ivresse des quadrilles,
Dont l'aveu leur est fait par un bouquet donné
Et qui plus vite encor que les fleurs est fané,
Votre candeur aurait bien raison de le craindre.
Il fait mal, et son souffle impur pourrait éteindre
La sereine clarté qui veille dans vos yeux.
Mais il en est un autre, innocent et joyeux,
Qui vous attend, qu'il faut que votre cœur connaisse,

Bon comme le ciel bleu, beau comme la jeunesse,
Léger comme un oiseau dans le soleil levant,
Et frais comme un baiser sur le cou d'un enfant!
Quand vous allez rêver, seule, dans la campagne,
C'est l'amour qui vous suit et qui vous accompagne
Et vous fait revenir ainsi pleine d'émoi;
C'est lui qui, se mettant entre mon livre et moi,
Ce soir, m'a fait errer, triste, sous les étoiles;
C'est lui qui, du feuillage épaississant les voiles,
Guide mystérieux, nous a pris par la main;
Lui qui nous a conduits dans le même chemin;
Lui qui me fait si tendre et qui vous fait si belle;
C'est lui qui nous unit; c'est lui qui nous appelle!

Le jour baisse.

LOUISE.

Pourquoi me tenez-vous ce langage? Ai-je eu tort
De vous croire et d'avoir confiance d'abord?
Ne serrez pas mes mains. Je suis toute troublée.
Que ne me suis-je donc tout de suite en allée,
Lorsque vous m'abordiez avec cet air peureux!

JULIEN.

Oh! ne me quittez pas. Je suis bien malheureux.
Pauvre enfant, laissez-moi votre main; elle tremble!
Vous ai-je dit, depuis que nous sommes ensemble,

Voyons, un mot, un seul, qui pût vous offenser?

LOUISE.

Non, pas un mot, c'est vrai. Mais il faut me laisser.
Il doit être bien tard, cette allée est déserte,
Et je demeure loin...

JULIEN.

Ah! je ne veux pas, certe,
Que vous rentriez seule en ce quartier perdu.
Je vous reconduirai chez vous; c'est entendu.

LOUISE.

Pourtant...

JULIEN.

Mais, maintenant, vous êtes encor lasse...
Tout à l'heure. Voyons! reprenez votre place;
Ayez des sentiments pour moi plus confiants.

LOUISE.

Oh! vous, monsieur, avec ces grands yeux suppliants,
Vous me ferez commettre une grande folie.

JULIEN.

Non, pas ce front boudeur! Vous êtes moins jolie.

LOUISE.

C'est ainsi.

JULIEN.

Mais de quoi, mignonne, avez-vous peur?

LOUISE.

*Mes regards sont voilés comme d'une vapeur,
*Mon cœur bat... Je ne sais! mais mes terreurs sont celles
*D'un papillon captif qui tremble pour ses ailes.

JULIEN.

Hélas! ne soyons pas méchante et bannissons
De nos jeunes esprits la crainte et les soupçons.
S'agit-il entre nous de chasseur et de proie,
Quand cette nuit de fleurs et d'astres nous envoie
Ses plus tièdes parfums et ses plus purs reflets?...
Ah! si vous le vouliez...

LOUISE.

Eh bien, si je voulais?...

JULIEN.

Oui, si vous pouviez lire en ces yeux bien sincères,
Enfant, nous unirions gaîment nos deux misères.
D'abord, je le veux bien, nous ne serions qu'amis.
Pas d'amour. Entre nous, rien que de très permis.
Je pourrais embrasser cette main-là; mais gare
A ces ongles mignons, si mon baiser s'égare.

Donc, je serais très sage et très respectueux,
C'est dit; mais nous aurions des plaisirs vertueux.
Tenez! nous passerions ensemble la soirée,
De quelque causerie, au hasard inspirée,
Reprenant ou laissant s'interrompre le fil;
Vous seriez près de moi, charmante de profil,
Avec vos cheveux blonds frisant près de la tempe,
Et là, sous le rayon tamisé de la lampe,
Comme un brave petit ménage d'ouvriers,
Je lirais mon gros livre et vous travailleriez.

LOUISE.

Oh! comme c'est gentil!

JULIEN.

Et puis, chaque semaine,
Comme il faut du repos à la faiblesse humaine,
Bras dessus, bras dessous, nous irons, hors Paris,
Chercher de petits coins bien verts et bien fleuris.
Nous voyez-vous, suivant le bord de la rivière,
Vous, de quelques rubans parée et toute fière,
Et moi, tout à l'orgueil de sentir — ô langueur! —
Votre petite main à côté de mon cœur?
Ah! ce seront alors nos heures les plus douces.
Nous nous ferons des nids bien cachés dans les mousses;

J'ornerai vos cheveux avec des liserons;
Et, l'appétit venu, joyeux nous trouverons...

LOUISE.

Dans le petit panier de quoi le satisfaire.

JULIEN.

Enfin, si l'on n'est pas toujours aussi sévère,
Le soir, par les sentiers ténébreux, au retour,
Peut-être on permettra que je parle d'amour.

LOUISE.

Mais observerez-vous la réserve promise?
Vous contenterez-vous de l'amitié permise?
Vous êtes sincère, oui! mais si je voulais bien,
Ici même, à présent, vous exigeriez...

JULIEN.

Rien,
Que l'espoir de bientôt vous revoir.

LOUISE.

Mais, sans doute.

JULIEN.

Quand?

LOUISE.

Lorsque vous voudrez.

JULIEN.

Votre logis !

LOUISE.

La route,
Vous allez la connaître en me reconduisant.
Et puis, nous causerons encor, chemin faisant ;
Car je ne suis pas bien convaincue, et j'hésite.

JULIEN.

Bah ! dès demain matin, je vous fais ma visite
Et nous arrêterons, comme premier essai,
Le jour d'une partie au bois de Viroflay.

LOUISE.

Donnez-moi votre bras. Je suis toute confuse,
Car mon désir consent, si ma bouche refuse,
Et je me fie à vous entièrement.

JULIEN.

Merci.
Quel est votre chemin, mignonne ?

LOUISE.

Par ici.

La voix de l'étudiant chantant dans le lointain :

Quand on n'a plus d'argent,
On écrit à son père

Qui vous répond : Ch'napan,
Tu n'es pas là pour faire
    L'amour, l'amour,
La nuit comme le jour,
Et youp, youp, youp, tra la la, etc.

On entend des éclats de rire.

LOUISE, effrayée.

Mon Dieu, je reconnais ces rires, il me semble...
Si Lise et Jeanne allaient nous rencontrer ensemble !

JULIEN.

C'est la voix de ce fou ; cela n'est pas douteux.

LOUISE.

De grâce, allons-nous-en bien vite.

L'étudiant apparaît au fond, donnant le bras aux deux grisettes.

JULIEN, avec humeur.

Ah ! ce sont eux.

SCÈNE VI

JULIEN, LOUISE, L'ÉTUDIANT,
LES DEUX GRISETTES.

L'ÉTUDIANT, apercevant Julien et Louise.

Une femme avec toi? Sur ma foi! c'en est une!
Le chaste Julien est en bonne fortune.

PREMIÈRE GRISETTE.

Comment? Louise avec un jeune homme charmant!

DEUXIÈME GRISETTE.

Voilà! Mademoiselle attendait son amant.

JULIEN.

Mon cher...

L'ÉTUDIANT.

Mes compliments pour la femme choisie!
Mais entre nous, ami, c'est de l'hypocrisie.

PREMIÈRE GRISETTE.

Et le discours moral qu'elle nous roucoula!

DEUXIÈME GRISETTE.

On ne se moque pas du monde à ce point-là.

L'ÉTUDIANT.

Ne vous irritez pas, idoles de mon âme !
Peut-être brûlent-ils d'une pudique flamme,
Peut-être leur amour, par l'hymen épuré,
Occupera demain le maire et le curé.
Nous devons supposer qu'en ce lieu solitaire,
A cette heure de nuit, ils cherchent un notaire ;
Mais, comme on semble un peu pressé pour le contrat,
Je m'offre à remplacer l'intègre magistrat
Et je prends pour vélin, Lise, ton cou de cygne.
— Soyons graves. J'unis les futurs et je signe.

Il embrasse la grisette sur le cou.

JULIEN.

Mon cher, la raillerie est d'un goût fort mauvais ;
Et, si tu veux savoir ici ce que je fais,
Ces dames ont laissé seule mademoiselle
Qui me permet de la reconduire chez elle.
Voilà tout le secret. Brisons là l'entretien.

L'ÉTUDIANT.

Pardieu ! quel caractère effroyable est le tien !
Mais je suis bon enfant. Bonsoir, ami farouche !

PREMIÈRE GRISETTE.

Adieu, fleur d'innocence !

DEUXIÈME GRISETTE.

Adieu, sainte Nitouche!

L'étudiant et les grisettes sortent en riant.

SCÈNE VII

JULIEN, LOUISE.

La nuit tombe tout à fait. Rayon de lune.

JULIEN.

Eh bien, nous voilà seuls, et l'orage est passé.

LOUISE.

Leur rire m'a fait mal et j'ai le cœur glacé.
Deviendrai-je jamais comme ces pauvres folles,
Et n'ai-je pas eu tort d'écouter vos paroles?
Oh! si vous le pouvez, dites, rassurez-moi,
Car je suis revenue à mon premier effroi
Et j'ai le cœur rempli d'une angoisse suprême!
Vous n'êtes pas comme eux, oh! n'est-ce pas?

JULIEN, la baisant au front.

Je t'aime!

ACTE DEUXIÈME

Le vestibule d'une salle de malades dans un hôpital de Paris, vaste pièce aux murailles grises et nues. Plusieurs portes, à droite et à gauche. Au fond, sur un pan coupé, un peu à gauche, une haute et large fenêtre ouverte laisse pénétrer un rayon de soleil. Au dehors, on aperçoit des toits, des cheminées, le ciel. Devant la fenêtre, un grand fauteuil garni de coussins. Au mur, un christ en bois sculpté.

SCÈNE PREMIÈRE

UN AUMÔNIER, UNE INFIRMIÈRE.

L'AUMÔNIER.

Ainsi la pauvre femme a mal passé la nuit?

L'INFIRMIÈRE.

On n'a pas fermé l'œil tant elle a fait de bruit.
Avec sa grosse toux elle nous assassine;
Tout le monde s'en plaint dans la salle voisine.
Enfin, elle est entrée hier à l'hôpital,
Mais pour n'y pas rester bien longtemps, c'est fatal.
On ne peut aller loin avec cette toux creuse,
Elle en a pour deux jours au plus.

L'AUMÔNIER.

La malheureuse!
Comme vous en parlez!

L'INFIRMIÈRE.

Eh! monsieur l'aumônier,
Vous êtes un cœur d'or; on ne peut le nier.
Mais, pour ces êtres-là, je suis froide, et pour cause.

L'AUMÔNIER.

Et pourquoi donc, grand Dieu?

L'INFIRMIÈRE.

C'est une pas grand'chose,
Voyez-vous! Ça nous vient droit du quartier Latin
Mourir à l'hôpital en robe de satin.
Et j'ai peu de pitié pour ces filles maudites.

L'AUMÔNIER.

Allons! vous êtes moins dure que vous ne dites;
Et ce large fauteuil, tout prêt pour son réveil,
Que vous-même avez mis devant ce bon soleil
Et garni de moelleux oreillers, en témoigne.

L'INFIRMIÈRE.

Mais non. Je suis ici pour soigner, et je soigne.
Voilà tout.

L'AUMÔNIER.

Sachez donc qu'elle a beaucoup souffert.
Que moi-même ai reçu le repentir offert
Par cette âme égarée au ciel, qui lui pardonne :
Et pour elle soyez ce que vous êtes, bonne.

L'INFIRMIÈRE.

Je le ferai pour vous, monsieur l'abbé.

L'AUMÔNIER.

Merci.
Et notre cher docteur n'est pas encore ici?

L'INFIRMIÈRE.

Non. C'est pourtant bientôt l'heure de sa visite.
Il ne peut pas tarder.

L'AUMÔNIER.

Avertissez-moi vite
Quand il arrivera; car s'il pouvait la voir
Et me dire qu'il reste encor un peu d'espoir...

L'INFIRMIÈRE.

A propos du docteur, vous savez la nouvelle?

L'AUMÔNIER.

Moi! non; j'ignore tout.

L'INFIRMIÈRE.

Elle est pourtant fort belle
Pour lui, monsieur l'abbé, car il obtient la main
D'une noble héritière au faubourg Saint-Germain.

L'AUMÔNIER.

Vraiment?

L'INFIRMIÈRE.

Tout à la fois : beauté, grand nom, richesse.
La mère se mourait, — une vieille duchesse!
On mande le docteur, il sauve la maman,
Et la fille l'adore. Enfin, un vrai roman;
C'est comme s'il avait attrapé le quaterne,
Le docteur, que j'ai vu, quand il était interne,
Porter des pantalons rapiécés aux genoux
Et me faire acheter des dîners de six sous
Qu'il mangeait dans ce vieux fauteuil, le sybarite!

L'AUMÔNIER.

Quel que soit son bonheur présent, il le mérite,
Et bien qu'il m'ait encor taquiné quelque peu,
L'autre jour, sur ce qu'il appelle mon bon Dieu,
Et que son athéisme horrible m'épouvante...

L'INFIRMIÈRE.

Le voilà justement qui vient. Votre servante.

Elle sort.

SCÈNE II

L'AUMÔNIER, JULIEN.

Julien entre ; il est vieilli d'une douzaine d'années. La tenue du médecin professeur. Tout en noir. Une rosette à la boutonnière.

JULIEN.

Bonjour, l'abbé.

L'AUMÔNIER, lui serrant la main.

Docteur, avez-vous un moment?

JULIEN.

Pour vous, toujours.

L'AUMÔNIER.

Je veux vous parler simplement
D'une pauvre malade à qui je m'intéresse.

JULIEN, gaiement.

Tout ce que vous voudrez ; je suis dans l'allégresse.
Je vous accorderais, tant je vois tout en beau,
Que Lazare a vraiment surgi de son tombeau,
Et tous les étonnants miracles de la Bible.

L'AUMÔNIER.

Voulez-vous bien vous taire, impie incorrigible!
Pour l'instant, il s'agit tout bonnement de voir
La malade que j'ai confessée hier au soir.
C'est une pauvre femme, hélas! bien éprouvée,
Je doute qu'elle puisse encore être sauvée,
Mais vous êtes sorcier.

JULIEN.

Bien, mon cher ennemi.
Je la verrai, sitôt mon service fini.
Un quart d'heure, le temps de faire ma visite.

L'AUMÔNIER.

Un mot encore. Il faut que je vous félicite,
Car je sais le bonheur qui vous est destiné
Et dont le jour approche.

JULIEN.

Oh! rien n'est terminé;
Et, comme on dit, ce n'est encore qu'un beau rêve.

L'AUMÔNIER.

Alors je prierai donc le ciel pour qu'il s'achève;
Car vous êtes humain, bon, loyal, généreux;
Personne plus que vous n'est digne d'être heureux...

Et puis je vous prédis une autre récompense,
Si vous vous mariez.

JULIEN.

Et laquelle?

L'AUMÔNIER.

Je pense
Que si vous pouvez voir jamais un pur enfant,
Le vôtre, entre les bras de sa mère, élevant
Vers ce que vous niez sa prière mystique,
Vous sentirez le trouble en votre cœur sceptique
Et que vous songerez au Dieu sublime et doux
Qui prenait les petits enfants sur ses genoux.

JULIEN.

Bravo, mon cher abbé! Bonne raison de prêtre.
Et vous croyez que c'est une preuve, peut-être,
Du Dieu dont nous doutons depuis la mort d'Abel?
Mais je n'ai pas trouvé l'âme sous mon scalpel,
Et je n'ai constaté dans la nature entière
Que deux faits positifs : la force et la matière.
Le monde n'est pour moi — si vous le trouvez bon —
Qu'un peu d'eau — voilà tout — et qu'un peu de charbon.
En un mot, la raison est reine, l'homme libre,
Et le bien et le mal en parfait équilibre.

L'AUMÔNIER.

C'est affreux! Si je veux encor vous convertir...

JULIEN.

C'est vrai, mon pauvre ami; vous êtes mon martyr,
Et ma vieille amitié n'est pas assez clémente;
Mais je vous aime, allez, comme je vous tourmente.

L'AUMÔNIER, un peu fâché.

On peut lire à peu près cela dans Salomon.

JULIEN.

Bah! je ne gênerai jamais votre sermon.
Je le disais encore, à notre académie,
Que la religion n'est pas notre ennemie.
Nous ne vaincrons jamais la mort, certainement,
Mais nous aidons tous deux à mourir doucement.
Voilà! Quant à la vie éternelle, mystère.

L'AUMÔNIER.

Cependant...

JULIEN.

A tantôt, l'abbé. J'ai lu Voltaire.

SCÈNE III

L'AUMÔNIER.

Un immense savoir! une grande bonté!
Un dévoûment! C'est un miracle, en vérité,
Qu'il n'en soit pas cent fois devenu la victime.
Au dernier choléra, cet homme fut sublime.
Mais quand je cours à lui pour lui serrer la main,
Il me jette un blasphème. O vieil orgueil humain!

SCÈNE IV

L'AUMÔNIER, LOUISE, L'INFIRMIÈRE.

Louise entre, soutenue par l'infirmière. Elle est affreusement pâle, brisée par la maladie; ses cheveux sont en désordre; elle porte le grossier peignoir de drap gris des hôpitaux.

L'INFIRMIÈRE, à Louise.

Venez jusqu'au soleil. Là, devant la croisée.
Ce fauteuil vous attend.

LOUISE, assise.

Je suis bien épuisée!

— Merci, ma bonne dame. — Et je ne croyais pas
Avoir la force encor de faire ces vingt pas.

A l'aumônier qui s'approche.

Ah! vous voilà, monsieur l'abbé, je suis bien aise
De vous voir.

L'AUMÔNIER.

Cette nuit a donc été mauvaise?

Louise fait signe que oui.

Bientôt vous irez mieux, mon enfant, j'en suis sûr.
Voyez. C'est le printemps.

LOUISE.

Oui, ce ciel est très pur,
Et ce soleil de mars est bon. Je me rappelle
Une autre matinée aussi fraîche, aussi belle,
Où le vent printanier soufflait dans mes rubans.
J'étais au Luxembourg, m'asseyant sur les bancs,
Regardant les enfants s'amuser et les cygnes
Sur l'onde du bassin tracer de douces lignes.
— C'est quatre mois après ce jour qu'il s'en alla.
Je l'attendais... J'ai tort de penser à cela.

L'AUMÔNIER.

Songez à vous soigner et ne soyez pas triste.

Vous allez voir un homme à qui rien ne résiste,
Un médecin fameux qui vous guérira bien.

L'INFIRMIÈRE.

Voyons, désirez-vous quelque chose?

LOUISE.

Non, rien.
Mais ne m'en veuillez pas, surtout, si je refuse.
On est ici trop bon pour moi, j'en suis confuse.

L'AUMÔNIER.

J'y pense : le public n'est admis au parloir
Que certains jours; mais, si vous voulez recevoir
Quelqu'un de vos amis ou de votre famille,
C'est bien simple, je fais dire un mot à la grille,
Et, si l'on vous demande, alors on entrera.

LOUISE.

Merci, monsieur l'abbé, personne ne viendra.

L'AUMÔNIER.

Ah! ce manque d'espoir en Dieu me désespère.
Vous abandonne-t-il?

LOUISE.

Excusez-moi, mon père.
Pour vous je suis injuste et méchante. Pardon.

C'est vrai : je ne meurs pas ici dans l'abandon ;
C'est vrai : vous ne touchez à la pauvre étrangère
Qu'avec l'attention délicate et légère
Que j'avais autrefois pour mon petit oiseau ;
Et mon lit d'agonie est doux comme un berceau.

L'AUMÔNIER.

Mais qui vous parle donc de mort ?

LOUISE.

Mon espérance !
Car je sens que, prenant en pitié ma souffrance,
Dieu m'accorde une fin paisible et sans effort
Et que je vais partir comme un enfant s'endort.

L'AUMÔNIER.

Je ne sais plus que faire, hélas !

L'INFIRMIÈRE, bas à l'aumônier.

Elle divague.

LOUISE.

Ah ! madame, gardez cette petite bague.
C'est mon dernier bijou ; je n'y dois plus tenir.
— A vous je n'ose pas laisser un souvenir,
Monsieur l'abbé.

L'AUMÔNIER.

Voyons, ma pauvre enfant, de grâce

Ne parlez pas ainsi.

LOUISE.

Dieu! comme je suis lasse!

Elle s'affaisse dans le fauteuil et paraît s'assoupir.

SCÈNE V

L'AUMÔNIER,
LOUISE, L'INFIRMIÈRE, JULIEN.

JULIEN, à l'aumônier.

Ma tournée est finie; ils se portent bien tous;
Et me voici.

L'AUMÔNIER.

Docteur, qu'on a besoin de vous!
La malade se frappe et se démoralise.
Venez vite, venez.

JULIEN, s'approchant du fauteuil.

Voyons cela. — Louise!...

LOUISE, ouvrant les yeux et le reconnaissant.

Julien! Julien! oh! que cela fait mal!

JULIEN.

Louise, est-ce bien toi? toi, dans cet hôpital,
Qu'il faut que je retrouve et que je reconnaisse?
Toi, sans asile! toi, mourante! Oh! ma jeunesse!

A l'aumônier et à l'infirmière.

Sortez! sortez! il faut que je lui parle seul.

L'aumônier sort emmenant l'infirmière et lui recommandant d'un geste la discrétion.

SCÈNE VI

LOUISE, JULIEN.

LOUISE.

O Julien, dis-leur d'apporter mon linceul.
J'aurais peut-être encor pu vivre une journée :
Mais, puisque cette joie amère m'est donnée
De souffrir devant toi mes dernières douleurs,
La fin viendra plus vite; et je sens que je meurs.

JULIEN.

Ainsi donc ce n'est pas un cauchemar. Mon crime,
C'est toi qui le punis. O Louise, ô victime!
Je sens qu'il est trop tard pour demander pardon

De ma fuite égoïste et de ton abandon.
* Je vois bien que leur œuvre effroyable est finie,
* Que ma trahison seule a fait ton agonie,
* Que c'est le châtiment, enfin, qu'il faut subir,
* De mon premier amour par ton dernier soupir!

A part, et s'éloignant de Louise à demi évanouie.

Ah! je la reconnais, l'affreuse maladie.
Depuis assez longtemps je veille et j'étudie,
Horreur! pour en trouver le stigmate certain
Dans ces yeux autrefois bleus comme le matin
Et maintenant éteints ou pâlis par les fièvres,
Et pour voir sur ce front, sur ces mains, sur ces lèvres,
Partout où mon baiser s'appuya le plus fort,
Monstrueuse ironie! apparaître la mort.

Il s'approche de Louise.

— Mais je peux te sauver, ou ma science est vaine.

LOUISE.

Une douleur de plus! Je te fais de la peine!
Et moi qui ne gardais, hélas! qu'en le craignant,
L'espoir de cet adieu si tendre et si poignant,
Voici que le destin implacable m'oblige
A te voir malheureux du malheur qui m'afflige.

JULIEN.

Tu ne me maudis pas ! Ce n'est point une erreur !
Et tu peux me revoir, Louise, sans horreur ?
Je puis toucher ta main sans qu'elle me repousse?
Et ces yeux toujours bons, cette voix toujours douce,
Sont pour moi comme au temps de nos jeunes amours !

LOUISE.

Mais tu ne vois donc pas que je t'aime toujours?

JULIEN.

Ah ! c'est le dernier coup que cet aveu m'envoie.
Tu souffres?

LOUISE.

C'est d'amour.

JULIEN.

Tu pleures?

LOUISE.

C'est de joie.

JULIEN.

Quoi! tu m'aimes encore! et douze ans ont passé
Sans que mon souvenir soit enfin effacé!

LOUISE.

Ne parle plus. Je suis si faible! et l'harmonie

De ta voix qui me donne une ivresse infinie,
Trop tendre, abrégerait mes suprêmes instants;
Et pour te voir je veux vivre un peu plus longtemps.

JULIEN.

Tu vivras!

LOUISE

Je me sens mourir. Cela t'étonne?
C'est le pressentiment d'une rose à l'automne.
Et si j'avais douté qu'il fût pour moi si tard,
Ami, je l'aurais lu dans ton premier regard.

JULIEN.

Non, je te sauverai!

LOUISE.

Donne-moi tes mains, donne!
A mes pieds, je t'en prie, et même je l'ordonne;
Ainsi, comme jadis, tu te souviens? je veux
Une dernière fois respirer tes cheveux.

JULIEN, *à genoux.*

Louise!

LOUISE.

Je revois l'existence passée.
Dis, te rappelles-tu? lorsque j'étais forcée,
Pour terminer à temps un travail commandé,
De dérober ma bouche au baiser demandé

Qui, ne pouvant atteindre à ma tête penchante,
S'égarait sur ma main en murmurant : Méchante !
— Toi, tu n'as pas changé. Ta pâleur te va bien. —
Pourquoi m'as-tu quittée, ô mon doux Julien?

JULIEN, se relevant.

Hélas !

LOUISE.

Je vois encor la cour des diligences,
Le jour où tu devais t'en aller en vacances.
Qu'il fait mal, le départ avec ses bruits joyeux,
Et qu'ils sont déchirants, le baiser des adieux
Et le lointain signal du mouchoir qu'on agite !
Oh ! comme j'ai pleuré, seule dans notre gîte !
Comme j'ai regardé l'arbuste avec douleur
Où ta main avait pris une dernière fleur !
Et cependant mes yeux s'éclairaient d'un sourire
Quand je disais tout bas : Il va bientôt m'écrire.
Ma peine et mon espoir, mes pleurs et mes projets,
Ingrat ami, j'ai cru que tu les partageais.
J'attendais, confiante. Il fallut me remettre
Au travail. Huit longs jours passèrent. Pas de lettre.
Je songeais : C'est très mal; j'aurais écrit plus tôt.
Huit jours encore, et puis huit autres. Pas un mot !
Et mon âme connut le doute affreux qui ronge.

Pourtant je ne voulais pas croire à ton mensonge;
Mais — seulement trois mois plus tard — lorsque j'appris,
Par un de nos voisins, ton retour à Paris
Sans me voir, Julien, la douleur fut trop forte;
Et c'est depuis ce jour, vois-tu, que je suis morte.

JULIEN.

Eh bien donc, sache tout! Le dernier champ vendu,
Mon père ruiné, parlant de temps perdu,
D'amourette à Paris, mon père qui m'accuse,
Mon vieux père sans pain! C'est pourtant une excuse.
Il fallut lui jurer, alors, de conquérir
Ce titre qui devait le sauver, le nourrir;
De te fuir, de marcher à mon but sans relâche.

LOUISE.

Pourquoi ne m'as-tu pas tout dit?

JULIEN.

Ah! j'étais lâche.
Voilà. J'ai bien souvent lutté, pris le chemin
De ton logis, et puis je disais : Non! demain. —
T'écrire, te revoir, oh! rien qu'une minute,
Ma Louise, c'était succomber dans la lutte,
Et par ce dur tourment mon cœur martyrisé
N'a pas voulu d'abord, et puis n'a plus osé.

LOUISE.

Oh ! j'avais bien prévu ma rivale, l'étude.

JULIEN.

Va! je souffrais aussi, moi, dans ma solitude,
Et, dans les courts instants à mon travail volés,
J'allais revoir les lieux où nous étions allés.

LOUISE.

Dis-tu vrai?

JULIEN.

Tu sais bien, au bout de la presqu'île,
Au Bas-Meudon?

LOUISE.

Comment, la tonnelle tranquille,
Au bord du fleuve, avec la vieille table en bois?

JULIEN.

Mais oui.

LOUISE.

Tu l'as revue?

JULIEN.

Hélas! combien de fois
Ma promenade s'est à son ombre arrêtée!

LOUISE.

Et moi, combien de fois je m'y suis accoudée !

JULIEN.

Sans qu'à nous rencontrer nous ayons réussi!

LOUISE.

Tu vois bien. Le destin était dans tout ceci.
Mais ne l'accusons pas : sa justice est plus haute,
Et ma punition est égale à ma faute.

JULIEN.

Quelle faute? ton pauvre et triste amour pour moi?

LOUISE.

Oh! ne m'oblige pas à rougir devant toi.

JULIEN.

Rougir?

LOUISE.

Tu ne connais qu'une heure dans ma vie;
Ne m'interroge pas sur ce qui l'a suivie.

JULIEN.

Que dis-tu? Mais je vois des larmes dans tes yeux.
Louise, dis-moi tout; parle, cela vaut mieux.
Rien entre nous. Fais-moi ton aveu tout de suite;
Et, si profond que soit l'abîme où t'a conduite
Mon amour, et dussé-je, en t'écoutant, mourir,
Montre-moi ta douleur, j'ai besoin d'en souffrir.

LOUISE.

Ah ! je ne puis…

JULIEN.

Où donc t'ai-je précipitée ?

LOUISE.

Mon pauvre Julien, pourquoi m'as-tu quittée ?
Pourquoi m'as-tu livrée à moi-même, oh ! pourquoi ?
Car si j'avais tout su, pour ton bonheur à toi,
Eh bien, je me serais doucement éloignée,
J'aurais repris ma vie obscure et résignée
Et je n'aurais jamais, comme tu vas le voir,
Écouté le mauvais conseil du désespoir.

JULIEN.

Quel conseil ?

LOUISE.

Tout entière à ma peine secrète,
Je ne travaillais plus, dans ma chère chambrette,
Comme autrefois. Mes yeux de larmes obscurcis,
Pour regarder la place où tu t'étais assis,
Abandonnaient toujours la besogne attendue.
Alors j'allais errer, dans mon rêve perdue,
Par le faubourg. J'étais très pauvre, mais enfin
J'avais le cœur si gros que je n'avais plus faim.
Or c'est vers ce temps-là que, marchant sous les branches,

Par une nuit de mai pleine d'étoiles blanches,
Un ancien souvenir bien cruel m'a montré
Ce bal, au seuil duquel je t'avais rencontré.

JULIEN.

J'ai peur de deviner. Ah ! malheureuse !

LOUISE.

Écoute !
Ce bal, dont autrefois tu me fermas la route,
Ce bal, c'était pour moi l'oubli, l'enivrement...
Tu frémis. Je te fais horreur en ce moment.
Tu n'oses regarder dans ma vie inconnue.
Tu vois ce que je suis loin de toi devenue !
A tes lèvres je sens monter le mot brutal
Et tu comprends pourquoi je meurs à l'hôpital !

JULIEN.

Arrête !

LOUISE.

Ne crains pas que je te les raconte,
Ces jours où j'ai connu la misère et la honte.
* D'ailleurs je n'ai gardé qu'un souvenir confus
* De ce monde odieux et de ce que j'y fus.
* Elle ne pense plus, la pauvre fleur séchée,
* Au tourbillon qui l'a de sa tige arrachée.
Non ! tout ce que je veux dire de cet enfer,

C'est qu'il me dévorait et c'est que, chaque hiver,
Je m'y sentais plus faible et plus exténuée,
Et qu'il avait cela de bon qu'il m'a tuée.

JULIEN.

Ainsi voilà mon œuvre, et je t'entends crier
De douleur, et c'est moi qui suis ton meurtrier !...

LOUISE.

C'est la fatalité. Pourquoi gémir contre elle,
Mon Julien ? la chose est toute naturelle.
Et, lorsque nous prenons un amoureux, pourquoi
Choisir les jeunes gens nés dans ton monde à toi ?
Ils ont un avenir, un nom, une famille,
Un devoir ; et tant pis si quelque pauvre fille,
Au lieu de rester sage et de se marier,
Comme elle le devrait, avec un ouvrier,
A voulu se montrer à leur bras, les dimanches,
Parce qu'ils sont bien mis et qu'ils ont les mains blanches.
— On s'aime tout d'abord, franchement, sans détour,
Se croyant l'un et l'autre égaux devant l'amour.
Qu'importe aux jeunes cœurs ce que demain prépare !
Cela dure un printemps ; et puis on se sépare
Un jour, en maudissant quelque père irrité ;
Et, tristement, chacun s'en va de son côté.
Vous oubliez alors, — du moins, c'est l'habitude.

Vingt raisons pour cela : l'ambition, l'étude,
La morale du monde aux faciles pardons;
Mais, lorsque vous montez, hélas ! nous descendons.
* L'avenir a pour vous des jours longs et prospères;
* Vous pouvez devenir des époux et des pères ;
* — Qui sait ? peut-être es-tu, toi-même, marié ? —
* Et si l'ancien parfum de l'amour oublié
* Revient, vous rougissez en cachant un sourire.
* Et nous, pendant ce temps !... Oh ! tiens, je veux te dire,
* Si le sort eût vraiment voulu nous éprouver,
* Comment nous aurions pu, pourtant, nous retrouver.
* — Ecoute. Dans mes jours de vice et d'infamies,
* Une de celles-là que nous nommons amies
* S'avilit et tomba tellement qu'elle était
* A la merci d'un homme affreux qui la battait.
* Un soir, dans leur taudis, après une querelle,
* Comme ce scélérat levait la main sur elle,
* Elle prit un couteau qui traînait et frappa.
* Bien qu'atteint près du cœur, cet homme en réchappa;
* Mais la femme, qu'on prit, dut paraître en justice.
* — Faut-il que le malheur ainsi s'appesantisse
* Sur ceux qu'il a déjà si longtemps poursuivis ! —
* Cet homme en noir, assis sous le blanc crucifix,
* Avec la toque au front et l'hermine à l'épaule,
* Celui qu'elle aperçut en sortant de la geôle,

* Ce juge qui devait fixer son châtiment,
* C'était son séducteur et son premier amant!

JULIEN.

* C'est horrible!

LOUISE.

Je suis au fond du précipice
* Comme elle; mais, du moins, je ne meurs qu'à l'hospice.

JULIEN.

* Tais-toi! Ne trace plus ces tableaux révoltants!
* Non, tout n'est pas perdu. Je te retrouve à temps.
Oublie, ô mon amour, la misère passée!
Je sauverai ta vie, encore menacée;
Mais je suis très savant, j'ai toujours réussi.
Tu verras. Dès ce soir je t'emmène d'ici.
Oui! te voilà bien lasse et bien faible, sans doute;
Mais sois tranquille, va, nous brûlerons la route.
Oh! la chaude berline où tu t'endormiras,
Comme un pauvre petit enfant, entre mes bras!
Dans le temps d'un baiser nous ferons une lieue,
Nous irons, nous courrons vers la grande mer bleue,
Vers l'azur éternel, vers le midi doré,
Où la vie elle-même est dans l'air respiré;
Et tu t'éveilleras au soleil, dans les roses!
Tu m'entends bien?

LOUISE.

Merci de me dire ces choses.
C'est bien toi, toujours bon.

JULIEN.

Ce regard attendri,
Ce sourire... Ah ! ton mal est à moitié guéri.

LOUISE.

* Non. Mais je partirai, vois-tu, plus apaisée.

JULIEN.

* Tu vivras !

LOUISE.

Cet effort suprême m'a brisée,
* Et je sens que mon âme a rompu son lien.
* Le moment est venu... D'ailleurs, tu le vois bien.

JULIEN.

* Louise !

LOUISE.

Après l'aveu que j'ai fait tout à l'heure,
* Tu comprends bien aussi qu'il vaut mieux que je meure.

JULIEN.

* Non, tu me resteras. Je serais trop puni.
* Par le premier baiser vibrant dans l'infini

" Mon âme est pour jamais à la tienne liée,
" Louise, et je ne t'ai pas une heure oubliée !
" Et je te sauverai, je le veux, je le dois !
" Et je t'aime toujours ! — On n'aime qu'une fois.

LOUISE, s'affaiblissant de plus en plus.

Oh ! ne me berce pas de ce rêve impossible
Et laisse-moi jouir du bonheur indicible
D'avoir auprès de toi retrouvé mon amour
Aussi naïf, aussi tendre qu'au premier jour;
De passer à ton cou mes bras et de te rendre,
En face de la mort qui bientôt va me prendre
Et des anges du ciel qui me pardonneront,
Ce baiser, le premier que tu mis à mon front.

JULIEN.

Tu te meurs ! O remords ! ô torture insensée !

LOUISE.

Approche... Encor plus près... Je suis trop oppressée...
Mes regards sont troublés... N'est-ce pas ? C'est la fin.
Hélas ! j'ai tant souffert, et de honte et de faim,
Qu'il me semble à présent que le repos commence
Et que le ciel me donne un gage de clémence,
Alors qu'il me permet de te dire à demain,
Et d'expirer avec tes larmes sur ma main.

— Mais cette émotion pourtant était trop forte. —
Julien !...

JULIEN.

Mon amie !

LOUISE, d'une voix éteinte.

Au revoir !

Elle rend le dernier soupir.

JULIEN, dans un grand cri.

Elle est morte !

SCÈNE VII

LOUISE, morte, JULIEN, L'AUMÔNIER.

L'AUMÔNIER, entrant rapidement.

Vous appelez ?

Il aperçoit le cadavre de Louise.

Hélas !

JULIEN.

Ah ! c'est toi, prêtre ! Eh bien,
Écoute. Cette femme avait le cœur chrétien

Et son dernier soupir a parlé d'espérance;
Et moi, qui suis le seul auteur de sa souffrance,
Oui, moi, qui l'ai réduite à mourir dans ce lieu,
Je viens te demander, prêtre, s'il est un Dieu
Qui, lorsque le remords aura puni le crime,
Laissera le bourreau jugé par sa victime;
Je viens te demander s'il est un paradis
Où les élus pourront absoudre les maudits,
Où seront pardonnés, au delà de la tombe
Et pour l'éternité, l'aigle par la colombe,
Le tigre par l'agneau, les méchants par les bons.
Je viens te demander cela, prêtre, réponds :
Car le bourreau, c'est moi; la victime, c'est elle !

L'AUMÔNIER.

Il est un Dieu, mon fils, et l'âme est immortelle.

Julien tombe à genoux devant Louise morte; l'aumônier lève une main vers le ciel.

Nota. — Les vers marqués d'un *astérisque* peuvent être supprimés à la représentation.

LES BIJOUX

DE LA

DÉLIVRANCE

LES BIJOUX

DE LA

DÉLIVRANCE

Un élégant boudoir, très éclairé. Une femme du monde, en toilette de bal, décolletée et couverte de bijoux précieux, est assise à son miroir. Auprès d'elle, un écrin vide, ouvert.

Un bal ! Enfin ! je vais au bal comme naguère.
On ne pouvait pourtant faire toujours la guerre,
Souffrir la faim, le froid et tirer le canon.
Mais, ce que je dis là, c'est peut-être mal ? Non.
Car j'ai rempli, pendant l'invasion prussienne,
Mon devoir de Française et de Parisienne.
J'allais à l'ambulance et portais le brassard ;
Ces mains, qui ne savaient que jouer du Mozart,
Jetant leurs gants, bravant l'hiver et les gerçures,
Ont fait de la charpie et pansé des blessures.
J'étais à Champigny ; j'étais à Buzenval,

Comme un soldat. — Et puis, voyons, un petit bal
De famille, une franche et bonne sauterie,
Cela n'offense pas le deuil de la patrie.
Elle est femme, après tout; elle doit bien penser
Qu'on ne peut vivre ainsi deux hivers sans danser,
Que, depuis dix-huit mois bientôt, j'ai dû proscrire
La plus simple toilette et le moindre sourire,
Et que, n'ayant pas pu remettre mes bijoux,
J'étais comme un enfant privé de ses joujoux.

Se regardant au miroir.

Qu'ils sont beaux ! ce collier et ces pendants d'oreilles
N'avaient jamais jeté d'étincelles pareilles.
Ce nœud de diamants brille comme il le doit,
Et cet anneau trop lourd fait bien au petit doigt.
J'aime sur mes bras purs, sur mes épaules fières,
La douce pesanteur des métaux et des pierres
Qui pour un roi captif seraient une rançon,
Et dont le froid contact donne un léger frisson.
Neuf heures, tout au plus, et je suis déjà prête.
Je me faisais ce soir une si grande fête
De resplendir parmi les bijoux et les ors,
Que j'ai voulu revoir plus vite ces trésors,
Passer, seule avec eux, une heure clandestine,
Et que j'ai savouré cette joie enfantine

De délivrer plus tôt mon écrin prisonnier.
— Allons, il faut attendre encor.

Un silence.

L'hiver dernier
— Pourquoi donc ce fatal souvenir que j'évoque ? —
Juste à l'heure qu'il est, juste à la même époque,
J'étais auprès du lit d'un malheureux blessé.
— Mon Dieu, comme le temps a donc vite passé ! —
C'était un paysan, un soldat de la ligne ;
Et je verrai toujours son air qui se résigne,
Quand le front du docteur, tout à coup rembruni,
Lui laissa deviner que c'était bien fini.
Plus tard, quand l'aumônier vint vers le grabataire,
Il fit avec la main le salut militaire,
Et ce héros naïf, hier gardeur de troupeau,
Rendit à Dieu l'honneur que l'on rend au drapeau.
Je le veillai pendant cette nuit, la dernière.
Le pauvre enfant me dit alors, à sa manière,
Qu'un souvenir, un seul, au moment de mourir,
Le faisait encor plus cruellement souffrir :
Qu'avant d'être enrôlé pour l'horrible campagne,
Il avait dû laisser ses parents, en Champagne,
Avec les Allemands qui s'installaient là-bas ;
Et qu'il savait trop bien qu'ils ne s'en iraient pas
De sitôt, ces damnés oppresseurs de provinces.

— Oh ! je vois se serrer encor ses lèvres minces,
Je vois encor ses yeux ardents, son poing crispé,
Alors qu'il me parlait du pays occupé.
Il me disait, avec des sanglots et des larmes,
Le village encombré de chars, de faisceaux d'armes,
Et, bien que ruiné déjà plus qu'à demi,
Traité, malgré la paix, en pays ennemi ;
La misère, déjà si dure, encore accrue ;
Les piquets de uhlans galopant dans la rue ;
Chaque maison ayant son soldat à loger,
Un soudard qui vient là dormir, boire, manger,
Étriller son cheval, poursuivre les fillettes,
Fumer sa pipe au nez des mères inquiètes,
Et parfois, sur le seuil, en chantant ses succès,
Fourbir son sabre encor rouillé de sang français.
— Oui, ce pauvre soldat, qui ne savait pas lire,
Devint presque éloquent alors, dans son délire :
Car il crut voir, devant son foyer qu'on orna
D'une image où sont peints les vainqueurs d'Iéna,
Un cercle d'Allemands chauffant leurs bottes noires
Et se moquant tout haut de nos vieilles victoires ;
Et, derrière eux, debout et le front découvert,
L'aïeul en cheveux blancs, soldat de Champaubert,
L'aïeul qui, dans huit jours, sera mort de souffrance,
Et qui verse aux railleurs maudits le vin de France !

Jamais le souvenir de ce mort inconnu
Avec autant d'émoi ne m'était revenu ;
Et le rêve est profond dans lequel il me plonge.
C'est qu'il avait raison, cet homme, et que je songe
Qu'ils sont restés là-bas et resteront encor
Jusqu'à ce que la France ait sué tout son or !
De l'or ? Il en faut tant !

Elle lève les yeux sur son miroir et fait un geste d'étonnement.

Mais comme je suis belle !
Comme je suis parée ! Ah ! oui, je me rappelle ;
Je vais au bal !

Avec amertume.

Au bal ! Et pendant ce temps-là,
Oui, pendant que je mets ma robe de gala,
Pendant que je courrai, fière de ma parure,
Dans le coupé qu'emplit un parfum de fourrure,
Vers la joie et l'éclat du bal éblouissant,
Là-bas, dans le pays esclave et frémissant,
La patrouille nocturne, errant parmi les ombres,
Sonne le couvre-feu dans les villages sombres ;
Et le soldat français, la rage dans le cœur,
Doit, sur le chemin noir, saluer son vainqueur.
Je reste.

Mais, vraiment, n'ai-je pas mieux à faire ?

Ai-je pour ma faiblesse un cœur assez sévère?
Non! le spectre apparu du pauvre moribond
Veut savoir si bientôt les étrangers s'en vont;
Il veut savoir si c'est déjà la délivrance,
Pour qu'en allant au bal, une femme de France
De ce luxe massif surcharge sa beauté;
Et ce soldat demande avec sévérité,
En me montrant le sang de sa poitrine ouverte,
A quoi peut bien servir l'or dont je suis couverte!

Cette inspiration me dicte mon devoir.

Elle remet à la hâte les bijoux dans leur écrin.

Rentrez dans cet écrin. Je ne veux plus vous voir,
Inutiles bijoux, vous pesez à mes charmes.
O perles, consolez vos sœurs qui sont les larmes!
Allez, joyaux, allez, topazes et rubis!
Vous pouvez mettre un terme à tant d'affronts subis.
Pour quelques libres pas sur la terre natale,
Que vaut cette améthyste et que vaut cette opale?
A quoi cet anneau d'or peut-il encor servir?
Une simple émeraude, un unique saphir
Rend à l'humble hameau ses gaîtés familières,
Et ce seul diamant délivre vingt chaumières.

— Et maintenant, j'irai dans ce bal, oui, j'irai,
Forte de ma misère et de mon deuil sacré.
France ! j'apparaîtrai, comme toi, pauvre et belle;
Et, si l'on est surpris de la mode nouvelle,
Je dirai seulement à ce monde étonné :
— Le pays demandait de l'or; j'en ai donné.

LA

GUERRE DE CENT ANS

DRAME EN CINQ ACTES

AVEC PROLOGUE ET ÉPILOGUE EN VERS

EN COLLABORATION AVEC M. ARMAND D'ARTOIS.

PRÉFACE

En 1872, *au lendemain de la guerre, deux poètes amis avaient pensé qu'il pouvait être salutaire d'évoquer sur la scène française, avec le souvenir des désastres anciens, le spectacle des héroïques efforts tentés par nos aïeux pour les réparer et pour reconstituer la patrie; et ils ont écrit ce drame, dont l'action se déroule, en effet, au milieu d'une des plus redoutables crises que la France ait traversées.*

Des motifs, sans intérêt pour le lecteur, se sont opposés à la représentation de La Guerre de Cent Ans.

Aujourd'hui, après avoir remanié leur œuvre, longtemps abandonnée, et lui avoir restitué certains développements pittoresques que le théâtre n'eût point admis, les auteurs se décident à la publier.

Depuis quatre ans, le sentiment guerrier de la

nation, si énergiquement vivace à cette époque, a cessé peu à peu de se manifester. Il n'appartient pas à de simples artistes de juger ce revirement de l'opinion et d'en apprécier les causes; il leur est cependant permis de constater que ce besoin de paix si naturel — et qu'ils partagent eux-mêmes — s'exprime, à l'heure présente et d'une façon générale, avec une pénible exagération.

Sans donner à leur drame plus d'importance qu'il n'en mérite, ils le livrent au public, curieux de savoir quelle émotion peut encore éveiller en lui le cri de colère et de douleur patriotiques qui grondait alors dans toutes les poitrines, et dont ces vers ne sont qu'un écho.

F. C. ET A. d'A.

Novembre 1877.

PERSONNAGES DU PROLOGUE

1356

ENGUERRAND, COMTE DE MAUNY, 50 ans.
OLIVIER DE MAUNY, son fils aîné, 22 ans.
ALAIN DE MAUNY, son fils cadet, enfant de 12 ans.
HUON DE MAUNY, 16 ans,
PHILIPPE DE MAUNY, 15 ans,
JACQUES DE MAUNY, 14 ans,
} ses autres fils (personnages muets).
HUGUES, vieil écuyer.
DOM BERTRAM, chapelain.
UN PAYSAN.
UN GUETTEUR.
UN VARLET.
HERMENGARDE, COMTESSE DE MAUNY, 45 ans.
URGANDE, jeune femme.

VARLETS, PAGES, HOMMES D'ARMES, VASSAUX.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE

1364

CHARLES V, roi de France, 28 ans.
BERTRAND DU GUESCLIN, 50 ans environ.
OLIVIER, COMTE DE MAUNY, 30 ans.
ALAIN, son frère cadet, 20 ans.
LORD JOHN CHANDOS, gouverneur de Guyenne.

LE BATARD DE MAREUIL.
LE SPECTRE D'ENGUERRAND DE MAUNY.
LE CONNÉTABLE ROBERT DE FIENNES.
LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT.
LE MARÉCHAL D'ANDREHAM.
BAUDOIN DE HANNEQUIN, grand maître des arbalétriers.
LOUIS DE CHALON, comte d'Auxerre.
THOMAS DE PISAN, alchimiste du roi.
RICQUET, fou du roi.
LE HÉRAUT DE FRANCE.
UN CAPITAINE ANGLAIS.
JACKSON, archer anglais.
PATRICK, goujat irlandais.
LE SERGENT BARDOLPH.
UN ARCHER ANGLAIS.
UNE SENTINELLE ÉCOSSAISE.
THIBAUT, vassal de Mauny.
UN QUARTENIER.
UN VIEUX PAYSAN.
UN BOURGEOIS GRAS.
UN BOURGEOIS MAIGRE.
UN PAGE DE MAUNY.
LES TROIS SPECTRES DE HUON, JACQUES ET PHILIPPE DE MAUNY (personnages muets).
CLOTILDE, dame de Mareuil, 22 ans.
UNE JEUNE FILLE, vassale de Mauny.
UNE FEMME, vassale d'Hartecelle.
LIÉNARDE, } ribaudes.
MARGOT, }

GENTILSHOMMES ET HOMMES D'ARMES FRANÇAIS ET ANGLAIS. — VASSAUX ET VASSALES DE MAUNY. — BOURGEOIS ET VASSAUX D'HARTECELLE. — RIBAUDES. — PAGES. — VARLETS, ETC., ETC.

PERSONNAGES DE L'ÉPILOGUE

1380

BERTRAND DU GUESCLIN.
OLIVIER DE MAUNY.
ALAIN, son fils, page de Du Guesclin.
LE DUC D'ANJOU, frère du roi.
LE GOUVERNEUR ANGLAIS du château de Randon.
UN MÉDECIN.

GENTILSHOMMES ET SOLDATS ANGLAIS ET FRANÇAIS.



La Guerre de Cent ans

LA

GUERRE DE CENT ANS

PROLOGUE

LE VAINCU DE POITIERS

18 septembre 1356

Une salle basse du château de Mauny, en Poitou. Architecture du style roman; plein cintre; piliers lourds et massifs. Un jour sombre pénètre par des fenêtres très étroites. — Au fond, une grande porte ronde à deux battants, fermée. — Sur les côtés, deux portes du même style, plus petites, ouvertes. — A gauche, une vaste et haute cheminée, avec un grand feu de bois. — Auprès de la cheminée un large fauteuil de chêne sculpté, surmonté d'un écusson aux armes de Mauny. L'écusson de Mauny, timbré de la couronne comtale, aux neuf perles, et supporté par deux lions passants, porte de chêne au naturel sur champ d'or. — Au premier plan, presque au centre de la scène, un banc de bois à dossier avec coussins armoriés. — Des trophées d'armes et de chasse ornent les murailles. — Escabeaux, crédences, dressoirs.

SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE HERMENGARDE DE MAUNY, femme d'une quarantaine d'années, est assise au coin du feu, dans le grand fauteuil, et file son rouet avec gravité. Sur le banc, au premier plan, HUGUES, vieil homme aux longs cheveux blancs, qui paraît avoir quatre-vingts ans, est assis dans l'attitude d'un conteur. — Autour de lui sont groupés les quatre derniers nés de la famille,

HUON, JACQUES, PHILIPPE et ALAIN DE MAUNY, qui l'écoutent avidement. Le plus grand a seize ans environ; Alain, le plus petit, âgé de dix ou douze ans, est entre les genoux du vieillard. Au second plan, DOM BERTRAM, le chapelain, se promène lentement de long en large, et lit dans son livre d'heures.

HUGUES, continuant son récit.

Quand les piquiers flamands, quand les archers génois,
Quand tous les hauts barons fameux dans les tournois,
D'Harcourt et d'Alençon, ces rivaux magnanimes,
L'archevêque de Sens et l'évêque de Nîmes,
Flandres, Nevers, Beaujeu, le sire de Thouars,
Près de qui les plus fiers paraissaient des couards,
Paul, prieur de Conflans et d'Alep en Syrie;
Lorsque les gens de pied et la chevalerie
Furent anéantis, le roi de France, alors
Philippe six, sous qui trois chevaux étaient morts,
De ce charnier sanglant mesurant l'étendue,
Hurla, tordant ses mains : « La bataille est perdue ! »

LES QUATRE ENFANTS.

Ah !

HUGUES.

Pâle, rassemblant son fougueux palefroi
Et brandissant l'épée aux fleurs de lys, le roi
Voulait mourir; mais Jean de Haynault, le bon comte,
Arrêta son cheval, et lui dit : « Tenez compte

Que nombre de vaillants sont demeurés ici,
Et que c'est bien assez; que du jour de Crécy
La France gardera l'éternelle rancune...
Vivez pour la venger, vous êtes sa fortune ! »
Philippe tourna bride; et tout était fini.

ALAIN.

Et mon père ?

HUGUES.

Messire Enguerrand de Mauny
Se trouvait parmi ceux du roi Jean de Bohême.
J'étais son écuyer, et je me souviens même
Qu'au matin nous avions communié tous deux.
Vers la fin du combat, — j'étais à côté d'eux
Et je puis raconter tout ce qu'a fait mon maître, —
Jean de Bohême, aveugle, et blanc comme un ancêtre,
Requit le seigneur comte et son autre servant,
Ingomar le Bancal, d'entraîner en avant
Sa jument du Danube à la robe jaspée,
Afin qu'il pût férir encore un coup d'épée;
Et, comme un vieux faucon entre deux tiercelets,
Ces trois hommes unis coururent aux Anglais.
Je les trouvai, la nuit, sur le champ de bataille,
Couchés tous trois; et seul, bien qu'une large entaille
Ouvrît son front, reçue en brave, par devant,

Enguerrand de Mauny fut relevé vivant.
Il guérit, puis au roi s'en alla rendre hommage.

ALAIN, avidement.

Après ?

HUGUES.

Après ? c'est tout !

ALAIN.

C'est tout ! Ah ! c'est dommage.

HUGUES.

Mais, mon jeune seigneur, c'est bien toujours ainsi
Que je vous ai conté l'affaire de Crécy.

ALAIN, un peu désappointé.

C'est vrai.

Vers la fin du récit, la comtesse a laissé sa quenouille et a écouté avec attention, puis elle s'est levée et approchée du groupe formé par Hugues et les enfants.

LA COMTESSE.

Très bien parlé, mon vieil Hugues ! L'histoire
Est bonne à répéter. Grave dans la mémoire
De ces enfants, grandis aux heures de danger,
Le récit des malheurs qu'ils auront à venger.

HUGUES, debout.

Peut-être qu'aujourd'hui, dame, le roi de France
Les répare ?

LA COMTESSE.

Peut-être!... et c'est notre espérance,
Mais c'est ma crainte encor; car mon noble Enguerrand,
Qui du choc de Crécy s'est relevé si grand,
Et votre aîné, mes fils, sont, à l'heure où nous sommes,
Aux côtés du roi Jean de France avec leurs hommes.
Hier ils s'en sont allés, du côté du levant,
Dès le matin, le cœur joyeux, bannière au vent,
Trois de front et formant une colonne étroite,
Vêtus de fer de pied en cap, la lance droite,
Fermes sur leurs chevaux bardés de fer comme eux;
Et l'aurore de pourpre, à l'horizon brumeux,
Jetait une lueur fauve sur chaque armure.
Par la route poudreuse, avec un lourd murmure,
Ils sont partis; et moi, du sommet de la tour,
Longtemps je les suivis des yeux jusqu'au détour
Du chemin qui les mène aux glorieux voyages.
Tout à coup le soleil, déchirant les nuages,
Sur les casques, sur les lances, sur le drapeau,
Darda ses traits de flamme, et rien n'était plus beau
Que cette hydre d'acier, rampant vers les batailles,
Dont le midi faisait resplendir les écailles.
— Ah! de tous ces amis partis pour les combats,
Combien de braves gens qui ne reviendront pas!
Qui sait? Ni mon mari, ni mon aîné, peut-être!

HUGUES, avec colère.

Enfer! ne plus pouvoir accompagner mon maître!
Être vieux, bon à rien!

ALAIN, à sa mère.

Mon grand frère Olivier,
Mère, est bien heureux!

HUGUES.

Oui. Plus d'un doit l'envier,
Messire Alain. Pour lui, c'est la grande journée!
Car il a l'heur d'avoir son épée étrennée,
Et de combattre, encore enfant, comme un barbon,
Sous les yeux de son père et du roi Jean le Bon.

LA COMTESSE.

Ah! qu'il avait bon air, mon fils, sous la cuirasse!
Je pressens qu'il sera la gloire de sa race.
Mais que Dieu, de sa tête écartant le péril,
Me le ramène sain et sauf!

LE CHAPELAIN, s'approchant du groupe, avec onction.

Ainsi soit-il!
Mais, depuis ce matin, après la sainte messe,
Selon votre désir et selon ma promesse,
Dans leurs flambeaux d'argent brûlent, devant l'autel,
Dix cierges en l'honneur de monsieur saint Michel,

Archange et pourfendeur de Satan. Ainsi, dame,
Vous pouvez éloigner tout souci de votre âme,
Et messire Olivier est sous l'aile de Dieu.
D'ailleurs, ce qui devra contribuer un peu
A vous donner espoir dans une issue heureuse,
C'est que notre excellente armée est plus nombreuse
Que celle des Anglais et que, devant Poitiers,
Autour du roi, qui vient d'y prendre ses quartiers,
Sont rangés les meilleurs parmi ceux qu'on redoute.

LA COMTESSE.

Certes, notre noblesse est là, pour périr toute
Ou pour vaincre et chasser, jusqu'au dernier des leurs,
Ces Anglais dont l'orgueil grandit par nos malheurs.
Mais la victoire, hélas! que la France souhaite,
Peut me coûter autant, à moi, que la défaite.
Ah! que de deuils ce soir! N'importe, faible cœur,
Mieux vaudrait tous les miens morts que l'Anglais vainqueur!
Mais à présent, tout est décidé par la guerre.

La nuit est tombée peu à peu. Des pages apportent des flambeaux.

La nuit! Ah! cette nuit, je ne dormirai guère.

LE CHAPELAIN.

Nous prierons tous, madame.

LA COMTESSE.

Il se fait tard, mes fils.
Dom Bertram, menez-les aux pieds du crucifix,
Et faites-les prier pour la France, leur père
Et le roi.

Les enfants viennent l'un après l'autre mettre un genou en terre devant leur mère, qui leur donne sa main à baiser. Quand vient le tour d'Alain, le plus petit, elle l'embrasse.

Bonne nuit, mes chers enfants!

Le chapelain et les quatre enfants sortent.

SCÈNE II

LA COMTESSE, HUGUES.

HUGUES, se promenant avec agitation.

J'espère
Qu'on n'a pas oublié les fautes de Crécy,
Qu'on est sûr du terrain, et que, cette fois-ci,
Dans leur fuite ce tas de ribauds et de drôles
Vont sentir nos chevaux leur souffler aux épaules.
Taillez, mort-Dieu! taillez!... Et ne pas être là!

LA COMTESSE, assise.

Oh! mon cœur jamais plus qu'aujourd'hui ne trembla,

Notre temps est terrible, et la guerre cruelle.

HUGUES.

Courage, compagnons! Tue! A Mons-en-Puelle,
J'éventrai deux Wallons qui demandaient quartier;
Et ceux-là n'étaient pas des Anglais... Un routier
Comme moi ne pas voir une pareille fête!

LA COMTESSE.

Hugue, a-t-on fait monter un guetteur sur le faîte
De la plus haute tour?

HUGUES.

Oui, mais il fait bien noir :
Avant le clair de lune il ne pourra rien voir;
Et le temps est couvert.

LA COMTESSE.

Oh! l'attente! l'attente!

SCÈNE III

LA COMTESSE, HUGUES, UN PAYSAN
amené par des varlets.

LA COMTESSE.

Que veut cet homme?

UN VARLET.

Il dit que vous serez contente,
Dame! il a du nouveau, car on prétend là-bas
Que les Anglais...

HUGUES, vivement, au paysan.

On les a battus, n'est-ce pas?

LA COMTESSE, au paysan intimidé.

Parle donc, mon ami, parle!

LE PAYSAN.

Très noble dame,
Je ne sais rien, je n'ai rien vu. Pourtant ma femme
La Mahaut, qui revient du marché, ce matin
A rencontré — mais rien n'est encore certain! —
Notre révérend père Ignace sur sa mule.
Il a dit à Mahaut... Mais, dame, j'ai scrupule...
Car ce n'est qu'un bruit vague...

HUGUES, impatienté.

Ah! le bavard maudit!

LA COMTESSE, au paysan.

Oui, ne te trouble pas.

LE PAYSAN.

Eh bien, dame! il a dit
— Mais le moine non plus n'a rien vu par lui-même —
Que les Anglais étaient vaincus, qu'un stratagème
Des nôtres les avait rejetés dans le Clain,
Qu'ils étaient tous noyés, et qu'auprès du moulin
Des cadavres étaient arrêtés par la herse...
Mahaut vient de rentrer, j'ai pris par la traverse,
Et je suis accouru bien vite... Ah! j'oubliais
Que le moine avait bu quelque peu.

HUGUES, furieux.

Grand niais!
Que nous importe!

LE PAYSAN.

Enfin, voilà toute l'histoire.

LA COMTESSE.

Bien, merci.

Aux varlets.

Qu'on lui donne un coup de vin!

Le paysan sort avec un des varlets.

SCÈNE IV

LA COMTESSE, HUGUES, VARLETS.

HUGUES, fou de joie.

Victoire!
Victoire! les nouveaux valent les anciens.
Qu'est-ce que j'avais dit? Noyés comme des chiens!
A l'eau, le Prince Noir! A l'eau, Chandos!

LA COMTESSE.

Mon brave,
Ta joie est bien hâtive, et le moment est grave.
Qui sait si la nouvelle est sûre?

SCÈNE V

LA COMTESSE, HUGUES, LE GUETTEUR,
VARLETS.

LA COMTESSE, au guetteur.

Qu'est-ce encor?

LE GUETTEUR.

Noble dame, on entend au loin le son du cor
Et comme un bruit confus de cavaliers en fuite.

HUGUES.

Ils se sauvent, pardieu! Tayaut! à la poursuite!

LA COMTESSE.

Mais peut-on distinguer?...

LE GUETTEUR.

Rien, madame. Le temps

Est trop sombre.

LA COMTESSE.

Dieu soit avec nos combattants,

Et que son assistance à notre espoir réponde!

Au guetteur.

Toi, retourne au donjon, vite!

Un instant après le guetteur, Urgande, jeune femme en haillons, les cheveux épars, les yeux égarés, est entrée et est venue s'asseoir au coin du feu, sur un escabeau. — Le guetteur sort.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, HUGUES, URGANDE, VARLETS.

LA COMTESSE, *apercevant Urgande, avec ennui.*

La vagabonde!

HUGUES, *fâché.*

Urgande! Que nous veut cet oiseau de malheur?

LA COMTESSE, à Hugues.

Paix! les fous sont sacrés.

URGANDE, comme à elle-même.

Ah! la bonne chaleur!...
Et plus d'un aura froid, cette nuit, dans la plaine,
Froid pour toujours!... Hier, ils chantaient à voix pleine,
Ils buvaient, ils forçaient les filles... Aujourd'hui,
Tous ceux qui n'auront pas la honte d'avoir fui,
— Noble ou vilain, soldat de race ou de fortune, —
Dorment sous le regard glacial de la lune.

LA COMTESSE, à Hugues.

Que dit-elle donc?

HUGUES.

Bah! ça n'a pas sa raison.
Depuis que les Anglais ont brûlé sa maison
Et massacré son homme, elle est folle.

LA COMTESSE, à Urgande, avec douceur.

Ma bonne,
Tu parles de fuyards. Qui donc a fui?

URGANDE, avec égarement.

Personne...
Que m'importe?... J'ai vu des morts et des blessés;
Mais étaient-ils Anglais ou Français? Je ne sais.

On a tué beaucoup, beaucoup de gens de guerre...
Tant mieux ! car ils m'ont fait assez de mal naguère.

Elle tombe dans une profonde rêverie, puis chante à demi-voix, sur un rythme monotone :

J'ai cherché dans la lande verte
La fleur qui fait aimer toujours.
Comme la maison est déserte!
Où sont donc allés mes amours?

LA COMTESSE.

Qu'elle est triste, ce soir !... Parmi les gens d'ici,
Hugues, ne dit-on pas qu'elle est voyante ?

HUGUES.

Si.
Et parce qu'elle va cueillir dans les clairières
Des simples, en disant de bizarres prières,
Qu'elle guérit la lèpre et le mal des ardents,
On la croit fée.

LA COMTESSE, à Urgande qui regarde le feu.

Eh bien ! que vois-tu là dedans,
Urgande ? Que lis-tu dans l'âtre qui flamboie?

URGANDE, lentement.

J'y vois beaucoup de peine, après beaucoup de joie...
Je vois un chêne... un chêne avec cinq rameaux verts.

LA COMTESSE, inquiète.

Les armes de Mauny !

URGANDE.

Déjà trois cents hivers
Ont fait croître sa tête et durcir son écorce.
C'est un arbre géant, plein de sève et de force.
Il est farouche et noir ; mais l'oiseau le bénit,
Car il peut, en avril, y suspendre son nid.

LA COMTESSE, à elle-même.

Cinq rameaux ? J'ai cinq fils ! et, grande et vénérée,
La maison de Mauny protège la contrée !
Est-ce une prophétie ?

URGANDE.

Ah ! là-bas, dans les airs,
Un nuage effrayant roule, chargé d'éclairs...
La foudre gronde, éclate et frappe !... C'est la tête
Qui tombe.

LA COMTESSE.

Mon époux ! Ah ! grand Dieu !

URGANDE.

La tempête,
Terrible bûcheron à sa tâche acharné,
Accable de ses coups l'arbre découronné.

— Oh ! des étés vermeils lamentable revanche ! —
Une branche est brisée, et puis une autre branche...
Mais le roi des forêts brave encore le ciel.

LA COMTESSE.

Deux de mes fils aussi !

URGANDE.

Dans ce sombre duel,
Qui donc sera vainqueur ?... Une autre branche casse,
Et puis une autre, et puis... Mais non, l'orage passe ;
Et du tronc mutilé, noir des marques du feu,
Un rameau, le dernier, grandit sous le ciel bleu !

Silence. — Urgande, qui est retombée dans sa rêverie, s'éloigne à pas lents, et sort, en chantant d'une voix lente :

On pleure dans la salle basse ;
Le marteau résonne à coups sourds...
Hou ! hou ! c'est un hibou qui passe.
Où donc sont allés mes amours ?

LA COMTESSE, absorbée.

Un seul de mes enfants survivrait !

HUGUES, avec colère, à Urgande qui sort.

Vieille folle !

A la comtesse.

Dame, n'allez-vous pas la croire sur parole ?
Ce sont des mots en l'air.

LA COMTESSE.

Qui sait?

On entend le son rapproché d'un cor.

Le cor! Ouvrez.

C'est Enguerrand!

Par la porte du fond, Olivier, le fils aîné, entre violemment. l'armure bossuée, sans casque, haletant et dans le plus grand désordre.

SCÈNE VII

LA COMTESSE, HUGUES, OLIVIER, puis ENGUERRAND, Hommes d'armes, Vassaux, Pages, Varlets.

LA COMTESSE, embrassant son fils.

Mon fils!... Et ton père?

OLIVIER, d'une voix sombre.

Pleurez!

LA COMTESSE, dans un cri.

Ah!... mort?

OLIVIER.

Non, mais blessé mortellement.

HUGUES.

Mon maître!

LA COMTESSE.

Du secours !

OLIVIER.

Vite, vite ! Allez quérir le prêtre,
Car on amène ici mon père moribond.

Aux vassaux qui sont entrés avec lui.

Et nous tous, aux remparts, amis ! Levez le pont !
Quiconque ne vient pas mourir se déshonore.
L'Anglais vainqueur nous suit.

HUGUES, *avec un grand cri.*

L'Anglais !

Le comte Enguerrand de Mauny, tout sanglant, à demi dépouillé de ses armes et soutenu par deux soldats, paraît au fond. La comtesse accourt à sa rencontre. Quelques hommes d'armes, portant les traces du combat, entrent à la suite du comte et se mêlent à la foule des vassaux qui envahit la scène. — Moment de silence. — Le blessé, qu'on a déposé sur le banc, se soulève, et, d'une voix profonde :

LE COMTE.

Vaincus encore !
Vaincus toujours !

OLIVIER.

Mon père !

LE COMTE.

Oui, va ! mon noble fils !

Heureux, trois fois heureux le jour où je te fis!
Tu restes brave, toi, quand tout le monde est lâche.

OLIVIER.

Père, l'Anglais approche.

LE COMTE.

Eh bien donc, fais ta tâche!
Ce château peut tenir deux mois. Si les Anglais
Veulent donner l'assaut, enfant, repousse-les.
Ils viendront se briser contre nos citadelles...
Où les cœurs ont faibli, les murs seront fidèles.

OLIVIER.

Aux créneaux, compagnons !

Il sort avec les hommes d'armes et les vassaux.

SCÈNE VIII

LE COMTE, LA COMTESSE, HUGUES, Pages.

LA COMTESSE.

Enguerrand, mon époux,
Réponds-moi !

LE COMTE.

Mes enfants ! qu'on les amène tous !

Un page sort.

LA COMTESSE.

Votre sang coule; il faut vous panser, seigneur comte.

LE COMTE.

Ma blessure n'est rien, femme, je meurs de honte.

LA COMTESSE.

Vous êtes un héros !

LE COMTE.

Je ne suis qu'un vaincu !

HUGUES.

Ah ! vous ne mourrez point !

LE COMTE.

J'ai déjà trop vécu.
Tous ont fui ! La France est morte ! Je désespère !
Mes enfants ! Où sont-ils ? Je les veux.

Les enfants entrent, amenés par le chapelain.

SCÈNE IX

Les mêmes, HUON, JACQUES, PHILIPPE
et ALAIN DE MAUNY, DOM BERTRAM.

ALAIN.

Ah ! mon père !

Les quatre enfants entourent leur père blessé.

LE COMTE, à ses fils.

Venez auprès de moi... Toi, femme, écoute bien,
Car ton cœur est vaillant et fort comme le mien ;
Et, pareille à l'écho qui redit les tempêtes,
Toi, la mère, il faudra que tu les leur répètes,
Ces derniers cris de rage et d'honneur révolté
Que je jette en mourant à tant de lâcheté.
Et vous, enfants, Alain, Huon, Philippe, Jacques,
Sachez qu'il vaudrait mieux pour vous faire vos Pâques
En état de péché mortel ; qu'il vaudrait mieux
Vendre la sainte hostie aux Juifs astucieux
Et contracter avec Satan un pacte infâme,
Que de jamais laisser s'effacer de votre âme,
Avec le souvenir de nos espoirs trahis,
La haine de l'Anglais et l'amour du pays !
— A boire ! car je brûle, et la fièvre m'altère.

HUGUES, lui présentant à boire.

Voici.

LE COMTE, après avoir bu.

Depuis vingt ans, les hommes d'Angleterre,
Sous un prince félon, aventuriers pillards,
Las de leur île froide, aux éternels brouillards,
Avare de froment et rebelle à la vigne,
Foulant sous leur talon le vieux droit qui s'indigne,
Ont fondu sur la France, afin de s'y gorger,
Tels qu'un vol de corbeaux au milieu d'un verger.
On luttait jusqu'ici, sans succès, non sans gloire.
Ils s'étendaient partout, hideuse tache noire
Qui grandissait toujours sur le sol dévasté,
Comme au corps d'un lépreux un ulcère empesté.
Cette fois, on croyait proche la délivrance;
On espérait les vaincre, enfin! Le roi de France
Nous avait conviés tous au suprême effort;
Et tous étaient venus, joyeux. Du sud au nord,
On avait réuni l'ost et la chevauchée,
Communiers court-vêtus, noblesse empanachée,
Mercenaires payés par tête un écu d'or!
Et chacun avait fait son devoir, plus encor :
Qui devait une lance en avait fourni quatre;
Le noble, avec ses fils en état de combattre,
Se présentait, lion entre ses lionceaux;

Le moindre banneret amenait ses vassaux.
Nous étions quatre-vingt mille hommes; la victoire
Était sûre; ils étaient acculés à la Loire;
Eux-mêmes se sentaient perdus : Plantagenet
Offrait de se soumettre; enfin, on les tenait!

HUGUES.

Mais alors?

LE COMTE.

Trahison! déshonneur! infamie!
Dès le premier effort de l'armée ennemie,
Gens à cheval, archers, frondeurs, cranequiniers,
Sans avoir combattu presque, — deux corps entiers!
Lâchent pied tout à coup, poursuivis par les flèches.
Ainsi qu'au vent d'hiver volent les feuilles sèches,
Ils courent dans la plaine, abandonnant le roi.
Et ceux qui, les premiers, cédèrent à l'effroi,
Ceux-là devaient montrer l'âme la plus loyale :
C'étaient des chevaliers d'une race royale,
C'étaient tous les seigneurs des fleurs de lys, enfin,
— Oh! j'en pleure! — c'était monseigneur le Dauphin!

HUGUES.

Ainsi donc tout le monde a fui? Toute l'armée?

LE COMTE, après un signe de dénégation.

La bataille du roi n'était pas entamée;

Et presque tous ceux-là sont morts ou prisonniers.

HUGUES.

Mais le roi Jean?

LE COMTE.

Le roi fut parmi les derniers
Qui tinrent bon autour de la vieille bannière:
Terrible, ensanglanté, secouant sa crinière,
Longtemps il arrêta les Anglais menaçants.
Auprès de lui, son fils, un enfant de treize ans,
Parait les coups. Tous deux avaient une blessure,
Et, bien qu'à ce moment la défaite fût sûre
Et que par la saignée ils fussent affaiblis,
Ils se battaient encor pour la gloire des lys.
Ah! ce sont deux héros! ce sont deux cœurs sublimes!
A leurs côtés, mon fils et moi, nous combattîmes
Jusqu'à la fin, tenant les Anglais en échec...
Mais tout était perdu. Quand Denys de Morbec
Reçut le gant du roi dont l'arme était brisée,
Réunissant alors notre force épuisée,
Invoquant saint Michel, et, la hache à la main,
A travers l'ennemi nous frayant un chemin,
Nous pûmes, tout couverts de sang, comme en démence,
Sortir sans déshonneur de ce désastre immense...
— Ah! je me sens mourir! Chapelain, absous-moi!

Je suis un grand pécheur, mais je meurs pour mon roi,
Pour la France!

Le chapelain étend la main sur la tête du comte, qui défaille.

LA COMTESSE, avec désespoir.

La France est perdue et flétrie!

LE COMTE, se redressant.

Qu'ai-je entendu? Qui donc doute de la patrie?
Plus près, enfants, plus près! Que je vous sente tous...
J'ai quelque chose encore à vous dire. A genoux!
A votre âge, on oublie aisément; mais j'espère
Que vous vous souviendrez d'avoir vu votre père
Mourir devant vos yeux en maudissant l'Anglais.
Les hontes d'aujourd'hui, mes enfants, lavez-les!
Grandissez, car l'espoir des vengeances lointaines
Est en vous; devenez soldats ou capitaines;
Mais songez aux aïeux et chassez ces maudits!
Et, pour vous rappeler les choses que je dis,
Plus tard, quand il faudra, je veux que ma blessure
A vos têtes d'enfants laisse une éclaboussure...
Je vous lègue à la mort, tout en vous bénissant.
Soyez braves!... Adieu, fils marqués de mon sang!

Il plonge sa main dans sa blessure béante et la pose, toute sanglante, sur le front de ses quatre fils.

LA COMTESSE.

Ah! c'est affreux!

Tumulte au dehors.

SCÈNE X

LES MÊMES, OLIVIER.

OLIVIER, *entrant vivement, l'épée à la main.*

L'Anglais!... Il arrive, mon père!
Mais tout est prêt. Mauny défendra son repaire.
Nos hommes sont armés et nos murs bien garnis.
Qu'il vienne!...

LE COMTE.

Bien, mon fils!...

Il se lève, et dans un suprême effort :

Montjoie et Saint-Denis!

Il tombe mort.

LA COMTESSE, *à genoux.*

Mort! Ah! miséricorde!

HUGUES, *affolé.*

Une épée! une épée!

Olivier, entouré de Philippe, Huon, Jacques et Alain de Mauny, étend son épée sur le cadavre du comte.

OLIVIER.

Le chêne ne meurt pas dont la tête est coupée.
Mon père, j'ai gagné sous toi mes éperons,
Et je jure, avec eux, que nous te vengerons !

Il désigne du geste ses jeunes frères.

FIN DU PROLOGUE

ACTE PREMIER

BERTRAND DU GUESCLIN

Avril 1364

Au château de Mauny. — La salle des armures.

SCÈNE PREMIÈRE

OLIVIER, CLOTILDE.

On entend au dehors des fanfares de chasse qui s'éloignent.

CLOTILDE, au fond de la scène et parlant au dehors.

Messire Du Guesclin, bonne chasse !

OLIVIER.

Il s'éloigne
Et je ne doute pas que bientôt il ne joigne
Cette louve qui m'a décimé mes troupeaux.
Brave ami ! C'est ainsi qu'il use du repos
De la trêve. Chacun, débouclant sa cuirasse,
S'en va vite revoir sa femme qu'il embrasse
Et son petit enfant qu'il retrouve grandi ;

Mais le rude Breton craint trop d'être engourdi
Par les molles douceurs du lit et de la table;
Et, s'il entend parler d'un gibier redoutable,
— Que ce soit un routier anglais ou bien un loup, —
Du Guesclin, excité par l'espoir d'un beau coup,
Va l'attaquer, le tue, et rapporte la tête
Ou le butin sanglant de l'homme ou de la bête.

CLOTILDE.

Vous aimez Du Guesclin?

OLIVIER.

Certes, il m'est bien cher,
Et nous sommes unis comme l'âme et la chair,
Tous deux, par des liens qui ne sont pas fragiles;
Car en joignant nos mains sur les saints Evangiles,
Nous nous sommes juré, pour nous et pour nos hoirs,
Par sang et par fiance, et par tous nos pouvoirs,
Contre tous, en tous cas de péril ou d'esclandre,
De toujours nous aider, conforter et défendre,
Sauf contre l'ancien droit, qui n'est jamais caduc,
Des suzerains : le roi de France et le bon duc
De Bretagne, pour qui sire Bertrand commande
La tour de Pontorson sur la côte normande.
Que celui qui rompra le pacte soit honni!

CLOTILDE.

J'ai donc bien fait, cousin, de venir à Mauny,
Car je puis, dans un temps troublé comme le nôtre,
Avoir un jour besoin de son bras et du vôtre.

OLIVIER.

Vous menacerait-on?

CLOTILDE.

Peut-être. Mon mari...

OLIVIER.

Le bâtard de Mareuil!

CLOTILDE.

Oui, le vil favori
De Charles le Mauvais est toujours en intrigue.
Il voyage, ourdissant on ne sait quelle ligue
Entre le Navarrois et les gens d'outre-mer,
Dont il dépend, étant bailli de Saint-Omer
Et viguier de Saint-Jean-de-Luz en pays basque.

OLIVIER.

Une ligue! Tant mieux! Qu'ils jettent donc le masque!
Cette trêve menteuse a duré trop longtemps :
Qu'ils la rompent! Pardieu! nous serons tous contents...
Oui, mais Charles, ce roi de France au cœur de lièvre,
Sera-t-il enfin pris de quelque noble fièvre?

J'en doute, car depuis déjà huit ans entiers
Il porte le front haut sa honte de Poitiers.

CLOTILDE.

C'est vrai, mais cette fois il faudra bien qu'il ose,
Car il doit se tramer contre lui quelque chose
De grave. Mon mari se démène. A Bordeaux,
Il est allé, le mois dernier, trouver Chandos
Et voir le Prince Noir, dans le plus grand mystère.
Moi qui vis seule dans Hartecelle, ma terre,
Sous la protection du roi Charles, j'ai su
Qu'autour de mon château des gens l'ont aperçu,
Sous un déguisement, en espion qui rôde.
La guerre déclarée, il tentera par fraude
Ou par un coup de main d'enlever mon manoir;
Aussi, mon cher cousin, comme il faut tout prévoir,
Par avance je viens vous demander votre aide.

OLIVIER, avec chaleur.

Ma cousine, c'est bien. Tout ce que je possède,
Mon trésor, mes vassaux et mon bras sont à vous.
Hélas! pourquoi faut-il qu'à cet indigne époux,
Jeune fille, on ait pu vous livrer sans défense!...
Oh! qu'il est loin le temps béni de notre enfance
Où j'admirais déjà vos yeux ensorceleurs!
Je vous servais de page et portais vos couleurs,

Et j'étais attendri par la gente manière
Dont vous saviez ouvrir votre main aumônière ;
Et je rêvais déjà, sans rien dire, à ce jour
Où je verrais, le cœur tout débordant d'amour,
Du seuil jonché de fleurs de ma tour pavoisée,
Sur son destrier blanc venir mon épousée,
Pendant qu'au ciel joyeux les cloches du beffroi
Enverraient leur salut ainsi que pour le roi !
— Oh ! comme l'espoir ment et que l'heure en est brève ! —
La clameur de la guerre interrompit mon rêve.
Je combattis, je fus prisonnier des Anglais,
Je restai dix-huit mois otage dans Calais,
Je revins... Vous étiez la femme de ce traître !
Oh ! je le tuerai !

CLOTILDE.

Non, car Dieu seul est le maître
De rompre un joug si lourd et si honteux pour moi.
Fidèle à mon serment qui fut de bon aloi,
Je suis prête à subir jusqu'au bout mon épreuve.
Jamais son meurtrier n'épousera sa veuve !

OLIVIER.

Clotilde !...

CLOTILDE, l'arrêtant.

Plus un mot !... Votre frère !

Alain entre, tenant une viole à archet.

SCÈNE II

OLIVIER, ALAIN, CLOTILDE.

CLOTILDE, à Alain.

Ah ! cousin,
Ainsi qu'aux Cours d'amour du pays toulousain,
Berceau du doux langage à la rime sonore,
Vous voici donc avec l'archet et la mandore !
Vous nous avez déjà montré, beau jouvencel,
Ce vitrail où l'on voit saint George et ce missel
Où sont peints les bergers et la Vierge Marie.
A présent, dites-nous de vos vers, je vous prie.
Olivier m'a vanté les expertes façons
Dont vous savez rimer et dire des chansons.

ALAIN s'incline, et chante en s'accompagnant sur sa viole.

VILLANELLE.

J'ai perdu le cœur de ma mie,
Le tiers dimanche de l'Avent;
Désormais je n'aimerai mie.

De ses yeux la douce alchimie
Avait fait de moi son servant;
J'ai perdu le cœur de ma mie.

Plus gente que Déidamie,
Elle avait l'esprit à l'évent;
Désormais je n'aimerai mie.

Dédaignant ma plainte gémie,
Elle me fuit dorénavant;
J'ai perdu le cœur de ma mie.

Ainsi que du pain qu'on émie,
Elle a jeté ma joie au vent;
Désormais je n'aimerai mie.

Ame triste et face blêmie,
Je pleure et j'y rêve souvent;
J'ai perdu le cœur de ma mie,
Désormais je n'aimerai mie.

CLOTILDE.

Ah ! mon gentil cousin, la villanelle est tendre,
Elle touche, et j'ai pris grand plaisir à l'entendre.

ALAIN, avec une nuance de tristesse.

C'est beaucoup de bonté, madame; merci bien !
J'étais faible, on m'a fait peintre et musicien :
De poésie et d'art ma vie est occupée.
Mais mon frère est fort, lui ! c'est un homme d'épée !
Hier au soir vous prêtiez l'oreille à ses récits
D'Anglais exterminés et de Gallois occis...
Et vos yeux s'allumaient de joie et de colère !...
Eh bien ! puisque tous deux nous tâchons à vous plaire,
Lesquels préférez-vous — répondez sans détour —
De ses hauts faits de guerre, ou de mes chants d'amour?

CLOTILDE, tendant ses mains aux deux frères.

Ne soyez point jaloux, chers amis que vous êtes :
J'aime autant les vaillants que j'aime les poètes.

OLIVIER, à Alain.

Ne parle pas ainsi, petit frère : on dirait
Que tu souffres toujours de ton même regret.
Ne sais-tu pas que si, de par mon droit d'aînesse,
J'ai dû jusqu'à présent écarter ta jeunesse
Du pénible métier des armes, que je suis,
C'est que tu n'étais pas, hélas ! comme je suis ;
C'est que ton corps d'enfant, si frêle et si débile,
A manier le fer te rendait malhabile ?
N'y songe plus. Tu n'es pas fait pour guerroyer.
Sois un grand clerc ; deviens un illustre ouvrier ;
Écris sur le vélin, en de savantes rimes,
Des preux du temps présent les loyales escrimes,
Et, donnant le laurier à ces héros obscurs,
Fais resplendir leurs noms dans les siècles futurs.

ALAIN.

Mon Olivier, tu veux consoler ma faiblesse.
Merci !... Mais je descends d'une antique noblesse,
Et moi, le dernier fils de pères si fameux,
Je ne combattrais pas pour mon pays comme eux ?
Et dans quels temps encore, à quelle heure suprême !

Quand la France vaincue et doutant d'elle-même
A signé, — souvenir terrible qui nous point ! —
Sous la main de l'Anglais qui lui broyait le poing,
Ce traité que sa haine à jamais désavoue
Et dont nous gardons tous la honte sur la joue !
O Brétigny ! traité fatal ! Ils nous ont pris
Dix provinces ; ils sont à dix jours de Paris ;
On doit trois millions d'écus d'or ; ils sont maîtres
Chez nous, sur le vieux sol où dorment nos ancêtres !
Et, seul, ne faisant rien pour venger nos revers,
Moi, je peins une image et je chante des vers !

OLIVIER.

Alain !

ALAIN, avec une exaltation croissante.

Mon père est mort à Poitiers ; mes trois frères,
Malgré la trêve, épris des luttes téméraires,
Aux Anglais ont encor voulu donner souci,
Et les ont appelés aux champs clos sans merci !
Philippe fut tué devant Dol en Bretagne ;
Jacques, qui fit sous toi sa première campagne,
Eut l'honneur de mourir de la main de Chandos,
Dans un tournoi ; Huon enfin, — c'est là son los ! —
Au siège de Dinan défendit une porte :
Seul contre six et sans vouloir crier main-forte,
Il les occit, n'ayant pour arme qu'un épieu,

Puis rendit l'âme. Ils sont à la droite de Dieu,
Qui leur permit d'avoir une mort noble et prompte.
Nous restons tous les deux : toi, le seigneur, le comte,
Le chef ! moi, le petit, le cadet, l'orphelin !
Émule et compagnon de Bertrand Du Guesclin,
Ce terrible soldat, ce subtil capitaine,
Qui seul ose braver l'Angleterre hautaine,
Ton nom, comme le sien, est connu des Anglais !
Tandis qu'insoucieux je compose des lais
Sur avril renaissant et l'amante rêvée,
Et, pareil à l'aiglon, dernier de la couvée,
Alors que mes aînés ont tous pris leur essor,
Je reste au nid, tremblant et sans plumes encor !...
C'est vrai ! je ne peux pas ! Ah ! lorsque je contemple
Le passé de ma race entière et ton exemple,
Vois-tu ! frère, je sens ma raison s'égarer !
Je souffre !...

OLIVIER, s'approchant de son frère.

Mon Alain !

ALAIN, avec désespoir.

Non ! laisse-moi pleurer.

Il sort brusquement.

SCÈNE III

CLOTILDE, OLIVIER.

CLOTILDE.

Pauvre enfant !

OLIVIER.

Comme vous, son désespoir m'afflige.
Je voudrais le calmer, cousine ! mais que puis-je ?
Si dans un corps souffrant sa grande âme en prison
Aspire à s'envoler vers le vaste horizon,
Regardez sa poitrine étroite et son front blême !
Je dois, moi qui lui tiens lieu de père et qui l'aime,
Lui défendre toujours, quoi qu'il en ait d'ennui,
Le métier de soldat, bien trop rude pour lui.
— Ce devoir, un motif plus grave me le trace.
Une prédiction pèse sur notre race,
Qui nous destine tous à de sanglants trépas,
Sauf un seul. Trois déjà sont morts. Je ne crois pas
— Ma foi me le défend — à cette prophétie;
Mais pourtant il faut bien que mon cœur s'en soucie;
Car ma mère avait vu, dans un jour solennel,
Le front d'Alain marqué par le sang paternel,
Et, sur son lit de mort, elle me fit promettre

De veiller sur mon frère et de ne pas permettre
Qu'Alain connût la guerre et son enivrement;
Et, tant que je pourrai, je tiendrai mon serment.

CLOTILDE.

Mais si la guerre vient, dont le bruit se propage,
Que ferez-vous?

OLIVIER, avec un geste de résignation.

Hélas!

Entre un page.

Que demandes-tu, page?

LE PAGE, à Clotilde.

Dame, on veut vous parler sur-le-champ. Un vassal
D'Hartecelle, envoyé par votre sénéchal...

OLIVIER.

Un messager! Il faut savoir ce qu'il réclame.

CLOTILDE.

Qu'il entre.

OLIVIER, à Clotilde.

Je vous laisse.

Le page et Olivier sortent.

SCÈNE IV

CLOTILDE, LE BATARD DE MAREUIL.

Il entre, la tête couverte d'un capuce et vêtu comme un homme du peuple.

CLOTILDE.

Eh bien ?

LE BATARD, se découvrant.

C'est moi, madame.

CLOTILDE.

Mon mari !

LE BATARD.

Sachez donc pourquoi je suis venu.
Je vous suis un objet d'horreur, c'est convenu,
Et — vous n'en croyez rien — la chose m'est très rude !
Or, tant que vous viviez en dame honnête et prude,
Je ne vous gênais point; mais, c'est bien différent,
Je vous trouve installée ici chez ce parent
Qui vous aimait jadis et qui vous aime encore,
Et, sans croire au cruel soupçon qui me dévore,
Je vous dis d'un esprit calme et sans me fâcher :
Ce n'est point votre place. Et je viens vous chercher.

CLOTILDE, avec hauteur.

Vous n'avez pas le droit de blâmer ma conduite.
Je ne vous connais plus, et si j'en suis réduite
A venir requérir l'aide de mes cousins,
C'est que j'ai pénétré sans peine vos desseins.
Hartecelle est la clef de la marche angevine,
Et Charles le Mauvais voudrait — je le devine —
Prendre ce château fort où je tiens pour le roi.

LE BATARD.

Et quand cela serait ! Hartecelle est à moi,
C'est votre dot !

CLOTILDE.

Le roi m'a rendu mon domaine,
En me faisant libre.

LE BATARD, violemment.

Ah ! nulle puissance humaine
Ne peut vous affranchir du lien conjugal !
Quant à l'avis du roi, cela m'est bien égal
Qu'il vous protège ou non, ce lâche et cet avare !
Et mon seul suzerain, c'est Charles de Navarre.

CLOTILDE.

Oui, l'ami des Anglais !

LE BATARD.

Je n'obéis qu'à lui.

CLOTILDE.

Vous êtes des félons tous deux, car aujourd'hui
On vous voit, pour servir une basse rancune,
Avec nos ennemis faire cause commune !

LE BATARD.

J'imite la victoire... Elle suit leurs clairons.

CLOTILDE.

La victoire est changeante, et nous la reverrons !

LE BATARD.

Par Crécy, par Poitiers, l'avenir se devine.

CLOTILDE.

N'avons-nous pas aussi Taillebourg et Bouvine ?

LE BATARD.

Philippe et Louis neuf furent de très grands rois ;
Mais comparez-les donc à Charles de Valois,
Ce malade, ce clerc qui tremble dans son Louvre !

CLOTILDE.

Sa faiblesse est peut-être un masque dont il couvre
Des projets dont l'Anglais un jour s'étonnera !

LE BATARD.

Soit ! Gardez cet espoir. Mais, quand ce jour viendra,
Quelle armée aurez-vous ? Les fuyards de la veille.

CLOTILDE.

Laissez faire ! Qui sait si le soldat qui veille
A son créneau n'est pas le héros de demain ?

LE BATARD.

L'Angleterre est puissante. Elle tient dans sa main
Cette France, avec qui la gloire a fait divorce.
Si vous avez le droit, nous, nous avons la force,
Et cela vaut mieux.

CLOTILDE, dédaigneuse.

Lâche !

LE BATARD, avec colère.

Ah ! c'est trop. Voulez-vous
Me suivre ?

CLOTILDE, résolument.

Non, jamais !

LE BATARD.

Prenez garde ! L'époux
Que vous bravez, madame, a sa vengeance prête...
Je veux votre château. Je l'aurai. Par la tête
Et par le corps du Christ !... Et je vous châtierai !

CLOTILDE.

Vous me parlez, monsieur, d'un ton bien assuré;
Et, si de vous punir il me prenait envie,
Je pourrais bien d'un mot...

LE BATARD, avec un sourire ironique.

Oui, j'ai risqué ma vie.
Vous pouvez appeler votre amant.

CLOTILDE, indignée, avec force.

Vous mentez!

SCÈNE V

CLOTILDE, LE BATARD DE MAREUIL, ALAIN.

ALAIN, entrant vivement.

Cousine, que vous veut cet homme?

CLOTILDE, se remettant.

Rien.

Au Bâtard.

Sortez!

LE BATARD, s'inclinant, et d'un ton douteux.

J'agirai donc selon vos désirs, châtelaine.

CLOTILDE.

Allez !

Le Bâtard sort.

ALAIN.

Cet homme avait le regard plein de haine;
Sa voix était farouche et semblait menacer.

CLOTILDE.

Il parlait un peu haut, mais je dois l'excuser.
C'est un bon serviteur.

ALAIN, avec feu.

Je mourrais, je vous jure,
Avant que devant moi quelqu'un vous fît injure !

CLOTILDE, souriant.

Merci !

Fanfares au dehors.

Mais les chasseurs reviennent au château.

ALAIN.

C'est Du Guesclin !

SCÈNE VI

ALAIN, CLOTILDE, BERTRAND DU GUESCLIN, OLIVIER, PAYSANS ET VARLETS, avec tout un équipage de chasse. — Quand Du Guesclin paraît au fond, ses habits en lambeaux et portant dans sa main la tête d'une louve, il est salué par un long cri.

LES PAYSANS.

Hurrah ! hurrah !

DU GUESCLIN.

Par saint Kado !
La bête avait mis bas, la semaine dernière,
Cinq louvards... Elle était sur eux dans sa tanière,
Et les a défendus avec rage, sans fuir.
La voilà...

Un page le débarrasse de la dépouille de la louve.

Si j'y perds une veste de cuir
Qui m'avait bien coûté deux sous d'or à la foire
De Vitré, j'ai du moins, madame, cette gloire
De mettre ce hideux trophée à vos genoux ;
Et ces braves gens-là, pour qui les maîtres loups,
Autant que les routiers anglais, sont redoutables,
En auront six de moins à piller leurs étables.

Du Guesclin prend une poignée de monnaie dans son escarcelle et la jette aux paysans.

LES PAYSANS.

Vive sire Bertrand !

OLIVIER, à Du Guesclin.

Comme te voilà fait !
Vous avez donc lutté corps à corps ?

DU GUESCLIN, avec bonhomie.

En effet !

OLIVIER.

Elle t'a blessé ?

DU GUESCLIN.

Non, mais la lutte fut chaude ;
Et j'ai moi-même ouvert le ventre à la ribaude,
Qui, par Dieu ! m'a marqué la chair avec ses crocs.
Mais, assez là-dessus !... Fais apporter des brocs,
— Le bon vin c'est encor la seule médecine ! —
Et buvons en l'honneur de ta belle cousine.

CLOTILDE.

Et moi-même, je veux remplir votre hanap,
Sire Bertrand.

DU GUESCLIN.

Pour moi qui suis, de pied en cap,
Le plus disgracieux gentilhomme de France,
Grand merci de l'honneur et de la préférence !
Car de ces faveurs-là je suis peu coutumier.

Je sais que je suis laid, et que sous mon cimier
S'étale une vilaine et malplaisante face.
Je n'ai pas l'air galant. Que veut-on que j'y fasse ?
Tiphaine Raguenel trouve beau son mari !
Et si, de son balcon, quelque femme a souri
De ce chevalier gauche et de rude figure,
Par saint Kado ! Bertrand Du Guesclin n'en a cure,
Et se dit que son front, meurtri par le labeur
De la guerre, aux Anglais quelquefois a fait peur !

CLOTILDE.

Oui, vous êtes la fleur de la chevalerie !
Et si vous étiez pris par l'Anglais, je parie
Que toutes, de Quimper jusques à Pontorson,
Les femmes, pour gagner l'or de votre rançon,
Faisant prier pour vous l'enfant qui s'agenouille
Et sans plus rire alors, fileraient leur quenouille !

ALAIN, à part.

Auprès de ce héros, être ce que je suis !
Et devant elle !

Des pages ont apporté à boire. Clotilde a empli une coupe et l'offre à Du Guesclin.

DU GUESCLIN, levant le hanap.

A vous d'abord, madame ! Et puis

Aux paysans.

A vous tous, mes amis !...

Il boit. — A Olivier.

Ton vin est bon.

SCÈNE VII

Les Mêmes, THIBAUD, précédant un groupe de jeunes filles dont la première porte un gros bouquet.

THIBAUD, à Du Guesclin.

Messire,

On sait dans le pays que vous venez d'occire
La louve qui faisait tant de mal.

DU GUESCLIN.

Ce n'est rien ;

J'ai tué mieux ! Après ?

THIBAUD.

C'est que l'on voudrait bien

Vous remercier.

DU GUESCLIN.

Bah !

THIBAUD.

Tout le monde est en joie ;

Et pour vous le marquer, messire, on vous envoie
Un bouquet.

DU GUESCLIN, *surpris.*

Un bouquet? à moi? Ces braves gens!

LA JEUNE FILLE, *s'approchant de Du Guesclin.*

Monseigneur, acceptez ces humbles fleurs des champs…
C'est l'hommage naïf du pauvre qui vous aime;
Et leur faible parfum est comme notre emblème,
A nous, simples d'esprit, qui savons bien aimer,
Mais qui ne pouvons pas si bien nous exprimer.

DU GUESCLIN.

Ah! je suis tout ému!… Mais c'est qu'elle est gentille
Avec ses fleurs!… Allons! embrasse-moi, ma fille!

Il embrasse la jeune fille.

LES PAYSANS.

Vive Du Guesclin!

OLIVIER, *serrant la main de Du Guesclin.*

Ah! mon brave compagnon,
Comme j'aime à les voir glorifier ton nom!
On te connaît ici, l'on t'aime, et nul n'ignore
Que si leur seigneur peut les protéger encore,
C'est à toi qu'on le doit. Au siège de Dinan
Tu m'as sauvé la vie.

DU GUESCLIN, avec brusquerie.

A son tour maintenant !
Il va recommencer son éternelle histoire !
Laissons cela… Je veux, pour fêter ma victoire,
Parmi tes paysans faire encore un heureux.

A la jeune fille.

Petite, tu dois bien avoir un amoureux ?

LA JEUNE FILLE.

Dame ! j'aurai seize ans viennent Pâques-Fleuries !

DU GUESCLIN.

Par le diable ! il est grand temps que tu te maries.
Je veux faire ta dot.

THIBAUD, s'approchant et saluant.

Merci bien, monseigneur !

DU GUESCLIN, à Thibaud.

Comment ! c'est toi, coquin ! On te fait trop d'honneur.
Enfin, ayez beaucoup d'enfants !… Ah ! mais j'y songe…

A la jeune fille.

Te doter ?… c'est en vain qu'en ma bourse je plonge,
Je n'ai plus un écu !

OLIVIER, à Du Guesclin.

Je suis là.

DU GUESCLIN, ôtant son collier d'or.

Non, merci !

A la jeune fille.

Tiens, ma mignonne, prends le collier que voici.
Il vaut cent écus d'or et me vient, qu'on le sache !
D'un gros Gallois que j'ai tué d'un coup de hache,
Dans un champ clos, étant à Londres prisonnier.

Il lui passe son collier au cou.

OLIVIER, à Thibaud.

Allons! et je te prends, Thibaud, pour fauconnier.

CLOTILDE.

Quant à moi, je m'engage à parer l'épousée.

LES PAYSANS.

Vive Mauny ! Largesse !

THIBAUD, à la jeune fille.

Ah ! petite rusée,
Il t'a pris tout de même un baiser...

LA JEUNE FILLE.

Fi ! vilain !
Est-ce qu'on est jaloux de Bertrand Du Guesclin ?

Les vassaux remontent au fond.

DU GUESCLIN, à Olivier, en lui montrant les paysans.

Tiens ! mon bon Olivier, regarde-les, ces hommes

De peine et de labour ! Dans ce temps où nous sommes,
Ils sont trop malheureux et trop déshérités,
Vraiment ! Ils sont battus, pillés de tous côtés.
Pauvre Jacques, sa vie est comme un mauvais rêve :
Il souffre de la guerre, il souffre de la trêve ;
La paix même, la paix est un vain mot pour lui !
Le routier, hier soldat et voleur aujourd'hui,
Prend le pain de son champ et le vin de sa vigne,
Et le paye à grands coups de gaule. C'est indigne !
Nous ne sommes pas, nous, parmi ces malfaisants :
Nous battons les Anglais et non les paysans ;
Mais cette vérité par nous deux seuls est crue,
Que noble épée est sœur de rustique charrue,
Et que le fer devant qui l'Anglais a tremblé
Doit protéger celui qui fait pousser le blé !

OLIVIER.

Mon noble ami !

ALAIN, à part.

Si grand et si bon ! Oh ! la gloire !

DU GUESCLIN, se mêlant aux paysans.

Çà ! mes enfants, causons ensemble. J'aime à croire
Que vous êtes contents, n'est-ce pas ?

A un paysan très vieux qui s'approche en tenant un petit enfant par le bras.

Que veux-tu,
Compère?

LE VIEILLARD.

J'ai bientôt cent ans; j'ai combattu
Sous Louis le Hutin et je vais sans béquille,
Et j'amène le fils de ma petite-fille,
Qui sera, comme moi, soldat sous son seigneur,
Afin qu'en l'embrassant vous lui portiez bonheur!

DU GUESCLIN.

Très volontiers.

Il prend l'enfant dans ses bras.

Il est charmant, le petit drôle!

Jouant avec l'enfant.

Voyons! tu n'as pas peur? reste sur mon épaule.
Ah! quand j'avais ton âge, à la Motte-Broon,
J'étais un gars méchant et laid comme un démon,
Je me battais toujours avec mes camarades,
Et je donnais déjà de solides bourrades!

A Thibaud.

Eh! Thibaud, par ici! Sais-tu que tu m'as l'air
Solidement pourvu de muscles et de chair!...

THIBAUD, modestement.

D'un coup de poing j'assomme un bœuf!

DU GUESCLIN, riant.

C'est estimable;
Et comme tu parais un garçon fort aimable,
Un de ces beaux matins nous lutterons tous deux,
Corps à corps.

THIBAUD.

Monseigneur, c'est assez hasardeux,
Mais volontiers.

On entend une fanfare.

OLIVIER.

Quelle est la fanfare qui sonne?

UN PAGE, entrant.

C'est le héraut de France.

OLIVIER.

Ah! je veux en personne
Le recevoir.

Entre le héraut accompagné de deux trompettes.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE HÉRAUT.

OLIVIER.

Salut, héraut!

LE HÉRAUT.

Salut à tous!
Je suis porteur d'un bref royal. Lequel de vous
Est le seigneur Bertrand Du Guesclin?

DU GUESCLIN, mêlé aux paysans et portant toujours le petit enfant.

Moi.

Geste d'étonnement du héraut. Sur un signe d'Olivier, il présente le bref du roi à Du Guesclin.

LE HÉRAUT.

Messire,
Lisez. Il est pour vous.

DU GUESCLIN.

Ah! je ne sais pas lire.

LE HÉRAUT, lisant.

« Ce jourd'hui, deux avril, l'an de Notre-Seigneur
Jésus-Christ treize cent soixante-quatre, honneur

Et salut à celui qui lira ce message !
Comme d'un guerroyeur très vaillant et très sage,
Ayant ouï parler de Bertrand Du Guesclin,
Moi, Charles, roi de France, et me sentant enclin
A le gratifier de ma faveur royale,
Le requiers, invoquant sa féauté loyale
D'homme prudent et sûr et connu comme tel,
De me venir trouver au Louvre, en mon hôtel ! »
Signé : « Charles. »

Aux trompettes.

Sonnez encore une fanfare.

Fanfare.

DU GUESCLIN, au héraut.

C'est bien. J'obéirai.

A part.

Qu'est-ce donc que prépare
Ce moine sans le froc qu'on appelle le roi,
Pour vouloir s'attacher un soldat comme moi ?

OLIVIER, à un page.

Page, qu'on prenne soin du héraut !

LE HÉRAUT.

Merci, comte !
Je repars.

DU GUESCLIN, à Olivier.

Fais seller mon cheval, car je compte
Voyager avec lui.

Au héraut.

Nous partons de ce pas.

A Olivier.

Frère, adieu !

Il embrasse Olivier, salue la dame de Mareuil et sort au fond, suivi de tout le monde. Clotilde sort à droite.

ALAIN, à part, avec rage.

C'est la guerre ! Et je n'en serais pas !

Il arrête Olivier, qui allait sortir le dernier.

SCÈNE IX

OLIVIER, ALAIN.

OLIVIER.

Que me veux-tu ?

ALAIN.

Deux mots ! Frère, il faut que tu saches
Que je suis las de vivre ainsi, comme les lâches,
Quand tous les chevaliers chaussent leurs éperons
Et quand, parmi l'appel éclatant des clairons,
La France pour la lutte héroïque se lève ;
Que je suis gentilhomme ; et que j'ai fait ce rêve,

Sous le drapeau royal trop longtemps insulté,
De me battre en soldat, mon frère, à ton côté.

OLIVIER.

Ah ! c'est bien notre sang qui fermente en ses veines...
Mais quitte, mon Alain, ces espérances vaines.
Je te l'ai toujours dit : cela ne se peut pas.

ALAIN.

Ma faiblesse ?... Je sais ce que tu répondras,
Car voilà l'éternel refrain dont on me berce.
Eh bien ! non ! tous les jours, aux armes je m'exerce,
Et jeune fauve en cage, aux appétits grondants,
J'aiguise à mes barreaux mes griffes et mes dents.
Fais-moi libre, Olivier, que je te remercie !

OLIVIER, à part.

Qu'il ignore toujours la sombre prophétie :
L'un de nous doit mourir, il faut que ce soit moi !

Haut.

Mon Alain, je ne puis !

ALAIN.

Mais pourquoi donc ? pourquoi ?

OLIVIER.

Tu le sais. Obéis aux vœux de notre mère,
Car ton aîné ne fait que les suivre.

ALAIN, avec révolte.

Chimère!
Quand les hommes de cœur s'arment de toutes parts,
Si ma mère vivait, elle me dirait : « Pars ! »

OLIVIER, à part.

Il dit vrai. Noble enfant!

Haut.

Mais non, c'est impossible,
Mon pauvre Alain!

ALAIN.

Ainsi tu restes insensible!
Tu ne conçois donc pas le dégoût qui me prend
De me voir si petit avec un nom si grand,
Comme si notre race en moi fût énervée ?
Car depuis Job le Loup, leude de Mérovée,
Qui, sous le rude chef des Franks aux cheveux longs,
Combattit Attila près des murs de Châlons,
Ancêtre glorieux d'une maison prospère,
Jusqu'au noble Enguerrand de Mauny, notre père,
Mort de rage, le soir néfaste de Poitiers,
Tous furent des soldats; et ces barons altiers
Ont bâti dans l'histoire une œuvre colossale!
Tiens! quand j'erre la nuit dans cette vaste salle
Où leurs habits de fer sont rangés tout debout,

Ah ! vois-tu ! j'ai la fièvre alors, et mon sang bout ;
Car, frémissant devant ces armures géantes,
Je crois voir dans le trou des visières béantes
S'allumer des regards et tomber de leurs yeux
La malédiction terrible des aïeux !

OLIVIER, à part.

Oh ! je l'embrasserais !... mais mon serment l'exige.

Haut.

Alain, tu ne dois pas être soldat, te dis-je.

ALAIN, avec colère.

Une raison, pour Dieu !

OLIVIER.

Tu ne peux la savoir ;
Mais je suis ton aîné, je remplis mon devoir.

ALAIN, violemment.

Tu sais que nous aimons tous deux la même femme,
Et tu veux m'avilir à ses yeux.

OLIVIER, avec un cri douloureux.

C'est infâme !...
M'accuser !

A part.

Ah ! malheur sur nous ! Il l'aime aussi.

ALAIN.

Qu'en dis-tu? N'ai-je pas vu clair dans tout ceci?
Oui! n'as-tu pas toujours affecté devant elle
De me traiter ainsi qu'un enfant en tutelle,
Capable seulement d'être un joueur de luth?
Tu savais que le seul mérite qui lui plût
Par-dessus tout, c'était une âme téméraire...
Grâce à toi, j'avais l'air d'être un lâche, mon frère,
Et surtout près de vous, mon glorieux aîné!
Répondez maintenant, ai-je bien deviné?

OLIVIER, *avec égarement.*

Alain, tu me fais mal! Cruel enfant, arrête!
Ce dessein monstrueux que ta douleur me prête...

ALAIN, *violemment.*

Allons! je ne suis plus l'enfant que tu trompas.
Jure-moi seulement que tu ne l'aimes pas.

OLIVIER.

Eussions-nous le malheur de l'aimer l'un et l'autre,
Pauvre Alain, quel espoir pourrait être le nôtre,
Puisqu'un désir, au fond de notre cœur caché,
Y mettrait la souillure horrible du péché?
Aux enfants de Mauny les guerres sont funestes,
Et déjà trois de nous sont morts; toi seul me restes.

Vis pour que notre nom subsiste; assez de deuil!
Ne me fais pas pleurer sur un nouveau cercueil.

ALAIN, ironiquement.

C'est trop t'inquiéter, en ta peur fraternelle,
Pour mon corps périssable et mon âme éternelle!
Je veux me battre!

OLIVIER, nettement.

Eh bien! moi, je te le défends!

ALAIN.

Je suis las d'obéir ainsi que les enfants.
J'ai soif de liberté, je pars, et dès cette heure,
Comte, je vais quitter à jamais ta demeure,
Pour respirer ailleurs un air moins énervant!
Du Guesclin voudra bien d'un Mauny pour servant.

OLIVIER, voulant l'arrêter.

Au nom de notre mère!...

Alain le repousse et va pour s'éloigner. Arrivé au fond du théâtre, il s'arrête et jette un long regard autour de lui.

ALAIN.

Adieu, donjon, tourelles,
Créneaux où sont les nids des blanches tourterelles,
Où le lierre grimpant s'émaille de fleurs d'or,
Grands bois où, vers le soir, passe le son du cor,

Vaste plaine où le vent courbe les moissons mûres,
Longs reflets des vitraux sur les vieilles armures
Quand le soleil descend à l'horizon de feu,
Toit paternel, pays de mon enfance, adieu !
Je vous garde en mon cœur, mais je brise vos charmes.
A moi la gloire ! à moi le tumulte des armes !
Recevez aujourd'hui l'adieu de l'orphelin.

A son frère.

Sire comte, salut !

OLIVIER, au désespoir et éclatant en sanglots.

Que Dieu te garde, Alain !

Alain sort.

ACTE DEUXIÈME

LE ROI CHARLES LE SAGE.

La librairie du roi, au Louvre. — Vastes armoires de chêne pleines de manuscrits reliés et roulés. — Instruments de chimie et d'astrologie. — Une table, chargée de livres et de parchemins, et une grande chaire, surmontée des armes de France, au coin d'un grand feu allumé. — Au fond, grande fenêtre avec balcon.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CONNÉTABLE DE FIENNES, vieillard caduc, et portant une grande épée, insigne de son grade. LE COMTE D'AUXERRE, jeune homme magnifiquement vêtu, et BAUDOIN DE HANNEQUIN, grand maître des arbalétriers, jouent aux échecs. Les deux maréchaux D'ANDREHAM ET DE BOUCICAUT causent ensemble. GROUPES DE SEIGNEURS. Quelques-uns des seigneurs portent le collier de l'ordre de l'Étoile.

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM, au maréchal de Boucicaut.

Oui, Boucicaut, je songe à rentrer dans ma terre.
Je trouve humiliant pour l'orgueil militaire
De nous tous, le nouvel usage de la cour :
Je ne puis voir le roi me traiter, en plein jour,

Moi, comte d'Andreham et maréchal de France,
Avec estime moindre et moindre déférence
Que le premier porteur de robe ou d'encrier.

LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT.

Comme toi, maréchal, cela me fait crier.
Hier, n'avons-nous pas vu ce Nicolas Oresme,
Un cuistre à cheveux plats, maigre comme carême,
Lorsque chacun de nous se tenait humble et coi,
Pendant une heure au moins accaparer le roi ?
De quoi lui pouvait-il parler, je vous demande ?

LE COMTE D'AUXERRE, de sa place.

Il traduit Aristote.

Éclat de rire général.

LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT.

Ah ! la besogne est grande !

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM.

N'est-ce donc pas assez de tous ces parchemins ?

Le maréchal désigne du geste les manuscrits qui remplissent les armoires.

LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT.

Le Louvre est encombré d'auteurs grecs et romains,
Qui sentent le fagot et la sorcellerie.

BAUDOIN DE HANNEQUIN, de sa place.

C'est juste !

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM.

Et tous ces clercs que le roi salarie,
Combien nous coûtent-ils ? Par an, deux cents francs d'o
Rien que pour Aristote !

BAUDOIN DE HANNEQUIN, avec stupeur.

Est-ce vrai ?

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM.

Mieux encor.
Le chanoine Dendin, de la Sainte-Chapelle,
Pour traduire... Comment est-ce donc qu'on l'appelle ?
Pé... Pétrarque. C'est ça. Jean Dendin, deux cents franc
Toujours en or !

LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT.

Et puis des frais encor plus grands
Pour les copistes, pour les relieurs, les mages,
Les astrologiens et les tailleurs d'images !
Et j'en passe.

BAUDOIN DE HANNEQUIN.

Après tout, notre sire est savant
Comme un moine vieilli dans la paix du couvent,
Et ne peut sans raison faire autant de dépense.

Laissons-lui ses lettrés. Mais comme moi, je pense,
Vous blâmerez sans doute, au temps où nous vivons,
Les gages et cadeaux qu'il donne à ses bouffons.
Ce Ricquet...

LE COMTE D'AUXERRE.

Hannequin, il ne faut trop rien dire
De celui-là. Ricquet est plaisant, il fait rire;
Et le rire, étant rare aujourd'hui, vaut plus cher.

LE CONNÉTABLE DE FIENNES, se levant furieux.

Ricquet a droit, par an, à six habits de vair,
A quatre chaperons de feutre gris, à trente
Paires de souliers; plus, il perçoit une rente
D'un écu par lion né dans l'hôtel Saint-Paul;
De plus, — et c'est un gain énorme pour ce fol! —
Comme le roi le fit jadis venir de Troye
En Champagne, un édit à ce bouffon octroie
Deux liards par cochon vendu sur le marché.
Son revenu lui vaut autant qu'un évêché
Et suffirait, mort-diable! à solder cent gens d'armes.

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM.

Trop de moines aussi, de célestins, de carmes,
Que sais-je! et pas assez de soldats, pour finir!

SCÈNE II

LES MÊMES, THOMAS DE PISAN, astrologue et médecin du roi, suivi d'un page portant une aiguière et un gobelet sur un plateau, et LE BATARD DE MAREUIL, sous le froc d'un moine bénédictin de l'abbaye de Cluny. Thomas de Pisan tient à la main un manuscrit.

THOMAS DE PISAN.

Un peu plus bas, messieurs! le roi pourrait venir.

LE CONNÉTABLE, aux seigneurs, à voix basse, et désignant Thomas de Pisan et le Bâtard.

Un astrologue, un moine!... Engeance détestable!
Que disions-nous?

THOMAS DE PISAN.

Salut, monsieur le connétable!

LE CONNÉTABLE, d'un ton rogue.

Salut, maître Thomas de Pisan!

Il lui tourne le dos avec insolence, et s'éloigne.

THOMAS DE PISAN, montrant son manuscrit, et avec une joie profonde.

Donc je l'ai,
Ce livre dans lequel tout est amoncelé,
Et qu'il fallait pourtant qu'à la fin je connusse!

Car c'est là le trésor des trésors, dom Paphnuce!
Remerciez donc bien de m'en avoir muni
Mon docte ami, monsieur le prieur de Cluny.

LE BATARD, s'inclinant.

Je n'y manquerai pas.

THOMAS DE PISAN, montrant toujours son manuscrit.

Une œuvre forte et saine!
Oui! la traduction des Canons d'Avicenne
Suivis de son traité du Kitab-el-Chéfà,
Qui de toute science hermétique est l'alpha.
Il ne me manque plus que le Saint-Paradoxe,
Écrit en cent dix-sept chapitres, par Eudoxe,
Abbé mitré de Suze et lecteur du Carmel.

Se tournant vers le page qui se tenait près de lui, l'aiguière à la main.

Mais, page... j'oubliais, mets là cet hydromel.

Le page dépose le plateau sur la table.

LE BATARD.

Le roi serait souffrant, maître?

THOMAS DE PISAN.

Non. Notre sire,
Se sentant chaque soir hypocondre, désire
Prendre pour bien dormir la nuit, ce cordial

Que je compose, avec un soin tout spécial,
De vin blanc que d'un miel parfumé j'édulcore.
Mais, comme on a jadis — et j'en frémis encore —
Attenté par toxique aux jours sacrés du roi...

LE BATARD, d'un ton douteux.

Je le sais.

THOMAS DE PISAN.

Ce hanap est apporté par moi
Dans la chambre où le roi donne son audience,
Et je préviens ainsi tout complot.

LE BATARD, après s'être incliné, à part.

Patience !
Me voici dans la place, et ma vengeance attend.
Qu'auprès de ce hanap je sois seul un instant,
Et je suis curieux de voir, maître astrologue,
Si le ciel te dira les effets de ta drogue !

On entend au dehors une musique bizarre de trompes et de tambourins ; les seigneurs se précipitent sur le balcon.

Ah ! ma jongleuse ! Enfin, l'adroite Déborah
Sur le balcon, avec ses tours, les retiendra.

Il montre Thomas de Pisan.

Si celui-ci pouvait les rejoindre !...

LE COMTE D'AUXERRE, du balcon où il se trouve avec les seigneurs, à Thomas de Pisan.

O miracle !

Maître, venez donc voir cet étrange spectacle :
Une bohème est là qui charme des serpents.

THOMAS DE PISAN, au Bâtard.

Venez-vous, dom Paphnuce ?

LE BATARD, refusant du geste.

Oh ! non ! c'est aux dépens
De son salut qu'on voit ces merveilles maudites.

THOMAS DE PISAN.

Moi, je veux voir.

Aux seigneurs.

Peut-on croire ce que vous dites ?
Quoi ? charmer des serpents !... Comme au temps ancien
Fit Apollonius le Cappadocien !
C'est quelque sacrilège affreux et punissable.

Il se dirige vers la fenêtre.

LE COMTE D'AUXERRE, toujours sur le balcon.

Elle trace à présent des signes sur le sable.

THOMAS DE PISAN.

Oh ! j'y vais. C'est pour sûr un sourat du Khoran.

Il rejoint les seigneurs.

LE BATARD, tirant une fiole de sa poitrine et épiant du regard les seigneurs, qui sont sur le balcon à admirer la bohémienne.

La France cette nuit va changer de tyran ;

Mais elle aura pour roi celui que je patronne,
Et Charles le Mauvais me devra sa couronne!
La chose s'est passée ainsi qu'il le fallait:
Enfin me voilà seul et, dans ce gobelet,
Je n'ai plus qu'à verser cette liqueur qui tue.

Il verse le contenu de la fiole dans le hanap.

Ah! roi Charles, ma tour de Mareuil abattue!
Ah! mes biens confisqués par toi! mon vieux blason
Brisé par le bourreau pour haute trahison!
Ma femme, dont tu prends, par un caprice étrange,
Le parti contre moi!... C'était trop! Je me venge!
Et je me venge bien pour avoir attendu!
Tu foulais le serpent, le serpent t'a mordu!
Et maintenant, partons. J'ai bien rempli ma tâche.
Un bon cheval m'attend au portail Saint-Eustache,
Et demain je serai dans Évreux, où je vais
Apporter un royaume à Charles le Mauvais.

Les seigneurs redescendent, entourant Thomas de Pisan, qui pérore.

THOMAS DE PISAN, d'un ton doctoral.

C'est bien simple, messieurs. De ces quelques syllabes,
Qui sont un talisman vénéré des Arabes,
J'ai clairement compris, moi, qu'à la Chandeleur,
Du sombre accouplement d'une stryge en chaleur
Et d'un bouc, qui n'était que Satanas lui-même,

Sous un gibet, naquit cette fille-bohème.
Ceci bien établi, vous voyez maintenant
Que son pouvoir magique est fort peu surprenant.

TOUS LES SEIGNEURS.

C'est clair.

BAUDOIN DE HANNEQUIN, bas, aux seigneurs, et montrant Thomas de Pisan avec admiration.

Cet homme-là sait tout, messieurs.

TOUS.

Sans doute.

LE BATARD, à Thomas de Pisan.

Je prends congé de vous.

THOMAS DE PISAN.

Mon frère, bonne route!
Baisez pour moi les mains du prieur de Cluny.

Le Bâtard sort.

SCÈNE III

Les mêmes, moins LE BATARD,
puis LE ROI CHARLES V et RICQUET, son bouffon.

LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT,
à Thomas de Pisan.

Ne redoutez-vous point ces sorcières?

THOMAS DE PISAN.

Nenni.
Mais pour ces nécromants on a trop d'indulgence.

LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT.

Un bon fagot aurait raison de cette engeance,
Et si l'on m'en croyait, tous seraient brûlés vifs.

THOMAS DE PISAN.

Ah! moi, d'être inquiet j'ai bien d'autres motifs.

Le Roi paraît au fond appuyé sur Ricquet.

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM.

Vraiment?

THOMAS DE PISAN.

J'observe, ainsi qu'un mage syriaque,
Les constellations du vaste zodiaque,

Chaque nuit, et j'y trouve un sombre pronostic.
Arcturus semble avoir l'œil vert d'un basilic,
Aldébaran rougit, et dans Cassiopée
Je distingue une main brandissant une épée;
Et parfois même — effets encor plus singuliers —
Les nuages ont l'air d'un choc de cavaliers.

Voyant le Roi qui s'avance au milieu d'eux.

Le roi !

Tous s'inclinent.

LE ROI, à Thomas.

Tu disais donc, bon Thomas, que les astres
Nous promettent encor jours de deuil et désastres?

THOMAS DE PISAN.

Oui, Monseigneur, le ciel est sinistre ce soir.
J'y vois du sang.

LE ROI.

Je suis bien las, je veux me seoir.

Il s'assied lentement dans la grande chaire qui est auprès de la table où on a posé le hanap empoisonné. A Thomas de Pisan.

Encor du sang, dis-tu? Quelle terrible année!
Mon père, pour tenir la parole donnée,
Se rendant prisonnier et trépassant là-bas;
Le malheur devant moi se dresse à chaque pas :

Les Jacques, les Anglais, la famine et la peste,
Tout à la fois !

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM.

C'est vrai, Monseigneur, il ne reste
A ce pays vaincu qu'un espoir aujourd'hui :
C'est que Dieu tout-puissant prenne pitié de lui !

LE ROI.

Bien, d'Andreham ! Mettons en Dieu notre espérance.
Il ne peut pas faillir au beau pays de France,
Qu'il a depuis longtemps élu pour champion.

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM, au Roi.

Que n'écrasez-vous donc d'abord ce scorpion
De Navarre ? Nous tous en aurions l'âme en joie.

LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT, au Roi.

Ce présage de sang que le ciel vous envoie
Vous dit de le frapper au plus tôt, ce Mauvais.

Aux seigneurs.

N'est-ce pas, messeigneurs ?

Assentiment général.

LE ROI, tristement.

Oui, si je le pouvais !

LE COMTE D'AUXERRE, vivement.

Mais dites un mot, Sire, et toutes nos épées,
Depuis un si long temps, hélas! inoccupées,
Menaçantes, avec la lueur de l'éclair,
Jailliront à la fois de leurs gaines de fer!

BAUDOIN DE HANNEQUIN, de même.

La mesure est comblée, et tant de félonie,
Gentil roi, ne peut pas demeurer impunie.

LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT, de même.

A défaut des Anglais, nos maîtres par traité,
Et dont il faut subir encor la volonté,
Vous pouvez châtier ce vassal trop rebelle.

LE COMTE D'AUXERRE, de même.

Sire, nous sommes prêts, l'occasion est belle;
Déclarez-lui la guerre et sonnez le tocsin!

LE MARÉCHAL D'ANDREHAM, de même.

En un mois nous allons envahir le Vexin,
Entrer dans sa comté d'Évreux, et que je meure
Si vous ne pouvez pas, Messire, dès cette heure,
Faire remettre à neuf, pour ce fils de Gascon,
Le gibet le plus haut qui soit à Montfaucon!

TOUS, pressant et entourant le Roi.

Oui, la guerre! la guerre!

LE ROI, lentement.

Ah! messeigneurs, la guerre
Coûte beaucoup d'argent, et nous n'en avons guère.
On ne tire plus rien des Juifs et des Lombards;
Les impôts sont déjà bien lourds : de toutes parts
On vient se plaindre à moi des collecteurs de tailles;
Tout est grevé d'un tiers en plus, sauf les futailles;
Le fouage, qu'il eût fallu qu'on dédoublât,
Est à deux francs, messieurs, dans tout le pays plat,
Et monte à quatre francs pour les villes fermées;
Les contributions sont toutes affermées,
Mais c'est le diable pour les lever et cueillir!
Et tout peut d'un instant à l'autre nous faillir.
Les récoltes de l'an dernier sont détestables,
Pas de blé, pas de vin! Et messieurs les Notables
Des États, l'autre fois, me reprochaient encor
D'avoir surélevé la valeur du marc d'or.
Vous voyez, n'est-ce pas? que la simple sagesse
Nous défend, pour longtemps, la plus faible largesse.
La guerre! mais comment payer les batailleurs?...
Il le faut! attendons, messieurs, des temps meilleurs.

Mouvement de dépit chez les seigneurs. Le connétable se détache de leur groupe et vient, en s'inclinant, se poser devant le Roi.

LE CONNÉTABLE DE FIENNES.

Sire, mes cheveux blancs me donneront peut-être

Le droit de faire entendre un avis à mon maître,
En toute humilité... Vous êtes très prudent,
Très avisé, très sage et très bon ; cependant,
Monseigneur, puisqu'avec si grande prud'homie
Vous nous avez prêché l'ordre et l'économie
Pour ce qui se rapporte aux choses des combats,
Je vous demanderai — ne vous offensez pas —
Si ce ne serait point plus juste et méritoire
De rogner sur les gens de plume et d'écritoire ?

LE ROI, avec sévérité et se levant.

Tu viens de me parler d'une étrange façon,
Connétable ! A son roi donner une leçon !...
A tout autre il pourrait en cuire, vieux de Fienne !
Mais je t'excuse, toi. Pourtant, qu'il te souvienne
— Car j'y tiendrai la main tant que je régnerai —
Que le clerc a son prix et doit être honoré
Comme un noble portant le tortil ou le heaume ;
Que tant que sapience aura, dans le royaume,
Sa place au premier rang, ce pays grandira,
Et que, s'il l'en déboute un jour, il déchoira.
— J'ai besoin d'être seul, messieurs. Que Dieu vous garde !

Les seigneurs sortent, après avoir salué le Roi.

LE CONNÉTABLE DE FIENNES, à part, sortant le dernier.

Brave roi Jean ! voilà ce qu'est ton fils... regarde !

SCÈNE IV

LE ROI, RICQUET.

RICQUET, au Roi qui s'est assis de nouveau.

Bons seigneurs!... Des héros! n'est-ce pas, mon cousin?
Si nous étions encor au temps du Sarrasin,
Ils iraient conquérir Rhodes ou Saint-Jean-d'Acre;
Ils ne rêvent que plaie et bosse et que massacre!
Mon oncle, le feu roi, — que Dieu l'ait en son sein!
De son vivant, était comme eux grand assassin :
Il frappait comme un sourd, et d'estoc et de taille,
Navrait cent ennemis... et perdait la bataille!

LE ROI.

Ah! ne plaisante pas sur mon père, bouffon.

RICQUET, exécutant un salut burlesque.

Moi, j'ai pour sa mémoire un respect très profond.
Il dort à Saint-Denis, la grande basilique,
Ayant sur son tombeau le lion symbolique;
C'est bien. Mais, comme lui, si tu veux guerroyer,
Ce n'est pas sur ceux-là qu'il faudra t'appuyer :
Braves soldats, d'accord, mais tristes capitaines!

LE ROI, pensif.

Ce Ricquet a raison.

RICQUET.

Par les fièvres quartaines,
Mon cousin, tu m'as l'air lugubre et marmiteux !
Serais-tu par hasard phlegmatique ou goutteux,
Que ce soir ton esprit à la gaîté rechigne?
Bois donc cet hydromel d'influence bénigne.

Il tend le hanap au Roi.

LE ROI, après avoir pris le gobelet, le repose sur le plateau.

Non! je boirai plus tard; ce soir, je dois veiller.

A part.

Du Guesclin viendra-t-il?

RICQUET.

Je veux, pour t'égayer,
Cousin, et pour chasser ton humeur taciturne,
Te dire mon nouveau lai du Paris nocturne.

Sur un geste affirmatif du Roi, Ricquet chante, en s'accompagnant d'une vielle.

LAI DU PARIS NOCTURNE.

Esprit mobile
Dans un corps fou,
Je cours en ville
Le guilledou,

A minuit, l'heure
Féconde en leurre,
Où le chat pleure
Son miaou!

La lune éclaire
Les hauts greniers,
Ainsi que l'aire
Des froids charniers,
Et, dans sa marche,
Blanchit ton arche,
Vieux patriarche,
Pont-aux-Meuniers!

Profond silence!
Un seul pendu,
Qui se balance
Tout morfondu!...
Là-bas, qui grouille?
C'est la patrouille
Qui scrute et fouille
Un coin perdu.

Passe un ivrogne
Chantant un lai;
C'est — ô vergogne! —
Un frère lai.
Rue Épicière,
Une sorcière,
Nue et grossière,
Monte un balai!...

Mais c'est l'aurore...
A ton lit, fol!
Un rayon dore
L'Hôtel Saint-Paul;
Et des tourelles
Sveltes et frêles,
Les tourterelles
Prennent leur vol.

Après un silence.

Quoi! tu ne souris point! Mon lai te déplaît-il?
Il faut donc que j'épuise, en bouffon très subtil,
De mes petits talents la longue kyrielle.
Tu ne veux plus de vers accompagnés de vielle?
Soit! lisons Cicéron ou d'autres auteurs grecs...
Veux-tu que je te batte au noble jeu d'échecs?
Parle! je dois remplir les devoirs de ma charge.

LE ROI, *songeur, sans répondre.*

Du Guesclin viendra-t-il?

RICQUET.

Ma conscience est large.
Pourtant il faut gagner ses gages. Suis-moi bien :
Je fais hauberts pour lièvre et gants fourrés pour chien;
Je suis bon ventouseur de bœufs et maître-mire
Des chats; et mon talent que le plus on admire,
C'est de faire de l'or, en mêlant les rayons
Du soleil avec les ailes des papillons!
Et, pour désopiler les rates trop farouches,
Cheminant au plafond, je fais la chasse aux mouches.
Choisis, cousin.

LE ROI, *avec impatience.*

Tais-toi!

A part.

Non, il ne viendra pas!
Ce soldat aime mieux servir son duc, là-bas,
Que moi, le triste roi d'une France épuisée.
Que dis-je? mais je suis peut-être sa risée!
Car ma fuite à Poitiers... Ah! cruel souvenir!

Entre le héraut de France.

SCÈNE V

LE ROI, RICQUET, LE HÉRAUT.

LE ROI, apercevant le héraut.

Montjoie!... Enfin!

Avec inquiétude.

Eh bien! il ne veut pas venir?

LE HÉRAUT.

Il est là, monseigneur; il attend.

LE ROI, avec joie.

Bien! Qu'il entre.

Le héraut va ouvrir la porte du fond; Du Guesclin paraît.

LE HÉRAUT, montrant le Roi à Du Guesclin.

Voici le roi.

Le héraut sort.

SCÈNE VI

LE ROI, RICQUET, DU GUESCLIN.

RICQUET, qui est resté en extase devant Du Guesclin, immobile au fond du théâtre.

Grand Dieu! quelle tête! quel ventre!
Mais c'est Polyphémès en personne!

DU GUESCLIN, toisant Ricquet avec mépris.

Quel est
Ce roquet mal plaisant qui me jappe au mollet?
Au large!

LE ROI, à Ricquet.

Laisse-nous.

RICQUET.

Non, c'est Croque-Mitaine!

Ricquet sort, dans une gambade.

SCÈNE VII

LE ROI, DU GUESCLIN.

LE ROI.

Merci d'être venu sans retard, capitaine!
Car cet empressement me prouve un cœur féal.

DU GUESCLIN, avec réserve.

Je vous le devais, Sire, étant votre vassal,
Puisque Charles de Blois, dont je suis l'homme lige,
Comme duc de Bretagne, à vous servir s'oblige.

LE ROI.

Soit! J'espère pourtant que vous venez me voir
Un peu plus par estime encor que par devoir.

DU GUESCLIN, de même.

Je sais ce que je dois, Messire, au Roi de France,
Et j'ai pour lui la plus entière révérence.

LE ROI, à part.

Le début promet peu.

Haut, et se levant.

Sire Bertrand, les rois,
Qui tiennent de Dieu seul leur couronne et leurs droits,

En ont un, le plus grand dont il les investisse,
Mais le plus lourd aussi, c'est de faire justice.
Si frapper un coupable est souvent douloureux,
En revanche, parfois, il est bien doux pour eux
De faire rejaillir l'éclat qui les entoure
Sur les hautes vertus, l'honneur et la bravoure.

DU GUESCLIN, à part.

Humph! aux bords de la coupe il met beaucoup de miel!

LE ROI, prenant la main de Du Guesclin.

Messire Du Guesclin, je rends grâces au ciel
De serrer cette main qui vaut toute une armée.

DU GUESCLIN, s'inclinant.

Sire!...

LE ROI.

Je vous connais déjà... La renommée
M'a dit votre vaillance et vos rudes exploits.
Je sais vos coups de main, vos sièges, vos tournois...
Chef aussi prévoyant que soldat intrépide,
Vous avez l'esprit sûr et le coup d'œil rapide;
Du moindre de vos gens vous connaissez le nom;
Et de fiers chevaliers suivent votre pennon
Sur les routes, d'Anglais meurtris toutes jonchées.
Ah! vous mèneriez bien de grandes chevauchées,
Bertrand, et ce serait un plaisir non pareil

Que de vous voir conduire, un jour, au grand soleil,
Une procession de quelques mille lances!
Puis enfin, dans nos temps, où sous les violences
Le populaire souffre et succombe à moitié,
Ce qui vous rend pour moi plus digne d'amitié,
C'est que pour les petits vous êtes pitoyable
Et qu'à la pauvre gent taillable et corvéable
Vous savez de la guerre alléger le fardeau.
Ainsi que Saint Martin partageant son manteau,
On vous a vu souvent, vous, noble sans fortune,
Après votre butin donner votre pécune,
Et montrer devant tous que cette main, ô preux!
Si terrible à l'Anglais, est douce aux malheureux.

DU GUESCLIN.

Sire, vous me comblez; mon mérite est bien mince.
J'étais déjà payé par l'estime du prince
Que je sers, le bon duc de Bretagne; et le roi,
En me traitant ainsi, fait beaucoup trop pour moi.

LE ROI.

Non pas... Vous aimez fort ce cher duc de Bretagne?

DU GUESCLIN.

Sire, depuis vingt ans, sous lui je fais campagne,
Et c'est Charles de Blois qui m'arma chevalier.

LE ROI.

Vos services, de plus, ont dû bien vous lier,
Et je trouve entre vous l'amitié naturelle.
J'aime Charles, et j'ai soutenu sa querelle
Contre Jean de Montfort, à propos du duché,
Différend qui, d'ailleurs, n'est pas encor tranché,
Et que nous reprendrons dans un moment propice.

Brusquement.

Si l'on vous proposait de quitter son service?

DU GUESCLIN.

Moi!

LE ROI.

Sans vous employer pour cela contre lui.

DU GUESCLIN, *lentement, après un silence.*

Le maître sous lequel je combats aujourd'hui,
Soutient, le fer en main, sa cause qu'il sait bonne.
C'est un héros! jamais l'espoir ne l'abandonne;
Montfort peut triompher : nul revers ne l'abat.
Il est prêt, vienne l'heure, à mourir en soldat;
Il ne fuit pas; il n'est danger dont il ne rie;
Il déteste l'Anglais, bourreau de sa patrie;
Et je ne connais pas, pour être son égal,
De plus fier chevalier, fût-il de sang royal.

Si j'en rencontrais un, par grand hasard, peut-être
Consentirais-je alors à le prendre pour maître.

LE ROI, avec colère.

Assez!... Je comprends trop ta pensée, et ce ton
D'ironie est mal fait pour toi, rude Breton.
Parle franc. En ton roi tu n'as pas confiance :
Tu n'as pas oublié l'instant de défaillance
Du dauphin et sa fuite à Poitiers... Ai-je tort?

DU GUESCLIN, simplement.

Monseigneur, j'ai bravé souventes fois la mort,
Et je puis, tellement la chair est tyrannique,
Avoir aussi demain mon heure de panique.

LE ROI.

Que peux-tu donc alors me reprocher?

DU GUESCLIN, avec embarras.

Moi?... Rien,

Sire.

LE ROI, impérieusement.

Assez de détours! Je le veux, parle.

DU GUESCLIN.

Eh bien!

Puisque vous exigez qu'avec toute franchise,
Et me faisant l'écho d'un peuple, je vous dise

Ce qu'il pense en secret de ce roi de trente ans
Qui devra gouverner ce pays si longtemps,
Je parlerai. — Sachez que tous, dans ce royaume,
Le paysan qui veille en tremblant sous le chaume
Sur sa pauvre récolte et ses maigres troupeaux,
Et qu'accablent encor la dîme et les impôts;
Le bourgeois, casque en tête et portant hallebarde,
Que la rigueur des temps force à monter la garde
Aux portes de sa ville où l'Anglais peut entrer;
Le marchand voyageur qui craint de rencontrer
Sur les chemins déserts quelque male aventure,
Et qui, la nuit venue, excite sa monture;
Tous, bourgeois et manants, et surtout les vaincus,
Vos nobles, dont la honte a terni les écus,
N'ont qu'un vœu, dont il faut qu'un souverain s'enquerre,
Un vœu d'enthousiasme et de haine : la guerre!

LE ROI, avec une joie mal contenue.

Tu crois?

DU GUESCLIN.

Depuis huit ans, on n'attend qu'un signal
Pour expulser l'Anglais du sol national
Qu'il dévaste du droit des anciennes défaites;
Et c'est depuis ce temps, Monseigneur, que vous êtes
Le maître en cette France. Or, avez-vous rien fait
Pour qu'elle pût jeter le cri qui l'étouffait?

Non. — Pour entretenir ce levain de rancune,
Quelle fière parole avez-vous dite? Aucune. —
Lorsque se soulevait un grand seigneur terrien,
L'assistiez-vous? Jamais. — Donc rien, et toujours rien!
Sans perdre tout espoir, on se lasse; et la France
Vous accuse, à la fin, de trop d'indifférence.
Je ne vous juge point; mais, soldat qui les hais,
Je reste où l'on combat encore les Anglais.

LE ROI, qui a écouté Du Guesclin sans manifester aucun sentiment, reprend avec tristesse et comme se parlant à lui-même :

Donc, il refuse; donc, Du Guesclin m'abandonne.
Soit, adieu! Ce n'est pas que la chose m'étonne :
Il en est déjà tant qui ne m'ont pas compris.

D'une voix profonde.

Courbe-toi de nouveau sous le vent du mépris,
Roi maudit! et, soufflant ta lueur de génie,
Reprends tes jours de deuil et tes nuits d'insomnie.
Mais non; je veux dormir. Du Guesclin seul pouvait
Chasser le rêve affreux qui hante mon chevet :
La France agonisant et me criant : « A l'aide! »
Je vais donc encor voir ce spectre qui m'obsède
Tordre ses bras sanglants, et l'entendre gémir!
Non! viens, philtre sauveur... Dormir! je veux dormir.

Il vide d'un trait le hanap empoisonné.

DU GUESCLIN, à part.

Quelle immense pitié s'émeut donc dans mon âme?
Ah! pauvre jeune prince!

LE ROI, avec terreur.

Ai-je bu de la flamme?
J'ai senti ces douleurs une première fois...
Ah! je reconnais là ton œuvre, ô Navarrois,
Et ton poison, danger qui sur moi toujours plane!

DU GUESCLIN, épouvanté.

Sire, que dites-vous?

LE ROI.

Bertrand, cette tisane
Contenait du poison, te dis-je!

DU GUESCLIN.

Dieu très haut!
Un tel crime...

LE ROI.

En voici la preuve, vois plutôt!

Il jette au feu le fond du hanap; une flamme verte jaillit.

DU GUESCLIN, voulant s'élancer au dehors.

Au secours! au secours! Je vais...

LE ROI, l'arrêtant.

C'est inutile.
Je connais dès longtemps le venin du reptile,
Mais, contre tout boucon ou toxique, j'ai là

Tirant une fiole de son sein.

L'antidote fameux de Pèdre d'Avila.

DU GUESCLIN.

Buvez donc sur-le-champ! Buvez!

LE ROI, impassible.

Non!... Tout à l'heure.

DU GUESCLIN.

Oh! par grâce!...

LE ROI, amèrement.

Eh! qu'importe après tout que je meure?
Car, tu l'as dit, Bertrand, je suis un mauvais roi...
— Et si c'est Dieu qui veut vous délivrer de moi?

DU GUESCLIN, suppliant.

Mon maître, au nom de tous les bons Français ensemble,
Oh! vivez!

LE ROI, lui saisissant la main.

Vois d'abord, soldat! si ma main tremble.

DU GUESCLIN.

Oh ! pardon à genoux, mon seigneur vénéré !

LE ROI, lui montrant le flacon.

Tu vois ! je tiens ma vie... Eh bien ! je ne vivrai
Qu'après t'avoir prouvé que j'en suis vraiment digne. —
Sois sans crainte d'ailleurs : cette liqueur maligne
Est lente à vous donner la mortelle torpeur. —
J'ai la mort dans le sang, et je n'en ai pas peur.

DU GUESCLIN.

Sire, c'est héroïque, et j'admire.

LE ROI, lentement d'abord, puis s'animant peu à peu.

Ah ! l'on trouve
Que je n'excite pas la colère qui couve ;
Et mes braves sujets, contre moi maugréant,
Me traitent de couard et de roi fainéant !
Eh bien ! toi qui te rends ici leur interprète,
Sache ce que j'ai fait et tout ce que j'apprête ;
Et quand tu connaîtras mes actes et mes vœux,
Tu pourras me traiter de lâche... si tu veux.
Après Poitiers — j'avais dix-huit ans ! — on me donne
La régence de France et presque la couronne.
Tu sais à quel moment ! Les trois quarts du pays
Par l'Anglais, enivré de victoire, envahis,
Et la paix à signer — je pleure, quand j'y pense,

A cette paix ! — et pour cette énorme dépense,
Les États Généraux refusant le crédit !
Puis, c'est le Navarrois, et ce Marcel maudit
Excitant contre moi l'émeute et sa colère :
Mon palais envahi par le flot populaire,
Mon front royal coiffé d'un bonnet odieux,
Et mes deux maréchaux égorgés sous mes yeux !
Enfin, la Jacquerie et les châteaux en cendre,
Paris qui me repousse et que je dois reprendre,
Les Anglais, à l'affût de toute trahison,
Attendant le moment d'agir, et le poison
Qui, quelque jour, peut bien me tuer par surprise !...
Je n'ai pas trente ans...

Il ôte son bonnet.

Vois ! ma tête est toute grise.

DU GUESCLIN.

L'heure passe ; buvez, Monseigneur !

LE ROI, froidement.

J'ai le temps !
Voici ce que j'ai fait, moi, pendant ces huit ans :
Les Jacques sont vaincus ; l'émeute est terrassée ;
Et je puis maintenant reprendre la pensée
Que je gardais, ardente, aux jours les plus mauvais !
Ah ! vous m'avez cru tous endormi ? Je rêvais,

Et mon rêve était plus sublime que le vôtre!
Oui, ce noble pays, où l'étranger se vautre,
Où tout est maintenant misère et désarroi,
Ce grand pays que j'aime et dont Dieu m'a fait roi,
— Entends-tu bien, toi, qui de m'aider as vergogne? —
Je voulais, de Dunkerque à la mer de Gascogne,
Que de la fange anglaise il fût débarrassé,
Comme la plage après que le flot a passé!

DU GUESCLIN.

Par saint Kado! voilà des paroles royales!

LE ROI.

Tu ne soupçonnais point mes ardeurs martiales?
C'est vrai! je les gardais en moi-même, songeant
Qu'il me fallait un chef habile et de l'argent,
Pour conduire au succès cette vaste entreprise.
Écoute! lentement j'amasse et thésaurise.
A présent, j'ai de l'or, — pas beaucoup, mais assez! —
Quant au chef, ce devrait être moi; mais je sais
Que je ne pourrais pas!... Vois ma mine flétrie;
Regarde! Suis-je né pour la chevalerie?
Une armure m'étouffe, et ce bras faible et gourd
Trouve, hélas! qu'une épée est un fardeau trop lourd.
Aussi, j'ai dû chercher un autre capitaine
Qui rendît pour les lys la victoire certaine.

Je savais ta vaillance et ta haute vertu,
Et je t'ai fait venir pour te dire : « Veux-tu? »

DU GUESCLIN, tombant à genoux.

Sire, vous êtes grand! J'accepte et je vous aime!

LE ROI, vidant la fiole.

Je vivrai donc... Viens dans mes bras!

Le Roi et Du Guesclin s'embrassent.

Dès ce jour même,
Nous allons commencer notre œuvre. Tu verras!
Je serai la pensée, et tu seras le bras.
Et je sens naître en moi cette mâle assurance
Qu'à nous deux nous allons ressusciter la France!

Il va au fond, et appelle les seigneurs qui sont restés dans l'antichambre.

Entrez tous!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, TOUS LES SEIGNEURS, RICQUET.

LE ROI, aux seigneurs.

Je m'en vais vous causer grand plaisir.
Vous vous plaigniez tantôt d'avoir trop de loisir,

Eh bien! soyez contents. Dès ce jour, je déclare
La guerre à mon cousin Charles, roi de Navarre,
Et vous donne pour chef Du Guesclin, que voici !

LES SEIGNEURS, tirant leurs épées et entourant Du Guesclin.

Montjoie et Saint Denis !

DU GUESCLIN.

Messeigneurs, grand merci !

Au roi.

Sire, par cette épée et devant Dieu, je jure
Qu'après avoir vengé votre récente injure
Nous chasserons l'Anglais !

LE ROI.

Bien ! J'accepte ta foi.

DU GUESCLIN, aux seigneurs.

Ou bien nous serons morts, messieurs.

TOUS LES SEIGNEURS, brandissant leurs épées.

Vive le Roi !

ACTE TROISIÈME

LES ANGLAIS EN FRANCE

Le camp des Anglais, devant Hartecelle. — Au fond, vaguement aperçu, le château assiégé, derrière lequel le soleil se couche. — Sur une élévation, à gauche, deux grosses tours de guerre en charpente, montées sur roues. — Au pied de l'élévation, deux barils de poudre, un canon primitif en bois, cerclé de fer. — Faisceaux d'armes, drapeaux, feux de bivouac, etc...

SCÈNE PREMIÈRE

UN CAPITAINE, BARDOLPH, sergent; JACKSON, archer; PATRICK, goujat irlandais; UNE SENTINELLE, Soldats.

Au lever du rideau, la scène présente l'animation d'un camp. Des soldats, autour du feu, font la soupe. D'autres jouent aux dés sur un tambour. Une sentinelle, avec son arbalète, veille auprès des tours de guerre. C'est le soir, à l'heure qui précède le crépuscule.

PATRICK, à l'archer Jackson, tout en tournant une cuiller dans la marmite.

Par le grand saint Patrick! pour notre brave troupe,
Ami Jackson, je fais une bien maigre soupe,
Aujourd'hui... Seulement un chou, quatre navets,
Et deux rats d'eau!... Vraiment, ce sera bien mauvais.
Et pourtant la cuisine est un art où j'excelle.

L'ARCHER JACKSON.

Ah! Patrick, maudit soit le siège d'Hartecelle!
C'est tout ce que j'ai pu trouver dans le pays.

LE CAPITAINE, s'approchant.

Allons! ne grognons pas.

L'ARCHER JACKSON.

Capitaine!...

LE CAPITAINE.

Obéis.
Quand le chef a parlé, le soldat doit se taire.
Lord Chandos — Dieu le garde à la vieille Angleterre! —
Veut prendre ce château. C'est dur, mais tôt ou tard
Nous le prendrons.

LE SERGENT BARDOLPH.

D'accord! mais c'est pour le Bâtard
De Mareuil que travaille ici l'armée anglaise;
C'est pour que ce Français puisse, tout à son aise,
Se venger de sa femme et vivre dans son bien...
Capitaine, tandis que nous, nous n'aurons rien,
Puisqu'on a défendu d'avance le pillage.

L'ARCHER JACKSON.

On ne bataille plus suivant l'ancien usage...
Empêcher tout larcin sous peine du licol!

LE SERGENT BARDOLPH.

Dépouiller le vaincu, cela n'est pas un vol.
Et d'ailleurs, le pillage est le seul patrimoine
Du soldat. S'il en est ainsi, je me fais moine.

PATRICK.

Leur métier est meilleur, car les moines sont gras.

Montrant sa marmite, d'un air piteux.

Ici, quatre navets, un chou rouge et deux rats!...
Décidément ce siège est rude.

LE SERGENT BARDOLPH.

Capitaine,
On est, sur Du Guesclin, sans nouvelle certaine.
Quand il eut réuni tout son monde à Guingamp,
On sait qu'un beau matin il a quitté le camp.
Mais qu'est-il devenu?

LE CAPITAINE.

Ceci me semble louche,
Et je suis inquiet quand Du Guesclin découche.
Ah! la fortune tourne; et tout a bien changé
Pour les Français, depuis qu'ils ont cet enragé!...
Nous perdons du terrain dans la nouvelle guerre...
Du Guesclin disparu ne me rassure guère,
Car c'est pour nous donner encore de l'ennui.

L'ARCHER JACKSON.

Qu'un trait d'arc seulement me sépare de lui,
Et je garde pour lui ma flèche la plus sûre!...

LE CAPITAINE, indigné.

Plaise à Dieu que jamais une telle blessure,
Venant de loin, n'atteigne un si preux chevalier!...
Il est fait pour mourir en combat singulier,
Par l'épée ou la hache, et d'une main illustre,
Et non comme un manant, sous la flèche d'un rustre,
Car c'est un ennemi glorieux!

PATRICK, tournant la soupe.

Approuvé!

LES AUTRES, riant.

Ah! Patrick!

PATRICK, sa cuiller à pot à la main.

Je suis noble, étant enfant trouvé.

LA SENTINELLE.

Le général!

LE CAPITAINE.

Voici Chandos et son escorte:
Tous à vos rangs!

SCÈNE II

LES MÊMES, LORD JOHN CHANDOS, gouverneur de Guyenne; LE BATARD DE MAREUIL, SEIGNEURS ET HOMMES D'ARMES.

A l'entrée de Chandos, les soldats se rangent en silence sur les deux côtés de la scène. Chandos entre en parlant au Bâtard de Mareuil; il est suivi d'une brillante escorte de gentilshommes; un page porte son casque sur un coussin.

LORD JOHN CHANDOS, au Bâtard.

C'est trop d'insistance. Il importe,
Messire de Mareuil, que ce siège damné,
Si dur pour mes Anglais, soit bientôt terminé.
J'ai déjà fait beaucoup. Si le prince de Galles,
Qui s'intéresse à vos querelles conjugales,
Voulut, récompensant vos services anciens,
A vos quelques soldats joindre nombre des siens,
Je ne dois pas pourrir, moi, devant Hartecelle.

LE BATARD.

Pourtant, mylord,...

LORD JOHN CHANDOS.

Demain, à cette citadelle
Je donnerai l'assaut, dès l'aube.

LE BATARD.

Cependant
Un assaut est coûteux, et peut-être imprudent.
Encor deux ou trois jours d'attente, et la famine…

LORD JOHN CHANDOS.

Non! J'ai fait préparer tous les travaux de mine;
Demain, on roulera ces tours auprès des murs…
L'une renfermera nos hommes les plus sûrs,
Qui pourront, sans échelle et de sa plate-forme,
Atteindre les créneaux; l'autre, un amas énorme
De fagots imprégnés de résine et de poix,
Afin d'incendier la porte; et cette fois,
A moins que de là-haut un secours ne lui vienne,
Avant la fin du jour la place sera mienne.

LE BATARD.

Vous êtes un très grand capitaine, mylord,
Et vous fûtes toujours heureux; mais si le sort
Faisait (à Dieu ne plaise!) échouer l'escalade?
Permettez que j'insiste et vous en dissuade,
Car, enfin, ils n'ont plus de vivres, je le sais.
Attendons! et trois jours ne seront point passés,
Qu'Olivier de Mauny, mettant bas son audace,
Vous rendra son épée et les clefs de la place.

LORD JOHN CHANDOS.

Si l'assaut manque, soit! nous emploîrons la faim;
Mais c'est à contre-cœur, vous dis-je, car enfin
— Je ne prends pas souci de votre affaire intime —
Cet Olivier a su mériter mon estime;
Et contre un tel vaillant, je ne puis l'oublier,
La famine n'est pas l'arme d'un chevalier.

LE BATARD.

Mais, mylord...

LORD JOHN CHANDOS, impérieusement.

C'est assez!

Au capitaine.

Vos machines sont prêtes,
Capitaine?

LE CAPITAINE.

Oui, mylord, et nous aussi.

LORD JOHN CHANDOS.

Vous êtes
Sûr de vos hommes?

LE CAPITAINE.

Sûr.

LORD JOHN CHANDOS.

Bon!

LE CAPITAINE.

Cet assaut, pour quand?

LORD JOHN CHANDOS.

Au petit jour.

LE CAPITAINE.

C'est bien.

LORD JOHN CHANDOS.

Et quoi de neuf au camp?

LE CAPITAINE.

Rien. Quelques paysans, arrêtés sur la route,
Armés sous leurs sarraux et qui voulaient sans doute
Pénétrer dans la ville.

LORD JOHN CHANDOS.

Et qu'en avez-vous fait?

LE CAPITAINE.

Ils sont là. Tout d'abord j'ai pensé qu'on devait
Les brancher...

LORD JOHN CHANDOS.

Auraient-ils fait de l'espionnage?

LE CAPITAINE, légèrement.

Non! mais comme ils rôdaient dans tout le voisinage

Et que ce sont des gens du peuple, je voulais,
A tout hasard...

La nuit vient peu à peu.

LORD JOHN CHANDOS.

Allons! Mortimer, lâchez-les.
Quand même au fond du cœur ils nous seraient hostiles,
Pauvres hères! leurs morts nous seraient inutiles.

Aux soldats.

L'assaut demain, garçons! et qui craint pour ses os
N'a qu'à rester au camp.

LES SOLDATS.

Hurrah! Vive Chandos!

LORD JOHN CHANDOS, au capitaine.

Veillez bien sur ces tours et ces barils de poudre.

A sa suite.

Allons, mylords!

Il sort, suivi du Bâtard et des gentilshommes de son escorte.

SCÈNE III

LES PERSONNAGES de la scène première, puis MARGOT, LIÉNARDE et autres RIBAUDES.

LE SERGENT BARDOLPH.

Eh bien! on va donc en découdre,
Capitaine!

L'ARCHER JACKSON, à Patrick.

Patrick, rallume donc le feu.

LE CAPITAINE.

Allons! garçons, pour nous ragaillardir un peu,
Qu'on roule un tonneau d'ale ici! Je paye à boire.

LES SOLDATS.

Hurrah!

LE CAPITAINE.

Mais il est tard et la nuit devient noire;
Des torches! Et soyons sur nos gardes.

On allume les torches. Les ribaudes entrent et se répandent parmi les groupes.

PATRICK, les apercevant.

Amis,
La veille d'un combat, l'amour est bien permis,
Et je vais consacrer cette heure à mon amante.

Il va vers les ribaudes.

LE CAPITAINE, à une ribaude.

Bonjour, Margot!... Toujours éveillée et charmante!

MARGOT, saluant.

Capitaine!

LE CAPITAINE.

Voici mon genou, viens t'asseoir.
Nous nous battons demain, et c'est fête ce soir.

MARGOT.

Nous en sommes?

LE CAPITAINE.

C'est clair.

LIÉNARDE, à Patrick.

Patrick, un verre d'ale!

PATRICK, lui présentant un gobelet.

Liénarde, m'as-tu toujours été fidèle?

LIÉNARDE, le souffletant.

Insolent!

LE SERGENT BARDOLPH.

Écoutons, amis! Arabella
Va dire sa ballade!

On fait le cercle autour d'une ribaude.

ARABELLA.

BALLADE

DE LA BELLE FILLE HOSPITALIÈRE AUX GENS D'ARMES.

Belle fille à l'amour idoine,
De ma fenêtre en floraison,
Je vois souvent clerc ou chanoine
Rôder autour de ma maison.
Mais aucun, blondin ou grison,
Portant froc ou robe drapée,
Ne me dira son oraison :
Je n'aime nuls que gens d'épée.

Le butin est leur patrimoine,
Aussi donnent-ils à foison
Escarboucle, onyx ou sardoine,
Et drap fin du pays frison.
De vieux vin et de venaison
On fait près d'eux franche lippée,
Et leur cœur est comme un tison.
Je n'aime nuls que gens d'épée.

Alexandre de Macédoine
Vit Thalestris en pâmoison;
Cléopâtre adorait Antoine;
Médée a brûlé pour Jason
Qui conquit la blonde toison;
Othon fut chéri de Poppée :
Et voilà pour quelle raison
Je n'aime nuls que gens d'épée.

ENVOI

A mylord John Chandos.

Prince, pour toute une saison,
Votre troupe est ici campée;

J'élis près d'elle garnison :
Je n'aime nuls que gens d'épée.

Au moment où Arabella vient de terminer sa chanson, on entend le cri de la sentinelle.

LA SENTINELLE.

Arrête! Qui va là?

Mouvement général. — Entre Du Guesclin, déguisé en vieux marchand et monté sur un âne, dont le bât supporte deux paniers pleins de victuailles et de bouteilles. — Alain, également vêtu comme un jeune courtaud de boutique, conduit l'âne par la bride. — Ils sont amenés par quelques archers.

SCÈNE IV

Les mêmes, DU GUESCLIN, ALAIN,
UN ARCHER.

L'ARCHER, entrant.

Amis. — Et je ramène une bonne capture.

DU GUESCLIN, d'une voix nasillarde,
avec une terreur grotesque.

O monsieur mon patron, grand saint Bonaventure,
J'agonise de peur, intercédez pour moi!
Et vous aussi, grand saint Polycarpe!

L'ARCHER, durement.

Oh! tais-toi!

LE CAPITAINE.

Un prisonnier?

L'ARCHER, riant.

Un gros.

LE CAPITAINE, à Du Guesclin.

Viens çà, qu'on t'interroge!

DU GUESCLIN, continuant à gémir.

O grands saints oubliés dans le martyrologe,
Aidez-moi, vous aussi!

LE CAPITAINE.

Silence!

A l'archer.

Où l'as-tu pris?

L'ARCHER.

Sur la route, ici près; et je crois qu'il est gris,
Car il prétend rentrer, malgré nous, dans la ville.

DU GUESCLIN, feignant d'être ahuri.

Vous aurais-je parlé de façon incivile,
Monsieur l'archer? Je suis un marchand ambulant,
Un pauvre homme, qui vais offrir à tout chaland
Mes produits. Et voilà mon ânesse chargée...
Et je ne savais pas cette ville assiégée.
Je voyageais avec Tiennet, mon apprentif...
Messieurs, ayez pitié de moi, faible et chétif!

LE CAPITAINE, avec méfiance.

Et si, comme espions, à quelque bonne corde
Je vous faisais suspendre un peu ?

DU GUESCLIN.

Miséricorde !
Que me dites-vous là ? Nous sommes innocents,
Monsieur le capitaine anglais.

LE CAPITAINE.

Allons ! descends.

Du Guesclin descend de son âne.

Mais voilà des paniers bien garnis... Qu'on les fouille !

DU GUESCLIN, désolé.

Ma marchandise ! A l'aide ! au meurtre ! On me dépouille !
On me ruine ! Hélas !

PATRICK, fouillant dans les paniers de l'âne.

Ah ! le butin est bon,
Capitaine. Du vin, des poulets, un jambon,
Des andouilles, une oie, et ce large fromage !

DU GUESCLIN.

Ils prennent tout !

PATRICK, raillant.

Non pas. Tu nous en fais hommage.

Les soldats se partagent les vivres en riant.

DU GUESCLIN, avec tristesse.

Mais donnez-nous du moins une place au repas.

LE CAPITAINE.

Qu'on lui laisse sa part!

A Du Guesclin.

Allons! ne te plains pas.

Montrant Alain.

Mais quel est ce petit drôle?

DU GUESCLIN.

Un enfant novice,
Sous mon aile élevé loin du monde et du vice,
Comme David enfant par le vieux Samuel.

PATRICK, grossièrement, à Du Guesclin.

Je comprends. Ton bâtard?

DU GUESCLIN.

Mon bâtard! Juste ciel,
Permettrez-vous longtemps que des choses pareilles
De cet agneau sans tache offensent les oreilles?

Tableau animé. — Les soldats mangent et jouent avec les ribaudes. Dans un coin à droite, Du Guesclin et Alain s'assoient sur un tertre et mangent.

LE CAPITAINE, à Du Guesclin.

Assez! Vous devriez être encor bien contents.

Si l'on vous garde ici, ce n'est pas pour longtemps;
Demain nous entrerons dans cette place forte,
Nous, par la brèche, et vous ensuite par la porte!

Il le quitte et rejoint les soldats.

DU GUESCLIN, à part.

Par saint Kado! j'arrive à temps.

ALAIN, bas, à Du Guesclin.

Vous l'entendez,
Messire! à cet assaut ils se sont décidés.
Ah! Clotilde!... Et ne rien pouvoir! Retard funeste!
Tout est perdu!

DU GUESCLIN, de même.

Du calme, enfant! la nuit nous reste;
Et nous allons tâcher d'en tirer bon parti.

ALAIN.

Comment?

DU GUESCLIN.

J'ai tout quitté quand tu m'as averti
Qu'Olivier se trouvait dans cette forteresse,
Bloqué par ces maudits Anglais. Le temps nous presse,
Agissons. Nous tentons un coup très hasardeux.
Mais tu m'as l'air d'un gars intrépide; à nous deux
Nous inventerons bien... Attends, que j'examine...
D'abord, l'assaut... et puis, sans doute, la famine

Là-bas… Occupons-nous de ces tours que voilà,
Et qui m'ont l'air…

Voyant un archer s'approcher d'eux.

On nous écoute…

Haut.

In sæcula
Sæculorum. Amen!

L'ARCHER, à Jackson.

Le marchand dit ses grâces.

DU GUESCLIN, bas.

C'est tout ce que je sais en latin.

LIÉNARDE, à Patrick, dans le fond.

Tu m'embrasses
Encor, vilain Patrick!

PATRICK.

Toujours!

LE SERGENT BARDOLPH, à voix basse.

Allons, du vin!

MARGOT, au bras du capitaine, passant.

Voyez-vous! moi, je suis fille d'un échevin
Ayant pignon sur rue, et je n'étais pas née
Pour ce métier.

LE CAPITAINE.

Comment! tu plains ta destinée
Et je t'aime, méchante!

Ils s'éloignent.

DU GUESCLIN, bas, à Alain.

Ils deviennent grivois.
Le vin d'Anjou produit son effet, je le vois.
S'ils pouvaient se soûler!...

LES SOLDATS, buvant.

A Chandos!

LE CAPITAINE.

Eh! mes drôles,
Qui veut vingt coups de nerf de bœuf sur les épaules,
N'a qu'à boire un peu plus qu'il ne peut en porter.

PATRICK, à part.

Le capitaine est dur.

DU GUESCLIN, bas.

Il n'y faut plus compter.
Soit! Autre chose, alors!

Il se lève et s'adresse au capitaine.

Illustre homme de guerre,
Vous excuserez bien un soin aussi vulgaire,
Mais où coucherons-nous cette nuit?

LE CAPITAINE.

Comme nous,
Par terre.

DU GUESCLIN.

Ah! mais le sol est un lit fort peu doux.
Je suis pieux : c'était hier vigile et jeûne;
J'ai jeûné, je suis faible, et je ne suis plus jeune!

LE CAPITAINE.

Eh bien! tu t'étendras sur la paille, tout près
De ces barils. Mais prends bien garde, ou tu pourrais,
Si par hasard le feu prenait après ta couche,
Mon brave homme, sauter en l'air comme une mouche.

DU GUESCLIN.

Ah! grand saint Barnabé! quel produit de l'enfer
Renferment ces petits tonneaux cerclés de fer?

LE CAPITAINE.

C'est de la poudre.

DU GUESCLIN.

Hein? Qu'est-ce que de la poudre?

LE CAPITAINE.

C'est comme qui dirait une espèce de foudre,
Qu'on lance aux ennemis par ce bâton à feu,
Autrement dit, canon ou bombarde!

DU GUESCLIN, avec terreur.

Grand Dieu!

On entend au loin un roulement de tambour.

LE CAPITAINE.

Garçons, le couvre-feu! Çà, renvoyez les femmes.

PATRICK.

Ah! si tôt!

Les ribaudes sortent.

LE CAPITAINE.

Éteignons les torches et les flammes,
Et qu'on se couche!

DU GUESCLIN, à part.

Enfin!

PATRICK.

Je vais rêver de toi,
Liénarde!

LE CAPITAINE, à Du Guesclin, qui s'étend sur la paille avec Alain.

Marchand, tâche de rester coi
Sur ta litière. Et vous, mes braves, à vos tentes!
— Ne cherche pas à fuir, toi, car si tu le tentes,
D'un carreau d'arbalète envoyé dextrement...

Montrant la sentinelle.

Ce garçon t'ouvrira le ciel, sans sacrement.

A la sentinelle.

Tu m'entends ! Bonne nuit, mes enfants, et qu'on veille !

Le capitaine sort. — Les soldats rentrent sous leurs tentes. — La scène est très faiblement éclairée par le foyer mourant. — Du Guesclin et Alain sont couchés dans la paille, à droite. — La sentinelle veille auprès des machines et se promène de long en large. — Profond silence.

SCÈNE V

DU GUESCLIN, ALAIN, LA SENTINELLE.

DU GUESCLIN, se levant à demi, à Alain, d'une voix très basse.

Plus personne ! Petit, approche ton oreille,
Et parlons-nous tout bas. Mon plan est fait. Il faut
Brûler ces tours !

ALAIN.

Comment ?

DU GUESCLIN.

Malheureux ! pas si haut !...
Nous avons deux barils de poudre, de la paille
Et du feu.

ALAIN.

Je comprends.

DU GUESCLIN.

Silence ! Il faut qu'on aille
D'abord jusqu'au foyer, puis jusqu'à ces barils,
Enfin jusqu'à ces tours.

ALAIN.

C'est bien.

DU GUESCLIN.

Que de périls,
Enfant !

ALAIN.

Qu'importe? Allons !

DU GUESCLIN.

Ah ! l'heure est solennelle !
S'il fallait seulement tuer la sentinelle,
J'ai ma dague. En un tour de main ce serait fait.
Mais ce soldat pourrait appeler...

ALAIN.

En effet.
Alors?...

DU GUESCLIN.

Il va falloir le tuer sans qu'il crie,
Voilà tout.

ALAIN.

Je suis prêt !

DU GUESCLIN.

Oh! pas d'étourderie!
Rampons vers lui comme un renard dans un sillon;
Un seul coup de poignard, et ma main pour bâillon!
Ce repli de terrain nous sert; la nuit est brune.
Il ne nous verra point. Au soldat!

La lune paraît.

Ah! la lune!

Silence. — La lune disparaît derrière un nuage.

Bon voyage, madame! et ne revenez pas...
Devant les tours, tu vois bien ce tertre là-bas?
Il y faut arriver sans bruit, à quatre pattes.

ALAIN.

C'est bien!

A part.

Je ne veux plus, ô mon cœur, que tu battes!

DU GUESCLIN.

Allons!

Ils traversent la scène en rampant et la remontent, chacun d'un côté différent, se dirigeant vers la sentinelle, qui se met à chanter.

L'ARCHER, chantant.

Au pays, chez nous,
Dans les hautes terres,
C'est l'heure des doux
Mystères.

Des grands lacs d'azur
Argentant la grève,
La lune, au ciel pur,
Se lève.

Les daims en repos,
Vers la source noire,
Viennent par troupeaux
Pour boire.

DU GUESCLIN, derrière le tertre, caché, aux pieds de la sentinelle.

Nous y voilà.

A Alain, qui l'a rejoint.

Ta main! Prends ce poignard...
Tu trembles?

ALAIN.

Non de peur, mais c'est ce montagnard,
Qui chante son pays natal quitté naguère
Et qu'il faut égorger!

DU GUESCLIN, d'une voix grave.

Mon enfant, c'est la guerre!

L'ARCHER, reprenant sa chanson.

Lutins et démons
Et sorcières blondes
Mènent, sur les monts,
Leurs rondes.

Et, dans l'air, le son
D'une cornemuse
Passe et meurt, chanson
Confuse.

En ce moment, Du Guesclin, qui est sorti de sa cachette et a rampé jusqu'au soldat, l'assaille par derrière, lui met une main sur la bouche et le poignarde. L'archer tombe avec un râle étouffé.

ALAIN, se voilant les yeux.

Ah !

DU GUESCLIN, montrant le mort.

C'est fait, sans un cri.

ALAIN, à part.

Moi, j'ai bien entendu.

DU GUESCLIN, fiévreusement.

A la besogne, et pas un instant de perdu !
Je roule ces barils près des tours. Toi, dépêche.
Tortille cette paille et fais-en une mèche ;
La flamme mettra bien quelque temps à ramper
Jusqu'à la poudre, et nous, nous pourrons décamper.

Ils commencent à agir. — Soudain ils s'arrêtent et prêtent l'oreille.

Des pas ! on vient !

ALAIN, écoutant à droite.

Par là !

DU GUESCLIN, avec anxiété.

Qu'est-ce encore ?

ALAIN, épouvanté.

Une ronde!

DU GUESCLIN, terrible.

Ah! que l'enfer me prenne et que croule le monde!
Et plus de sentinelle!

ALAIN, vivement.

Eh bien! ils me verront
Son arbalète en main et son casque à mon front.

Il prend les armes du mort et va se placer près des machines.

N'est-ce pas que de loin on me prendrait pour elle?

DU GUESCLIN.

C'est vrai; mais si l'on vient changer la sentinelle?

ALAIN, résolument.

N'avons-nous pas une arme? A la grâce de Dieu!

DU GUESCLIN.

Brave enfant!

A droite, au fond, sur le chemin qui descend, paraissent le Bâtard de Mareuil et le capitaine, qui porte une torche. — Ils sont suivis de quelques archers. — Du Guesclin, avec ferveur.

Ah! monsieur saint Kado, je fais vœu
De t'offrir, si d'un tel danger tu nous délivres,
Une chape d'argent du poids de trente livres,

Et d'aller de Morlaix jusques à Plougastel,
Pieds nus, afin d'ouïr la messe à ton autel.

Du Guesclin reste immobile, caché derrière le canon; la ronde vient en scène. — Alain se promène sur l'élévation à gauche, comme montant la garde.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE BATARD, LE CAPITAINE, ARCHERS.

LE CAPITAINE, au Bâtard.

Vous voyez! — tout est calme et l'on fait bonne garde.
La sentinelle veille auprès de la bombarde,
Des deux barils de poudre et des tours que voici.

LE BATARD.

Je suis tranquillisé, capitaine; merci!

Ils sortent.

SCÈNE VII

DU GUESCLIN, ALAIN.

DU GUESCLIN, sortant de sa cachette, et avec explosion.

Ah! monsieur saint Kado, vous êtes un brave homme!

A Alain.

Embrasse-moi, mon gars.

ALAIN.

Est-ce bien?

DU GUESCLIN.

Voilà comme
On se montre, parmi les gens de ta maison.

Avec décision.

Maintenant, les tonneaux!

Il roule les tonneaux près des machines, aidé d'Alain.

Une mèche!

Il dispose une longue traînée de paille qui aboutit aux tonneaux.

Un tison!
Boutons le feu!

Il prend une braise au foyer et allume la paille, qui commence à brûler lentement.

Partons, Alain, pour Hartecelle.

Les Anglais vont sauter. Vois! la paille étincelle.

Avec regret.

Dire qu'ils ne sauront pas de qui le coup part!
Mais si; car ils verront demain sur le rempart
Ma bannière fameuse et bien reconnaissable,
Qui sur l'écu d'argent porte l'aigle de sable.
Viens!

Ils sortent par le fond à gauche. La scène reste vide une minute. La flamme atteint la poudre. Tout saute. Après l'explosion qui renverse et déchire les tentes, les soldats, dont quelques-uns sont blessés, se répandent sur la scène et poussent des cris devant les machines à demi détruites et qui brûlent.

SCÈNE VIII

LES ANGLAIS, LE BATARD.

TOUS.

Ah!

LE BATARD, *devant le cadavre de la sentinelle.*

Ce soldat mort!

LE CAPITAINE, *qui a cherché du regard Alain et Du Guesclin.*

Les deux marchands ont fui!

LE BATARD, qui a pris le poignard dans la gorge du soldat tué et examiné cette arme.

Les armes de Bertrand Du Guesclin !

LE CAPITAINE.

C'était lui !

ACTE QUATRIÈME

LA VILLE ASSIÉGÉE

Une plate-forme, avec un parapet crénelé au fond. — A droite, une grosse tour à porte ronde. — A gauche, un corps de logis. — Au fond, en perspective, les tours du château.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, sur le rempart, un peloton, commandé par THIBAUD, relève les sentinelles. — Des groupes d'hommes et de femmes circulent et regardent les soldats. — Auprès d'une table, UN BOURGEOIS GRAS ET UN BOURGEOIS MAIGRE sont assis devant des gobelets.

LE BOURGEOIS GRAS.

Oui, compère Truphème, aussi vrai qu'on me nomme
Alleaume Percepied, que je suis un prud'homme
Et le maître barbier juré de cet endroit,
Je vous dis qu'on a moins de vivres qu'on ne croit,
Et qu'on ne tiendra plus longtemps.

LE BOURGEOIS MAIGRE, *d'un ton rogue.*

Gros tas de graisse !
Si vous souffrez la faim, c'est sans qu'il y paraisse.
Cette bedaine-là dément vos sots discours.
Moi, depuis le blocus, j'engraisse tous les jours.

LE BOURGEOIS GRAS.

J'en suis sûr, mon ami, nous n'avons plus de vivres.
Un chat, et tout petit, se vend jusqu'à deux livres,
Et le marchand le fait passer pour un lapin.
De plus, on a déjà rationné le pain.
Quel pain ! J'en voudrais bien connaître la formule
Et, pour le poids, on met dedans des fers de mule.
J'en ai perdu trois dents.

LE BOURGEOIS MAIGRE, *avec impatience.*

Percepied, mon ami,
Tout en ira-t-il mieux, quand vous aurez gémi ?
Nous avons Du Guesclin chez nous. Laissons-le faire.

A Thibaud.

Ah ! c'est vous, sénéchal ! Tenez, videz ce verre
De cervoise.

THIBAUD, *vidant le gobelet.*

Je bois à vos santés.

LE BOURGEOIS GRAS, à Thibaud.

Eh bien !
Le renfort qu'on attend vient-il ?

THIBAUD.

Je n'en sais rien.

LE BOURGEOIS GRAS.

La place sera-t-elle enfin ravitaillée ?

THIBAUD.

Je n'en sais rien.

LE BOURGEOIS GRAS.

Hélas !

LE BOURGEOIS MAIGRE, montrant le bourgeois gras.

Quelle poule mouillée !

SCÈNE II

Les mêmes, DU GUESCLIN, LE QUARTENIER.

DU GUESCLIN, entre en parlant avec le quartenier.

Donc, du pain pour trois jours seulement, quartenier ?

LE QUARTENIER.

Monseigneur, j'ai fait cuire et mettre en ce grenier

Tout ce qui nous restait encore de farine;
Et c'est la fin.

DU GUESCLIN.

Trois jours! Voilà qui me chagrine.
Et mes soldats qui sont en retard! Que font-ils?
Par saint Kado! je veux par quelques tours subtils
A ce damné Chandos cacher notre détresse...

Il rêve un moment.

Peut-être... Oui, cela ne manque pas d'adresse.

Au quartenier.

Fais apporter ici la moitié de tes pains.

Le quartenier obéit. On apporte des pains dans des paniers.

Ah! c'est risquer beaucoup, mais n'importe!

Aux soldats.

Compaings,
Afin que ces damnés Anglais nous en croient riches,
En place de boulets, bombardez-les de miches.

THIBAUD ET LES SOLDATS.

Compris!

Les soldats jettent les pains par-dessus le rempart.

LE BOURGEOIS MAIGRE, au bourgeois gras, riant.

Hein! Percepied, le tour est assez neuf!
Qu'en dis-tu?

LE BOURGEOIS GRAS, avec douleur et comptant sur ses doigts les pains qu'on jette.

Quatre, cinq... Ah! mon Dieu!... Sept, huit, neuf,
Quatorze, quinze, seize!... Ah! je me meurs, Truphème!...

Il tombe dans les bras du bourgeois maigre.

THIBAUD, à Du Guesclin.

C'est fait, messire.

DU GUESCLIN.

Bien. Pauvres gens! Comme on m'aime!
Ils ont jeté leur pain. Ah! c'est simple et c'est beau!
Hier, quand ils voyaient arriver ce troupeau
Chez les Anglais, j'ai lu dans leurs yeux leur martyre.
Ils ont faim!... Mais ils m'ont obéi sans rien dire :
Ils ont jeté leur pain sans avoir murmuré.
Ah! j'y perdrai la vie, ou je les sauverai!

Entre Clotilde, suivie de ses femmes et accompagnée d'Olivier et d'Alain.

SCÈNE III

Les mêmes, CLOTILDE, OLIVIER et ALAIN.

CLOTILDE, allant à Du Guesclin.

Eh bien! messire, quoi de nouveau?

DU GUESCLIN.

Rien encore!

Je ne sais pas où sont mes troupes, et j'ignore
Qui peut les retenir, mais je suis fort surpris.
Le Bègue de Vilaine est un soldat de prix :
Avec lui, ce retard est une grave chose.

CLOTILDE.

Ah ! ce siège est affreux ! Voir, pour mon humble cause,
S'exposer mes vassaux, mes deux braves parents,
Et vous, le guerroyeur grand parmi les plus grands,
C'est trop pour une femme, et, tenez ! je suis lasse.

DU GUESCLIN.

Vous combattez l'Anglais : je suis donc à ma place.

ALAIN.

Nous aussi.

CLOTILDE.

Votre cœur est vaillant, je le sais,
Alain ; mais c'est pour moi qu'ici vous exercez
Ce métier de soldat si périlleux.

ALAIN.

Mon frère
Était beaucoup trop bon de vouloir m'y soustraire
Du Guesclin maintenant connaît ce que je vaux.

OLIVIER, à part.

Il me hait, car il croit que nous sommes rivaux !

Fanfare.

THIBAUD, à Du Guesclin, venant du fond.

Capitaine !

DU GUESCLIN.

Eh bien ! quoi ?

THIBAUD.

Le héraut d'Angleterre
Vient demander accès pour un parlementaire.

DU GUESCLIN.

Bien ! qu'il entre !

Thibaud sort.

Ma ruse aurait donc réussi !

Au quartenier.

Apportez le restant de nos vivres ici,

Aux soldats.

Et mangez et buvez !

Au bourgeois gras, gaiement.

Toi, montre bien ta panse,
Ami ! Du diable alors si cet Anglais ne pense
Que nous faisons par jour au moins quatre repas !

Au bourgeois maigre.

Mais toi, va te cacher : il ne le croirait pas.

LE BOURGEOIS MAIGRE.

N'ayez crainte, je vais derrière, capitaine.

LE BOURGEOIS GRAS, en évidence et satisfait.

Tu trompes l'ennemi : sois fière, ô ma bedaine !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE BATARD DE MAREUIL, les yeux bandés, amené par Thibaud.

DU GUESCLIN, à Thibaud.

Otez-lui son bandeau.

Thibaud enlève le bandeau qui couvrait les yeux du Bâtard.

CLOTILDE, avec un cri.

Mon mari !

OLIVIER et ALAIN, avec rage et faisant le geste de s'élancer sur lui.

Le Bâtard !

DU GUESCLIN, les arrêtant.

Sa personne est sacrée !

OLIVIER.

Ah !

LE BATARD, très froid.

Je viens de la part
De mylord John Chandos, gouverneur de Guyenne.

DU GUESCLIN.

J'écoute.

LE BATARD.

Il faut d'abord, messire, que j'obtienne
Licence de parler devant tous.

DU GUESCLIN.

Vous l'avez.
Mes soldats sont pour moi des amis éprouvés,
Je ne leur cache rien.

LE BATARD.

Je ne suis point hostile,
Et je viens vous offrir la paix.

DU GUESCLIN.

C'est inutile;
Car la paix serait chère, et, vous voyez! ce fort
Bien garni, bien armé, peut attendre un renfort,
Car nous avons encor des vivres.

LE BATARD, mielleux.

Oui, peut-être;
Vous jetez votre pain même par la fenêtre...

Ah ! la ruse est adroite, et nous l'apprécions.
Elle nous eût trompés. Par malheur ! nous savions
Que vous ne pourriez pas être deux fois prodigues.

DU GUESCLIN, à part, avec rage.

Ah ! trahis !

LE BATARD.

C'est assez de peine et de fatigues
Pour vos soldats, messire ; et pour vous c'est assez,
Croyez-moi, de vaillance et d'efforts dépensés.
La guerre a ses hasards...

DU GUESCLIN, brusquement.

Trêve de flatterie !
Quelles conditions faites-vous, je vous prie ?

LE BATARD.

Soit ! La place est rendue à Chandos. Nous laissons
Tous les nobles sortir en nous payant rançons ;
Le soldat part avec ses armes qu'il conserve.

DU GUESCLIN.

C'est trop beau ! Mais pour vous, monsieur ?

LE BATARD.

Je me réserve
Pour ma part de butin...

DU GUESCLIN.

Ah ! ah ! c'est là l'écueil.

LE BATARD.

Ma femme seulement, Clotilde de Mareuil.

DU GUESCLIN, ironique.

Seulement?

LE BATARD.

Seulement.

CLOTILDE, à part.

C'est moi qu'il veut.

OLIVIER, au Bâtard.

Infâme!

DU GUESCLIN, arrêtant Olivier et s'approchant du Bâtard, d'un air terrible.

Quand vous m'avez offert de livrer une femme,
Vous comptiez que, malgré vos propos outrageants,
Je saurais respecter en vous le droit des gens.
Vous avez eu raison. Partez! La route est libre.
Mais regardez d'abord que tout mon être vibre
De colère,

Lui mettant la main sur l'épaule.

et sentez ce que pèse ma main;
Puis tâchez désormais d'éviter mon chemin.

LE BATARD, frémissant.

Ah!

Froidement.

Menacer n'est pas répondre. Veut-on rendre
La citadelle à John Chandos?

DU GUESCLIN.

Venez la prendre!

LE BATARD s'incline, puis s'approche de Clotilde et lui parle à demi-voix.

J'espère que jugeant leurs conseils belliqueux,
Madame, vous serez plus raisonnable qu'eux;
Car tout dépend de vous. Donc, en votre pensée,
Songez bien à ce qu'est une ville forcée :
Que deviendront, parmi la fureur des assauts,
Ces femmes, ces enfants, vos amis, vos vassaux?
Vous savez! c'est le vol, le carnage, la flamme!
Vous êtes charitable et pieuse, madame :
Vous répondrez à Dieu de tout le sang versé,
Quand vous n'avez enfin, oubliant le passé,
Qu'à revenir auprès d'un époux... qui vous aime...

CLOTILDE, lui coupant la parole, avec indignation.

Ah! taisez-vous! Assez d'injure et de blasphème!
Votre amour!... il me fait horreur et je vous hais!
Quant à Dieu, chaque jour il entend mes souhaits
Et, malgré cette épreuve où sa rigueur m'expose,
J'en suis sûre, il est juste et protège ma cause!

LE BATARD.

Priez-le donc ; mais moi, je vous dis : Au revoir !

Il sort, reconduit par Thibaud.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins LE BATARD ET THIBAUD.

CLOTILDE, à Du Guesclin.

Messire, soyez franc, car je veux tout savoir,
Et le discours hautain de ce traître m'effraie !
Dites ! notre misère enfin est-elle vraie ?
N'avons-nous plus assez de vivres pour tenir ?

DU GUESCLIN, sans répondre.

Madame, à tout moment mes gens peuvent venir.
Et c'est notre salut...

CLOTILDE.

Je sens bien qu'on me cache
Notre état. Quel qu'il soit, il faut que je le sache !

DU GUESCLIN.

Je ne conviendrai pas qu'il soit désespéré.
S'ils donnent un assaut, je le repousserai,
Et le pire ennemi, c'est encor la famine.

Mais cependant, depuis un instant, je rumine
Un projet... Je le tiens ! Et, par Dieu ! nous rirons
S'il réussit !

Aux soldats qui l'entourent.

Holà ! Deux cents braves lurons
Vont feindre d'attaquer l'Anglais par la poterne
Du sud, pour l'occuper. En ce qui me concerne,
Comme je n'y vais point, ayant affaire ailleurs,
Olivier, tu seras le chef des batailleurs.

OLIVIER.

Bien.

ALAIN.

Moi, j'en suis !

OLIVIER, *bas, à Du Guesclin.*

Bertrand, souviens-toi !

DU GUESCLIN, *bas, à Olivier.*

Sois tranquille.

Haut.

Non, mon Alain ! il faut qu'un chef reste en la ville :
Ce sera toi.

ALAIN, *avec rage.*

Toujours !

A Olivier.

Écoute, frère aîné !
Si c'est injustement que je t'ai soupçonné,

Tu peux me le prouver : reste pour que je sorte.

OLIVIER.

Non.

ALAIN.

Pour reconquérir ma confiance morte,
Tu n'as qu'à me céder ta place.

OLIVIER.

Non.

ALAIN.

Tu vois!
C'est devant elle. Eh bien! pour la dernière fois,
Prends garde, car je sens m'envahir la folie!
Je t'embrasse les mains, frère, je t'en supplie,
Laisse-moi te servir au moins de lieutenant!

OLIVIER.

Non.

ALAIN.

Va donc seul alors! Je te hais maintenant.

Alain sort.

OLIVIER, à part.

Hélas!

Aux soldats.

Allons, mes gars!

Il sort, suivi des soldats.

DU GUESCLIN, à part.

Peut-être est-ce folie...
Mais, si j'en viens à bout, nous ferons chère lie!

Il sort d'un autre côté.

SCÈNE VI

CLOTILDE, Habitants et Femmes d'Hartecelle.

Les bourgeois et les femmes, qui se sont parlé entre eux pendant la fin de la scène précédente, s'approchent de Clotilde, qui est restée rêveuse.

CLOTILDE.

Que voulez-vous, amis?

LE BOURGEOIS MAIGRE.

Dame, les habitants
D'Hartecelle ont cru voir que, depuis quelque temps,
On se bat moins, — ce n'est pas un reproche, certes,
Car notre garnison a fait de grandes pertes, —
Et nous venons vous dire, avec simplicité,
Que s'il vous faut des gens de bonne volonté,
Nous sommes là, bourgeois, paysans, tout le monde,
Prêts à marcher. Je sais me servir d'une fronde,
Un autre d'une pioche, un autre d'un marteau.
Les vieillards garderont les remparts du château.
Enfin, nous ferons tous de notre mieux, madame.

TOUS LES BOURGEOIS.

Oui!

CLOTILDE, émue.

Mes braves vassaux, merci, du fond de l'âme!

LE BOURGEOIS GRAS, à part.

L'arrière-garde est très nécessaire. J'en suis!

Il se sauve.

UNE FEMME, tenant dans ses bras un jeune nourrisson et un autre enfant à la main, s'approche de Clotilde; quelques femmes la suivent.

Châtelaine, on répand dans la ville des bruits
Sinistres, et l'on dit que la faim nous menace.
Mais avec le vaillant Breton, au cœur tenace,
Nous sommes prêtes, nous, les femmes, à subir,
Sans un sanglot, sans un regret, sans un soupir,
La faim et les horreurs du siège le plus rude.
Ne gardez donc pour nous aucune inquiétude,
Dame, car nulle épouse et nulle mère ici
Ne vous conseillera de demander merci,
— Pour toutes je le dis, car je pense comme elles! —
Quand même tarirait le lait de nos mamelles.

TOUTES LES FEMMES.

Oui.

CLOTILDE.

Les femmes aussi! les mères! Dieu clément!

C'est trop de sacrifice et trop de dévouement.
Non, je n'accepte pas! Que j'en meure, qu'importe?
Je me rends. Sénéchal, faites ouvrir la porte!
Mes amis, remettez votre épée au fourreau!
J'aime mieux me livrer moi-même à mon bourreau,
— Bien qu'à ce seul penser l'horreur au cœur me monte, —
Oui, j'aime mieux mourir de dégoût et de honte,
Que de voir triompher mon droit, que je défends,
Par le sang des vieillards, des femmes, des enfants!

SCÈNE VII

LES MÊMES, ALAIN, rentrant de son côté, LE BOURGEOIS GRAS, portant un cochon sur ses épaules, HABITANTS DE LA VILLE, puis DU GUESCLIN.

TOUS, rentrant joyeux.

Vive sire Bertrand!

LE BOURGEOIS GRAS.

L'excellente aventure!

ALAIN.

Qu'est-ce?

LE BOURGEOIS GRAS.

J'en ris à faire éclater ma ceinture.

CLOTILDE.

Mais enfin?

LE BOURGEOIS GRAS.

Non, le tour est vraiment merveilleux,
Et messieurs les Anglais vont être furieux!
Quel homme! lui seul fait de pareilles trouvailles!

Entre Du Guesclin.

CLOTILDE, à Du Guesclin.

Eh bien?

DU GUESCLIN.

Comme on manquait ici de victuailles,
Je viens d'y ramener un troupeau de cochons.

TOUS.

Vivat!

ALAIN, étonné.

Comment?

DU GUESCLIN, avec enthousiasme.

Saignons, dépeçons, embrochons,
Salons, fumons! mangeons de la charcuterie
Et buvons sec! C'est jour de joie et de frairie
Pour tous nos affamés, soldats et citadins!
A la broche le lard! Et sur le gril boudins,
Andouilles, pieds farcis, cervelas et saucisses!
Assaisonnons le tout de moutarde et d'épices,

Et l'arrosons d'un vin agréable au lamper!
Vive Dieu! c'est l'Anglais qui nous offre à souper!

TOUS.

Ah!

LE BOURGEOIS GRAS, montrant l'un après l'autre son ventre, puis le cochon étendu à ses pieds.

Ventre patient, reçois ta récompense.

ALAIN, à Du Guesclin.

A la fin, Monseigneur, vous nous direz, je pense,
Par quel moyen étrange et quel tour imprévu,
Vous avez ramené ces vivres!

DU GUESCLIN.

J'avais vu,
Hier, en rôdant, non loin du ruisseau, dans la plaine,
Parqués auprès d'un champ de trèfle, une centaine
De pourceaux, destinés à messieurs les Anglais.
Les mirifiques porcs! Des noirs, des violets,
Des roses! Gras à point, superbes! Et leur soie
Reluisait sur leur dos comme un drap qui chatoie!
Or, nous sachant ici sans vivres, j'ai pensé :
Ces Anglais sont vraiment cruels d'avoir laissé
Ces pauvres animaux exposés à la pluie.
Par bonheur! il restait dans la place une truie
Pleine, et que l'on gardait afin qu'elle mît bas.

ALAIN.

Ah! je vous reconnais!

DU GUESCLIN, gaiement.

Tu comprends, n'est-ce pas?
Je tenais mon appeau. L'amour tourne les têtes;
C'est lui le vrai tyran des hommes et des bêtes.
Et, pendant qu'Olivier fait sa diversion,
Malgré ses grognements et sa rébellion,
Je prends la truie et la campe sur mes épaules!
Je sors des murs, sans bruit, et je gagne les saules
Qui longent la rivière et font comme un rideau
Entre l'Anglais et moi. Sur l'autre bord de l'eau,
J'aperçois dans son parc le troupeau qui sommeille.
Je fais hurler ma truie en lui tordant l'oreille.
Quel triomphe! Voilà le troupeau furibond
Qui, malgré les porchers, dans l'eau ne fait qu'un bond
Et me rejoint, tandis que je rentre en la ville,
Avec tous les cochons me suivant à la file!

TOUS, riant.

Ah!

ALAIN.

Bien imaginé!

DU GUESCLIN.

Soit! Je viens d'obvier

A la famine... Mais que fait donc Olivier?

Tumulte. — Olivier rentre à la tête des soldats, soutenu par Thibaud et blessé au bras droit.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, OLIVIER, THIBAUD, SOLDATS.

OLIVIER, à Du Guesclin.

Nous voilà, sans un mort. Une simple escarmouche...
Et toi?

DU GUESCLIN.

Moi, je songeais aux besoins de la bouche,
J'ai des vivres... Blessé!

OLIVIER.

Rien. Un trait égaré...

CLOTILDE.

Son sang coule... Ah!

Elle s'évanouit.

ALAIN, avec désespoir.

C'est lui qu'elle aime! J'en mourrai!

ACTE CINQUIÈME

LA BATAILLE.

Une chapelle. — La scène représente l'intérieur de la nef (gothique rayonnant). On voit se perdre au fond, en biais, les arcades du chœur. A droite et à gauche, les deux travées du transept; à l'entrée du chœur, un prie-Dieu, devant lequel sont placées, sur des coussins, les différentes pièces d'une armure. La lune éclaire les vitraux; les cierges sont allumés.

SCÈNE PREMIÈRE

THIBAUD, DU GUESCLIN, CLOTILDE, OLIVIER, le bras en écharpe, HOMMES D'ARMES, PAGES portant des torches, FEMMES de la suite de Clotilde.

THIBAUD, à Du Guesclin.

Messire, tout est prêt pour la veille des armes.

DU GUESCLIN.

Bien, Thibaud! laisse-nous.

A Olivier.

Comment! ami! des larmes?

OLIVIER, tristement.

Hélas! tu connais trop le souci qui me mord :

Tu vas armer Alain chevalier, et la mort
Se réjouit... Puissé-je être mauvais prophète!
Enfin, mon Seigneur Dieu, ta volonté soit faite!

A Du Guesclin.

Que devient ton armée?

DU GUESCLIN.

Elle approche. Mes gens,
Dès l'aube, livreront bataille aux assiégeants,
Tandis que nous ferons une rude sortie,
Et je compte gagner cette fois la partie.

OLIVIER.

Espérons-le. Pour moi, mon devoir est tracé.
Je puis me battre encor, quoique je sois blessé,
Et, parmi la mêlée affreuse où la mort fauche,
Je veux du moins couvrir Alain de mon bras gauche.

DU GUESCLIN.

Va! pour le protéger, tu ne seras pas seul.
Mais voici notre Alain.

Entre Alain, nu-tête et tout vêtu de blanc.

SCENE II

Les mêmes, ALAIN.

DU GUESCLIN, à Alain.

Approche-toi, filleul.
T'es-tu mis en état pour la bonne veillée?

ALAIN.

Maître, je viens à vous l'âme purifiée,
Ayant fait devant tous ma coulpe à haute voix...
Mon corps dans l'eau du bain s'est lavé par trois fois,
Et je suis en état de grâce pour paraître
Devant la sainte hostie offerte par le prêtre...
Croyez-en cet habit de lin, blanc comme un lis,
Symbole de mon cœur humble et pur.

DU GUESCLIN.

C'est bien, fils.
Devant l'autel voici l'armure bien fourbie;
Tu vas veiller près d'elle, et, l'épreuve subie,
Tu pourras prononcer tes vœux de chevalier.

OLIVIER, à Alain.

Un serment solennel va bientôt te lier,
Frère, et quelque regret que mon cœur en éprouve,

Je tiens à te servir de parrain, car je trouve
Qu'il est bien pour le sang des Mauny qu'un garçon
De ton âge ait agi d'une telle façon
Qu'il soit fait chevalier par Du Guesclin lui-même!...
Demain, la guerre va te donner son baptême.
Tu n'as dû que braver la mort jusqu'à présent;
Mais désormais, Alain, tu verseras le sang :
Tu le verras, flot noir jailli des chairs coupées,
Rougir les gantelets, les heaumes, les épées;
Et, parmi les blessés, sourd à leurs cris affreux,
Impitoyablement tu pousseras sur eux
— Grand pourvoyeur des loups et des oiseaux de proie —
Ton destrier massif, dont le sabot les broie.
Ah! c'est terrible, enfant!... Mais quoi! tu l'as voulu.

ALAIN, sèchement.

Je prends ce grand parti d'un cœur très résolu,
Et le Dieu des combats fortifiera mon âme.

DU GUESCLIN, avec solennité, à Alain.

Avant de te frapper l'épaule de ma lame,
Avant de te chausser les deux éperons d'or,
Insignes de ton rang, Alain, je dois encor
Te rappeler les lois de la chevalerie.
Sers fidèlement Dieu, les dames, la patrie;
Sois généreux, loyal, intrépide et courtois.

Penses-y bien toujours! L'ordre que tu reçois
Va te faire l'égal des meilleurs gentilshommes...
Mais il t'impose, aux temps d'épreuves où nous sommes,
Des devoirs que jamais, enfant, tu n'enfreindras.
Et d'abord, que ce cœur, cette tête, ce bras,
N'aient qu'un but, avant tout : la France délivrée!

Alain étend, sans parler, la main vers le crucifix en signe de serment.

Repousse avec horreur la magie exécrée,
Et ne te sers jamais contre tes ennemis
Que des moyens loyaux par l'Église permis.
— La forfaiture est chose inconnue à ta race! —
Épargne le vaincu qui te demande grâce
Et ne frappe jamais au cheval, car, vois-tu,
Dès qu'un noble bardé de fer est abattu,
La victoire devient sans gloire et trop aisée.
Enfin, garde toujours au fond de ta pensée
Que les faibles, les vieux, les femmes, les enfants,
Les clercs, les laboureurs, sont ceux que tu défends,
Et qu'il faut que partout où ton nom retentisse,
L'écho réponde : Honneur, bienfaisance, justice!

Alain fait de nouveau le signe du serment.

ALAIN.

L'heur m'est bien grand d'avoir deux parrains si fameux,
Messire, et j'essaierai de bien faire comme eux!

DU GUESCLIN.

Maintenant, nous allons te laisser. Veille et prie.
Tu vas ceindre l'épée à l'heure où la patrie
Sous le pied du vainqueur, frémissante, se tord
Et se relève. Et c'est pour un duel à mort!
Peut-être verras-tu notre France accablée...
Prie, afin que ta foi ne soit jamais troublée!
Quand de ses champions tu serais le dernier,
Meurs, plein d'espoir en elle et sans la renier!

CLOTILDE, s'approchant à son tour d'Alain, et très doucement.

Alain, vers le devoir quand votre âme s'élève,
Priez la Vierge mère, au cœur percé du glaive,
De vous faire oublier un rêve évanoui.
Vous l'oublierez; plus tard vous serez heureux.

Sur un geste d'Alain.

Oui,

Un jour, vous sentirez une nouvelle flamme
Naître sous le regard tendre d'une autre femme.
Vous aimerez encore et vous serez aimé.

ALAIN, à part.

Oui, pâles fleurs d'automne et non roses de mai!

DU GUESCLIN.

L'heure s'avance, il faut laisser le néophyte.

A Alain.

A demain.

Ils sortent tous, sauf Alain.

SCÈNE III

ALAIN, seul.

Seul!

Après un silence.

Allons, triste nuit, passe vite!
Car j'ai soif de l'ivresse ardente des combats.
Contre un destin trop dur en vain je me débats!
Carnage, me voici! mêlée, ouvre ton gouffre!
Que je m'y jette, afin d'oublier, car je souffre!

Sanglotant.

Je souffre, et mon courage à la fin est lassé!

Se relevant.

Mais non : patrie, à toi je me suis fiancé,
Épouse des hardis, toujours fidèle et chaste,
L'âme pour ton amour n'est jamais assez vaste!...
Et pour te la donner toute, j'en veux bannir
De mon rêve fatal jusques au souvenir!

S'approchant du coussin où sont ses armes.

Je t'en prends à témoin, ô ma première armure!
Si ce cœur bat trop fort, étouffe son murmure

Sous la lourde cuirasse et sous le gorgerin,
Et qu'il devienne froid ainsi que ton airain!
Si de mes yeux, visière horrible de ce casque,
Tombent parfois des pleurs, cache-les sous ton masque!
Cette main, qui jadis dans la sienne tremblait,
Que ton tissu de fer la couvre, ô gantelet,
Pour que tu sois solide en sa paume crispée,
O mon amie! ô ma vaillante! ô mon épée!
De n'être plus qu'à toi, désormais, je fais vœu.
Mais prions.

Il s'agenouille.

Aidez-moi, bons chevaliers de Dieu,
Bienheureux combattants des célestes phalanges,
Terribles chérubins, victorieux archanges,
Toi surtout, saint Michel, qui domptas le dragon!
Prends-moi, grand saint Martin, soutien et parangon
Du soldat vertueux, sous ta main protectrice!
Intercédez pour moi, monseigneur saint Maurice!
Et vous, guerriers thébains, martyrs de votre foi,
Barons du paradis, priez, priez pour moi!

Il met sa tête dans ses mains et reste absorbé dans sa méditation. — Musique. — Le fond du théâtre s'ouvre, et dans des nuées, baignées d'une lumière surnaturelle, apparaissent le vieux Enguerrand de Mauny, tel qu'il était au prologue avec ses blessures, et derrière lui ses trois fils Philippe, Jacques et Huon, tous les trois blessés à la tête. — Tous sont appuyés sur leurs longues épées.

SCÈNE IV

ALAIN, LE SPECTRE D'ENGUERRAND DE MAUNY, et ceux de HUON, de JACQUES et de PHILIPPE DE MAUNY.

LE SPECTRE D'ENGUERRAND DE MAUNY,
étendant la main vers Alain.

Du lumineux séjour de l'extase éternelle,
Où Dieu donne aux élus le bonheur infini,
Ton père mort descend, et sa voix solennelle
Te salue, Alain de Mauny !

Voici tes frères, tous ont la même blessure
Au front, juste à la place où se posa ma main.
Comme la leur, enfant, ta destinée est sûre :
Tu vas être tué demain !

Dernier né des Mauny, porte une âme virile
A ton premier combat qui sera sans second,
Car, sache-le, ta mort ne sera pas stérile,
Ton sang versé sera fécond !

J'ai sous les yeux le livre ouvert des destinées,
Et de ma voix qui sort de l'abîme, apprends-les
La guerre durera cent terribles années ;
Mais nous chasserons les Anglais !

Le grand Breton, qui tient le glaive de la France,
De l'âpre invasion refoulera le flot;
Sous lui nous toucherons presque à la délivrance;
Mais Du Guesclin mourra trop tôt.

Après... — Oh! la funèbre et lamentable histoire! —
La nef de France sombre et n'est plus qu'un débris...
Ah! je vois des Anglais par tout le territoire
Et leur roi régnant à Paris!

Mais à l'heure où la foi du plus brave chancelle,
Voici, terrible ainsi que l'archange en son vol,
Surgir le blanc pennon de la bonne Pucelle!
Et plus un Anglais sur le sol!

Et plus tard, et sans cesse, invasions, désastres!
Et toujours, à la fin, le drapeau triomphant
Plane sur le pays délivré, dans les astres.
Vive France! A demain, enfant!

L'apparition se dissipe peu à peu. Le jour paraît. Alain sort de son extase.

SCÈNE V

ALAIN, seul, et cherchant à rassembler ses idées.

Je dois mourir demain... demain ! Le jour se lève.
Mon père m'a parlé, ce n'était pas un rêve...
Olivier se taisait... Ah ! je comprends pourquoi !
Noble frère ! c'est qu'il voulait mourir pour moi !

Entrent Olivier et Clotilde, accompagnée de ses femmes.

SCÈNE VI

ALAIN, OLIVIER, CLOTILDE. FEMMES.

ALAIN, courant se jeter aux pieds de son frère.

Ah ! pardon à genoux! je ne suis qu'un infâme,
Un criminel ! Mais Dieu vient d'éclairer mon âme,
Et je connais enfin ta sublime amitié !
Je suis un misérable, indigne de pitié !

OLIVIER, avec tendresse.

Alain, relève-toi.

ALAIN.

Non, Olivier, ma place
Est à tes pieds.

OLIVIER, le relevant.

Enfant, viens donc que je t'embrasse !
Tu souffrais, et je n'ai rien à te pardonner.

ALAIN.

Ton projet de mourir, tu vas l'abandonner,
Frère, je ne veux pas que tu te sacrifies !
Côte à côte, à présent, nous risquerons nos vies.
Et la mort, la stérile épouse au flanc glacé,
Entre nous deux pourra choisir son fiancé.

OLIVIER, à part.

Il sait tout !

ALAIN, à Clotilde, lentement et tristement.

Quant à vous que j'aimais, ma folie
Est passée ! Oubliez, ainsi que moi j'oublie,
Ce rêve malheureux qui nous fit souffrir tous.
Aimez bien Olivier ; il est digne de vous ;
C'est un cœur de héros. — Quant à moi, le poète,
Le rêveur, traitez-moi tous les deux comme on traite
Un enfant maladif et toujours mécontent
Qui fait pleurer sa mère et l'aime bien pourtant.

CLOTILDE, lui tendant la main.

Cette épreuve a rendu notre amitié meilleure,
Alain.

OLIVIER, à part.

Faites, mon Dieu, que ce soit moi qui meure!

ALAIN, à part.

Clotilde sera libre, et ce traître exécré,
Le Bâtard de Mareuil, c'est moi qui le tuerai!

SCÈNE VII

LES MÊMES, DU GUESCLIN, SOLDATS.

DU GUESCLIN, entrant.

Aux armes! Le renfort attendu nous arrive!
Les Anglais ont été surpris. La lutte est vive;
Il faut porter secours à nos gens. Dehors! tous!

ALAIN, à Du Guesclin.

Maître, vous m'oubliez.

DU GUESCLIN.

Non, filleul! à genoux!

Alain s'agenouille.

J'aime ta jeune ardeur, nous aurons besoin d'elle.

Du Guesclin lui frappe l'épaule de son épée.

Alain de Mauny, sois brave, loyal, fidèle :
Au nom de saint Michel, je te fais chevalier.

Embrasse maintenant ton vieux maître, écolier,

Alain se relève; Du Guesclin l'embrasse.

Et viens.

Se tournant vers Clotilde et ses femmes.

Femmes, priez, et soyez sans alarmes.

OLIVIER, à Alain.

Je ne te quitte pas, frère.

DU GUESCLIN.

Aux armes!

TOUS.

Aux armes!

Ils sortent en tumulte.

SCÈNE VIII

Un champ de bataille. — Le sol est couvert de morts et de blessés.

SOLDATS FRANÇAIS ET ANGLAIS. Au lever du rideau, un combat très vif est engagé.

LES FRANÇAIS.

Notre-Dame Guesclin!

LES ANGLAIS.

Saint Georges!

LES FRANÇAIS.

Notre-Dame
Guesclin !

LES ANGLAIS.

Saint Georges !

Ils sortent tous à gauche en combattant : les Anglais reculent.

SCENE IX

DU GUESCLIN entre à droite, joyeux, l'épée à la main et entouré d'un gros de SOLDATS ANGLAIS.

DU GUESCLIN, comptant ses ennemis.

Ah ! cela réjouit l'âme !
Six, huit, dix ! j'y suffis... Gare, maudits Anglais !

Il frappe plusieurs hommes, son épée se brise.

Plus d'épée !

Leur montrant les poings.

Il me reste encor mes gantelets.
Soit ! J'appris à boxer à Londres.

Donnant un coup de poing à un assaillant.

A toi, l'homme !

L'ANGLAIS, tombant.

Ouf !

DU GUESCLIN.

Allons, maintenant, qui veut que je l'assomme ?

Les Anglais prennent la fuite.

Plus personne ! J'aurais boxé jusqu'à demain.
Poursuivons-les avec les pierres du chemin.

Il ramasse des pierres et sort en les leur jetant.

SCENE X

COMBATTANTS ANGLAIS ET FRANÇAIS,
puis LE BATARD, puis ALAIN.

LE BOURGEOIS MAIGRE, une hache à la main.

Ah ! j'en ai bien tué !

LES ANGLAIS, fuyant.

Chandos, à la rescousse !

LES FRANÇAIS, les poursuivant.

Notre-Dame Guesclin !

LES ANGLAIS.

Saint George !

Tous sortent en combattant.

LE BATARD, entrant.

On nous repousse !
Ils sont vainqueurs, et tout sera bientôt fini.

Mais que je joigne au moins Olivier de Mauny !
Est-il mort ? Mon collier d'or à qui me le montre !

ALAIN entre vivement, l'épée à la main.

Le Bâtard de Mareuil ! Enfin, je te rencontre,
Maudit !

LE BATARD, avec dédain.

Ce n'est pas toi que je cherche. Va-t'en !

ALAIN.

Non, car je te défie et vais rendre à Satan
Ton âme de félon, de traître et de parjure.

LE BATARD.

D'un enfant comme toi je méprise l'injure ;
C'est le loup que je veux, et non le louveteau.

ALAIN.

Prends garde, car il mord !

LE BATARD.

Ma main comme un étau
Broierait la tienne, au jeu du luth accoutumée.

ALAIN.

Apprends-le, d'aujourd'hui cette main est armée ;
Et mon estoc, qui mit à mal plus d'un chrétien,
Bien que rouge de sang, a soif encor du tien.

LE BATARD.

Tu le veux, soit ! meurs donc, mais j'aurai peu de joie
De ma victoire, ayant une aussi faible proie.
A nous deux !

Ils combattent.

ALAIN.

Moi, je veux un combat sans merci !

LE BATARD.

Jeune insensé, c'est toi qui resteras ici.

Alain lui porte un grand coup ; le Bâtard tombe.

Ah ! je suis mort !

ALAIN, l'achevant d'un coup de dague.

Que Dieu prenne en pitié ton âme !

LE BATARD, frappant Alain à la tête.

La tienne aussi !

Il retombe. Alain se relève en chancelant.

ALAIN.

Serpent ! il m'a tué !

Il ôte son casque et touche de la main son front ensanglanté.

La lame
M'est entrée au défaut du morion… je meurs !

Il tombe à son tour.

VOIX LOINTAINES.

Notre-Dame Guesclin !

ALAIN, se soulevant.

A l'aide ! Les clameurs
S'éloignent... Ah !

Il s'évanouit.

SCÈNE XI

ALAIN évanoui, LE BATARD expirant, OLIVIER.

OLIVIER, appelant.

Alain !... Quelle horrible journée !...
Alain !... Il s'est jeté dans la lutte acharnée,
Comme un jeune étalon qui ne sent plus le mors !
Et moi, je vais cherchant d'instinct parmi les morts.

Reconnaissant le Bâtard.

Ah ! ce blessé !... Grand Dieu ! C'est le Bâtard qui râle.

Il appelle encore.

Alain !

Apercevant son frère évanoui.

Le voilà ! mort !... Non, mais comme il est pâle !
Mon enfant, réponds-moi !... C'est ton frère... Entends-tu ?

Il tombe à genoux, avec un grand cri.

Ah !

SCÈNE XII

LES MÊMES, DU GUESCLIN, CLOTILDE,
SOLDATS, ETC.

DU GUESCLIN, *d'une voix éclatante.*

La journée est nôtre, et l'Anglais est battu !

LES SOLDATS.

Victoire !

DU GUESCLIN.

Avons-nous bien besogné, bon roi Charle !
Mais que vois-je ? Olivier !... Olivier, je te parle...
Son frère !...

CLOTILDE.

Mon Dieu !

DU GUESCLIN.

Mort !

OLIVIER, *avec égarement.*

Ne dites pas cela...
Car sa main n'est pas froide encore... Touchez-la.
Mais non, la tache au front !... Voyez ses lèvres blanches !...
Le chêne de Mauny perd quatre de ses branches...
Encore un qu'il faudrait coudre dans le linceul ?
Tu mourrais, Alain ?... Quoi ! tu me laisserais seul ?

Ah ! je les aimais tous, mais ce coup est le pire.
J'étouffe !... Mais pourtant son cœur bat... il respire...
Il parle...

ALAIN, d'une voix faible.

Mon bon frère Olivier !...

OLIVIER.

Non, tais-toi...
Tu guériras... Aussi je me disais : Pourquoi
Dieu me reprendrait-il mon Alain que j'adore ?
Non, vous voyez... il vit... Tu veux parler encore,
Alain ?... N'ouvre donc pas ainsi ton grand œil bleu !

ALAIN, se soulevant, avec effort.

J'ai tué le Bâtard... Clotilde est libre... Adieu !

Il meurt.

OLIVIER, se relevant, terrible.

Ah ! mort ! mort ! cette fois !

Il se jette en sanglotant dans les bras de Du Guesclin.

CLOTILDE, s'agenouillant et baisant Alain au front.

Hélas ! fleur tôt flétrie,
Lys pur, va refleurir dans le ciel, ta patrie !

A ce moment le ciel s'ouvre, et dans les nuages se reproduit l'apparition du tableau précédent. Mais le spectre d'Alain est dans les bras d'Enguerrand de Mauny.

DU GUESCLIN, à Olivier.

O mes braves Mauny, tous sont morts en soldats,
Et tu les pleures tous, toi qui les précédas !...
Mais la patrie est comme une terre épuisée
Qui veut le sang des siens pour unique rosée.
Sans savoir si l'on doit voir les épis germer,
Qu'importe ! il faut toujours la servir et l'aimer.

A Olivier.

Pleure, mais offre-lui ton deuil et ta souffrance.

Aux soldats.

Inclinez les drapeaux sur le mort !... Vive France !

ÉPILOGUE

LA MORT DE DU GUESCLIN

(13 juillet 1380)

L'intérieur de la tente de Du Guesclin, devant le château de Randon, en Gévaudan.

SCÈNE PREMIÈRE

DU GUESCLIN, couché et endormi; OLIVIER DE MAUNY, vieilli de seize ans, armé, sans casque, se tient debout près du lit; UN MÉDECIN, en robe noire, rangeant des fioles sur une crédence. Plus tard, entre ALAIN, fils d'Olivier et page de Du Guesclin. (Ce rôle doit être tenu par l'enfant qui a représenté Alain au prologue.)

OLIVIER, regardant Du Guesclin endormi.

Ainsi donc, te voilà, Bertrand ! O destinées !
Toi, que le monde a vu, pendant quarante années,
Téméraire, l'estoc à la main, et bouclé
Dans ton vieux vêtement de fer tout bosselé,
Pousser ton palefroi sur des forêts de piques,
Toi, Du Guesclin, héros de nos luttes épiques,
Dont les fléaux d'acier frappant le morion

En ont cent fois meurtri le fier alérion
Qui, sous le choc, jetait des gerbes d'étincelles;
Oui, toi, qui le premier appliquais les échelles
Et montais, les forçant à craquer sous ton poids,
Aux murs d'où ruisselaient l'huile en flamme et la poix;
Cette mort du soldat, pour ta gloire rêvée,
Parmi tant de périls tu ne l'as pas trouvée,
Et d'une fièvre, ainsi qu'un vieux, sur ce grabat,
Tu vas mourir peut-être à l'heure d'un combat.

DU GUESGLIN, parlant en rêve.

Notre-Dame Guesclin !... A moi !... Bretagne !... France !

OLIVIER.

Il rêve. — Ah ! je le sais, c'est de désespérance
Que tu meurs, et non pas de la fièvre, ô grand cœur !
C'est d'un dégoût profond, d'une immense rancœur,
C'est de l'ingratitude et de la calomnie !
Voilà donc comme on tue un homme de génie.
O suprême injustice ! Il se bat quarante ans,
Il est le plus fameux guerroyeur de son temps,
Un grand vainqueur de gens et conquéreur de terre;
Il a fait, pied à pied, reculer l'Angleterre,
Et chassé ses soudards du sol que nous aimons;
Puis, pendant une trêve, il a passé les monts,
Et rendu son royaume au roi des deux Castilles.

— Gagnez donc vingt combats, forcez donc cent bastilles,
Sauvez donc la patrie!... Un beau jour, que dit-on?
Que vous avez le cœur moins français que breton!
Que sais-je?... Votre roi, de qui l'âme est trompée,
Vous accuse. On s'indigne, on lui rend son épée
De connétable, on songe à l'exil... et l'on part.
Pourtant sur le chemin se dresse ce rempart,
Le château de Randon où l'Anglais tient encore.
Frémissant de revoir l'étendard qu'il abhorre,
Le héros méconnu n'ira pas plus loin. Non!
Il l'assiège, il prétend y planter son pennon,
Et, par ce dernier coup où sa vaillance éclate,
Donner un dernier tort à la patrie ingrate.

Un silence.

En aura-t-il le temps?

Au médecin.

Eh bien, qu'en dites-vous,
Maître, et comment est-il?

LE MÉDECIN.

Hélas! comte, le pouls
S'affaiblit. La dernière espérance est finie!
Quelques heures peut-être, ensuite l'agonie...

OLIVIER, se voilant le visage.

Oh! mon Dieu!

Il s'approche de Du Guesclin et lui prend la main.

Que je baise encor sa noble main!

DU GUESCLIN, s'éveillant en sursaut.

La ville avant une heure, ou l'assaut pour demain!

Reconnaissant Olivier.

Ah! c'est toi, mon ami; je faisais un beau rêve...
Mais non, toujours ce lit!... Ton bras, que je me lève!

OLIVIER.

Mais, Bertrand...

DU GUESCLIN, avec impatience.

Non! je veux me lever, je veux voir
Si tous sont à leur poste et font bien leur devoir.
Pages, pages, à moi!... Mon haubert, ma cuirasse!

Entre le jeune Alain.

LE MÉDECIN, à Du Guesclin.

Monseigneur!

DU GUESCLIN, tombant sur un siège.

Ah! c'est vrai, la fièvre me terrasse;
Allons, vieux corps usé, fais un dernier effort,
Et que je sois debout pour attendre la mort!

Il se relève avec peine.

OLIVIER, à part.

Pauvre ami!

ALAIN, aidant Du Guesclin à se rasseoir.

Seyez-vous, monseigneur, je vous prie.

DU GUESCLIN, assis, regardant Alain avec tendresse.

Ah! c'est toi, mon Alain. Ta jeunesse fleurie
M'est douce, ton regard naïf me fait du bien.
C'est que, vois-tu! le vieux soldat, plus bon à rien,
Dans le fond de son cœur à l'amertume en proie,
Gardait encor l'espoir d'une suprême joie,
O fils de mon ami, mon page familier,
Celle de vivre assez pour t'armer chevalier.

A Olivier.

Olivier, je le vois, c'était une chimère.

A Alain, en l'embrassant.

Je t'aime, car je songe à ta vaillante mère,
Puis à cet autre Alain, mon jeune compagnon,
Qui te ressemblait tant et qui portait ton nom.

Rêveur, avec une profonde mélancolie.

Oh! quel passé lointain, hélas! et que de tombes!

OLIVIER.

Bertrand, secoue un peu la tristesse où tu tombes.
Je ne reconnais point ton ancienne vertu.
Courage!

DU GUESCLIN.

Non! je sens que c'est la fin, vois-tu!
Je manque d'air ici... Cette tente fermée
M'étouffe... Ouvrez! ouvrez! Je veux voir mon armée!...

Les rideaux de la tente s'ouvrent largement au fond. On aperçoit le camp, et plus loin le château assiégé. Une foule de capitaines et d'hommes d'armes envahit le théâtre.

SCÈNE II

LES MÊMES, L'ARMÉE.

DU GUESCLIN.

Ah! vous voilà. Venez près de moi, mes amis,
Et remercions tous le ciel qui m'a permis
De mourir entouré de mes compagnons d'armes.

CRIS DIVERS, dans la foule.

Du Guesclin... mourir!... Non... vous vivrez!

DU GUESCLIN.

Pas de larmes!
C'est sans faiblesse au cœur et sans pleurs dans les yeux
Qu'il vous faut écouter mes suprêmes adieux,
Frères, et recueillir ma volonté dernière.
Ensevelissez-moi couché dans ma bannière,
Avec ma bonne épée, et ma main la tenant.

Faites porter mon cœur au cloître de Dinan,
Chez les dominicains, où ma première femme
Repose, et fondez-y cent messes pour mon âme.
Puis, que mes héritiers prennent dans mon trésor
Pour les soldats blessés, trente mille écus d'or.
Mes armes, à mon frère Olivier je les donne.
Je me remets aux mains du Seigneur! Je pardonne
A ceux qui par erreur ou par mauvaise foi
M'ont pu nuire. En ce jour, je renouvelle au roi
Mon serment d'allégeance, et devant vous j'atteste
— Et j'en prends à témoin la justice céleste —
Que j'ai toujours servi Charles fidèlement,
Et que ma loyauté regrette seulement
De n'avoir pas pour lui pu faire davantage.
A vous autres, soldats, je laisse en héritage,
A toi, Clisson, à vous, de Sancerre, Mauny,
Mon labeur commencé que j'aurais bien fini
Si la mort ne s'était jetée à la traverse.
Ainsi qu'un laboureur qui promène la herse
Pour arracher l'ivraie et les ronces d'un champ,
Quarante ans on m'a vu, par la France, arrachant
En tout lieu l'étendard à la double licorne.
Contre l'invasion je fus comme une borne,
Et devant moi l'Anglais a reculé partout!
Mais vous devez mener cette œuvre jusqu'au bout:

Donc, du dernier soldat jusques au connétable,
Ne dormez dans un lit et ne mangez à table
Tant qu'un Anglais sera possesseur d'un lambeau
De sol, qui ne soit pas le lieu de son tombeau!

TOUS.

Nous le jurons!

DU GUESCLIN.

Merci! je puis mourir sans crainte...
Mes amis, mes enfants, une dernière étreinte!

Le capitaine et les soldats entourent Du Guesclin et lui baisent les mains. Soudain éclatent au dehors des fanfares et des clameurs.

OLIVIER.

Mais pourquoi tout ce bruit, page?

UN PAGE, entrant, à Du Guesclin.

C'est monseigneur
Le duc d'Anjou.

DU GUESCLIN.

Pour moi?

SCÈNE III

Les mêmes, LE DUC D'ANJOU. Il entre, suivi d'une brillante escorte. Un de ses gentilshommes porte sur un coussin l'épée de connétable, dans une gaine de velours bleu, semée de fleurs de lys d'or.

DU GUESCLIN, au duc d'Anjou.

Qui me vaut cet honneur
De voir un fils de France à mon lit funéraire ?

LE DUC D'ANJOU, aux assistants.

Grâce au ciel ! il n'est pas trop tard.

A Du Guesclin.

Le roi mon frère,
Dont de malins rapports égarèrent l'esprit,
Messire Du Guesclin, a le cœur très contrit.
Il a vu s'altérer avec trop de souffrance
Une amitié qui fit la gloire de la France.
Mais, connaissant combien votre grand cœur l'aimait,
Il vous dit d'oublier, messire, et me commet
Pour clore entre vous deux ce débat regrettable.
Je viens donc en son nom, monsieur le connétable,
Vous embrasser et vous prier de ceindre encor
La glorieuse épée aux trois fleurs de lys d'or,
Qui, j'y compte, fera longtemps son noble office.

Il embrasse Du Guesclin.

DU GUESCLIN, très ému.

Ah! monseigneur, c'est trop!... c'est trop!...

LE DUC D'ANJOU.

Non, c'est justice

LA FOULE.

Oui, justice!

Le seigneur qui porte l'épée s'agenouille devant Du Guesclin et la lui présente.

DU GUESCLIN, la prenant et la tirant du fourreau.

Viens donc, viens!... Si je te reprends,
Ce n'est plus pour aller combattre au premier rang;
Mais je puis te baiser fièrement, car mon âme
Est aussi pure, aussi loyale que ta lame.

Au duc d'Anjou.

Ah! duc, je meurs content... Allez le dire au roi.

Râlant.

J'étouffe!... Entre vos bras, mon Dieu, recevez-moi!...
Olivier, un frisson pénètre en mes entrailles...
Et le fort n'est pas pris... Enfants, tous, aux murailles!

Il tombe mort sur le lit.

TOUS, avec désespoir.

Ah!

LE MÉDECIN, posant sa main sur le cœur de Du Guesclin.

C'est fini.

OLIVIER, à genoux.

Prions!

Moment de silence religieux.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR ANGLAIS DU CHATEAU DE RANDON. Il entre au fond, suivi d'une escorte, en portant les clefs de la ville sur un plateau d'argent.

OLIVIER, se relevant.

Qui nous trouble?

LE GOUVERNEUR.

Pardon!
Je suis le gouverneur du château de Randon.
J'ai lutté! N'ayant plus de pain, je me résigne.
Qui commande à présent ici?

OLIVIER.

Nul n'en est digne,
Car Du Guesclin n'est plus.

LE GOUVERNEUR.

Je viens rendre le fort.
Où déposer ces clefs?

OLIVIER.

Où?

Montrant Du Guesclin.

Sur son lit de mort.

Le gouverneur dépose les clefs aux pieds du cadavre.

FIN DU TOME PREMIER

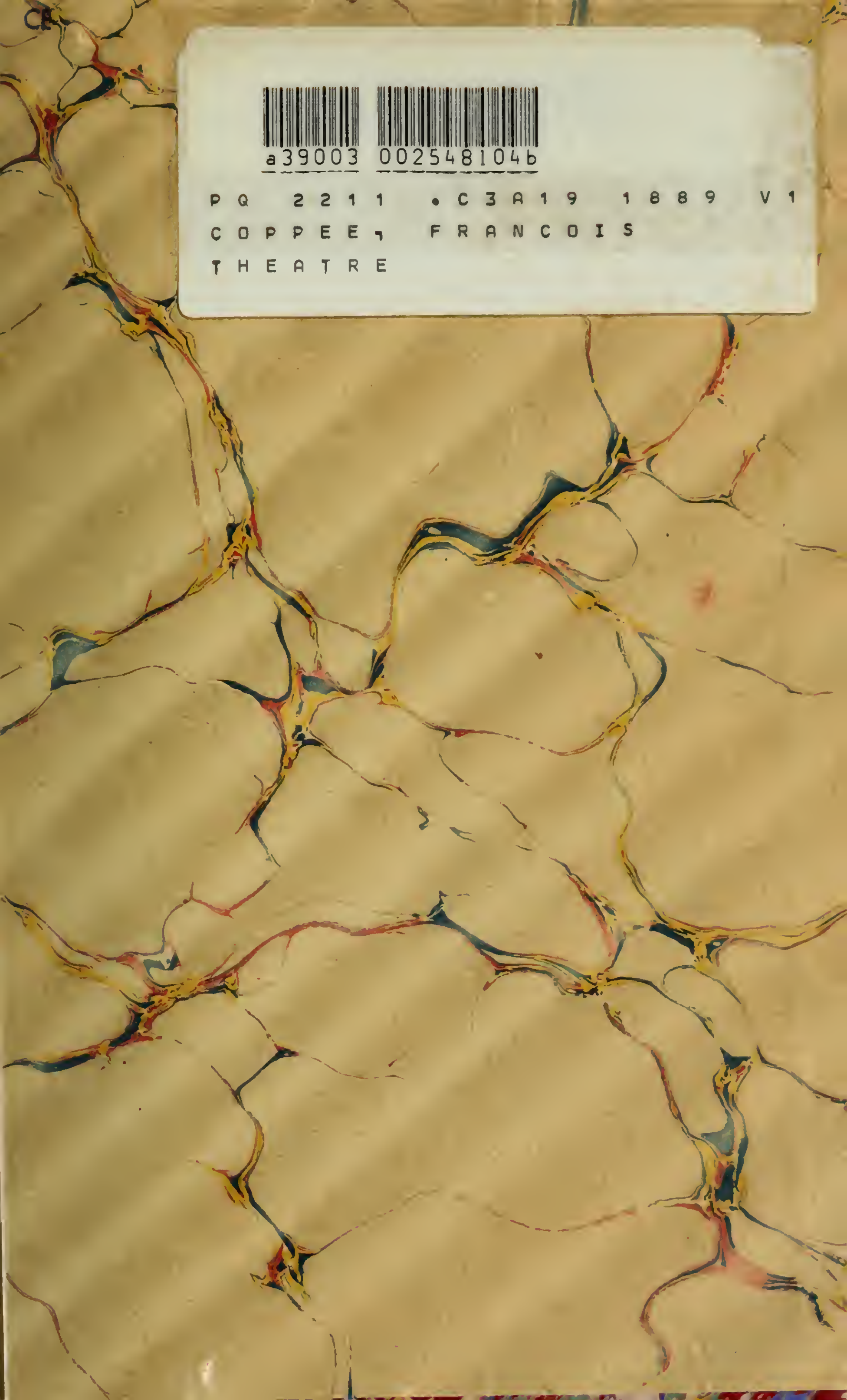
TABLE

DU TOME PREMIER

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER

1302. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — May et Motteroz, direct.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
SEP 1 1 1986


a39003 002548104b
PQ 2211 .C3A19 1889 V1
COPPEE, FRANCOIS
THEATRE

